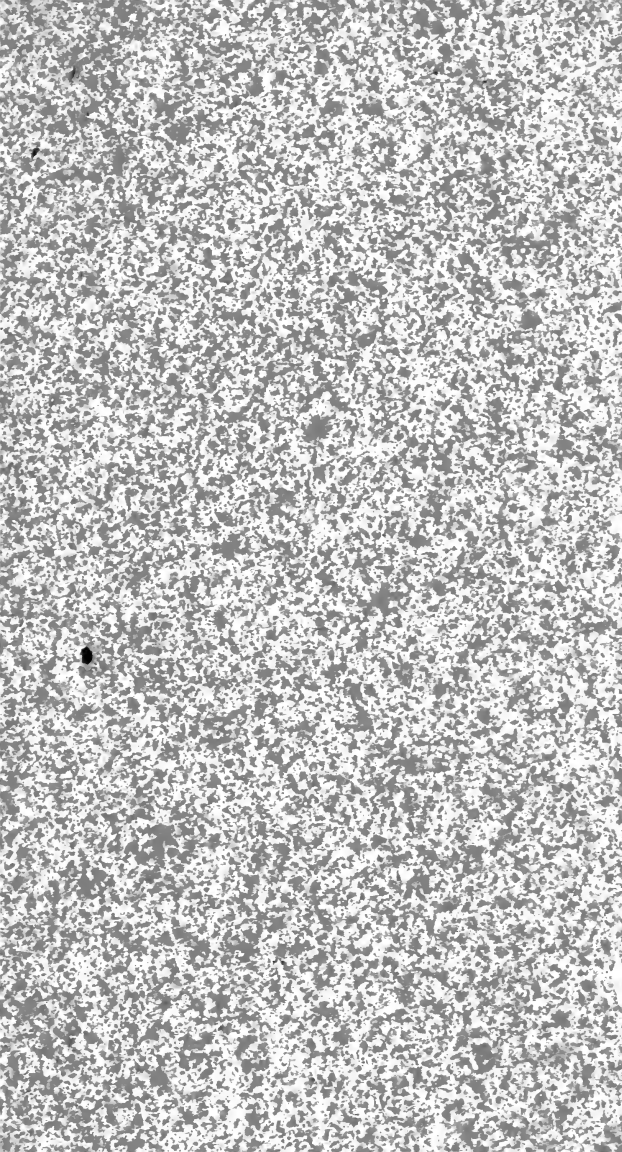






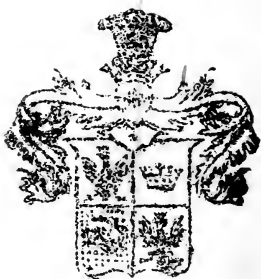
Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by

From the Estate
of the late John
B.C. Watkins



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

111



VOYAGES

DU CAPITAINE

LEMUEL GULLIVER,

EN

DIVERS PAYS

ELOIGNEZ.

TOME SECOND.

Contenant le Voyage de Laputa, Balnibarbi,
Glubbdubdribb, Luggnagg, & Japon.



A LA HAYE,

Chez GERARD VANDER POEL:

MDCCLXXX.

VOYAGES

EMUEL GULLIVER

DIVERSITY

ELIOT

TOME SECOND

DR. GERARD VANDER BOM

T A B L E

D E S C H A P I T R E S

D U T O M E S E C O N D .



Voyage de Laputa, Bal- nibarbi, &c.

C H A P . I .

L'Auteur entreprend un Troisième Voyage ;
est pris par des Pirates. Mechanceté d'un
Flamand. Il arrive dans une Isle & est reçu
dans la Ville de Laputa. pag. 1

C H A P . I I .

Description des Laputiens. Quelles sortes de
Sciences sont en vogue chez eux. Idée abrégée
du Roi & de sa Cour. Manière dont l'Au-
teur y est reçu. Craintes & Inquiétudes
auxquelles les Habitans sont sujets. Descrip-
tion des Femmes. 10

C H A P . I I I .

Phénomène expliqué par le secours de la Philo-
sophie & de l'Astronomie Moderne. Habile-
té des Laputiens dans la dernière de ces deux
Scien- † 2

C H A P. I V.

*L'Auteur quite Laputa, est conduit à Balni-
barbi; & arrive à la Capitale. Description
de cette Ville & du país adjacent. Hospitali-
té avec laquelle il est reçu par un Grand Sei-
gneur. Sa Conversation avec lui.* 30

C H A P. V.

*L'Auteur obtient la permission de voir la grande
Academie de Lagado. Ample Description de
cette Academie. Arts auxquels les Professeurs
s'y employent.* 40

C H A P. V I.

*Continuation du même sujet. L'Auteur propose
quelques Nouvelles Inventions, qui sont re-
çues avec de grands Aplaudissemens.* 51

C H A P. V I I.

*L'Auteur quite Lagado & arrive à Maldona-
da. Aucun Vaisseau n'étant prêt à faire voile,
il fait un Tour à Glubbdubdribb. Reception
que lui fit le Gouverneur.* 60

C H A P. V I I I.

*Detail curieux touchant la Ville de Glubbdub-
dribb.*

DES CHAPITRES.

dribb. *Quelques Corrections de l'Histoire Ancienne & Moderne.* 67.

CHAP. IX.

L'Auteur revient à Maldonada, & fait voile pour le Royaume de Luggnagg. Il y est mis en prison, & ensuite envoyé à la Cour. Manière dont il y est admis. Extrême Clemence du Roi envers ses Sujets. 75

CHAP. X.

Eloge des Luggnaggiens. Description particulière des Struldruggs, avec plusieurs Conversations entre l'Auteur & quelques personnes de la première Distinction sur ce sujet. 81

CHAP. XI.

L'auteur quitte Luggnagg & va au Japon; d'où il se rend sur un Vaisseau Holandois à Amsterdam, & d'Amsterdam en Angleterre. 94



T A B L E

D E S C H A P I T R E S

D U T O M E S E C O N D.



Voyage au Pays des Houyhnhnms.

C H A P. I.

L'Auteur entreprend un Voyage en Qualité de Capitaine d'un Vaisseau. Ses gens conspirent contre lui, le tiennent pendant quelques tems renfermé dans sa Cabane, & le mettent à Terre dans un Pays inconnu. Il avance dans le Pays. Description d'un Etrange Animal nommée Yahoo. L'Auteur rencontre deux Houyhnhnms. 101

C H A P. II.

Un Houyhnhnm conduit l'Auteur à sa Maison. Description de cette Maison. Manière dont l'Auteur y est reçu. Nourriture des Houyhnhnms. L'Auteur pourvu d'Alimens après avoir craint d'en manquer. Manière dont il se nourrissoit dans ce pays. 112

C H A P. III.

L'Auteur s'applique à apprendre la Langue du Pays, & son Maître le Houyhnhnm lui en donne des Leçons. Description de cette Langue. Plusieurs Houyhnhnms de Qualité viennent par curiosité voir l'Auteur. Il fait à son Maître un Recit abrégé de son Voyage. 121

C H A P. IV.

Notions des Houyhnhnms touchant le vrai & le faux. Discours de l'Auteur desaprouvé par son

TABLE DES CHAPITRES

son Maître. L'Auteur entre dans un plus grand Détail sur lui même & sur les Accidens de son Voyage. 129

CHAP. V.

L'Auteur pour obeir aux ordres de son Maître, l'informe de l'Etat de l'Angleterre, aussi bien que des causes de la Guerre entre quelques Potentats de l'Europe; & commence à lui donner quelques idées sur la Nature du Gouvernement de l'Angleterre. 138

CHAP. VI.

Suite du Discours de l'Auteur sur l'Etat de son pays, si bien gouverné par une Reine, qu'on peut s'y passer de premier Ministre. Portrait d'un pareil Ministre. 148

CHAP. VII.

Amour de l'Auteur pour sa Patrie. Observations de son Maître sur le gouvernement de l'Angleterre, tel qu'il avoit été décrit par l'Auteur, avec quelques comparaisons & parallèles sur le même sujet. Remarques du Houyhnhm sur la Nature Humaine. 160

CHAP. VIII.

Détail touchant les Yahoos. Excellentes Qualitez des Houyhnhms. Quelle Education ils reçoivent, & à quels Exercices ils s'appliquent dans leur Jeunesse. Leur Assemblée generale. 171

CHAP. IX.

Grand Debat dans l'Assemblée generale des Houyhnhms, & de quelle manière il fut terminé. Sciences qui sont en vogue parmi eux. Leurs Batimens. Manière dont ils enterrent leurs Morts. Imperfection de leur Langage.

179

Quel-

TABLE DES CHAPITRES

CHAP. X.

Quelle heureuse vie l'Auteur menoit parmi les Houyhnhnms. Progrès qu'il fait dans la Vertu en conversant avec eux. Leurs Conversations. L'Auteur est informé par son Maître qu'il faut qu'il quite le pays. Il s'évanouit de Douleur, & après avoir repris ses sens, promet d'obeir. Il vient à bout de faire un Canot, & met en Mer à l'Avanture.

187

CHAP. XI.

Quels Dangers l'Auteur essuya. Il arrive à la Nouvelle Hollande, espérant d'y fixer sa demeure. Il est blessé d'un coup de Fléche par un des Naturels du pays, & transporté dans un Vaisseau Portugais. Il reçoit de grandes Civilités du Capitaine, & arrive en Angleterre

198

CHAP. XII.

Veracité de l'Auteur. Dessein qu'il s'est proposé en publiant cet Ouvrage. Il censure ces Voyageurs qui n'ont pas un respect inviolable pour la vérité. L'Auteur refute l'Accusation qu'on pourroit peut être lui faire d'avoir eu quelques vûes sinistres en écrivant. Réponse à une objection. Méthode de faire des Colonies. Eloge de son pays. Il prouve que l'Angleterre a de justes droits sur les pays dont il a fait la Description. Difficulté qu'il y auroit à s'en rendre Maître : L'Auteur prend congé du Lecteur ; déclare de quelle manière il prétend passer le reste de sa Vie, donne un bon Avis, & finit.

211.

Pais Inconnu.



Decouvert A.D. 1701.

Urac
Timal.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

W. H. RAYSON

1912

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

100 EAST HAYDEN AVENUE
CHICAGO, ILL.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

100 EAST HAYDEN AVENUE
CHICAGO, ILL.



VOYAGES.


PART. I.

VOYAGE DE LAPUTA, DE
BALNIBARBI, DE LUG-
GNAGG, DE GLUBBDUB-
DRIB ET DU JAPON.



CHAPITRE I.

*L'Auteur entreprend un troisième Voyage ;
est pris par des Pirates. Méchanceté
d'un Flamand. Il arriva dans une Isle
& est reçu dans la Ville de Laputa.*

 L n'y avoit que dix jours que j'é-
I tois de retour , qu'un Capitaine
nommé *Guillaume Robinson*, Com-
mandant de l'*Espérance*, qui étoit
un Vaifseau de trois cent Ton-
neaux, vint me rendre visite. J'avois déjà
Tom. II. 1 Partie. A été

été Chirurgien d'un Vaisseau qui lui appartenoit , & sur lequel nous avons fait ensemble un Voyage au Levant. Il m'avoit toujours traité plutôt en Frère qu'en Officier intérieur , & aiant ouï dire que j'étois arrivé , il vint me voir par amitié , à ce que je croyois , puisque toute nôtre Conversation se passa en Complimens ordinaires après une longue absence. Mais après m'avoir réitéré plusieurs fois ses visites , m'avoir exprimé sa joye de me trouver en si bonne santé , & demandé si j'avois renoncé pour le reste de ma vie aux Voyages , il me dit qu'il avoit dessein d'en faire un aux Indes Orientales , dans deux mois , & me pria de vouloir être Chirurgien de son Vaisseau : Je sçai bien , ajoûta-t-il , que ce n'est plus un Emploi à vous être offert ; mais ce qui pourroit le rendre acceptable , c'est que sans compter les deux Aides ordinaires , vous aurez encore un Chirurgien sous vous , que vôtre paye sera double , & que je m'engage à déferer autant à vos avis , que si vous étiez Commandant comme moi.

Il me dit plusieurs autres choses obligantes , & d'ailleurs je le connoissois pour un si honnête homme , que je ne pûs rejeter son projet. La fureur que j'avois de voir de nouveaux Pais , continuant , nonobstant les maux que ma curiosité m'avoit attirés , à être aussi violente que jamais , la seule difficulté fût de persuader ma Femme , dont néanmoins j'obtins enfin le consentement , par la vuë des Avantages qui en pourroient revenir à nos Enfans.

Nous partîmes le 5. d'Août. 1706. & arrivâmes

vâmes au Fort de St. George le 11. d'Avril 1707. , où nous nous arrêtâmes trois semaines pour l'amour de quelques malades qu'il y avoit à nôtre Bord. De-là nous fîmes voile pour le Tonquin , où le Capitaine avoit résolu de passer quelque tems , parce que plusieurs des Marchandises qu'il vouloit acheter n'étoient pas prêtes , & ne le pouvoient être encore de quelques mois. C'est pourquoi dans l'espérance de se dédommager des fraix qu'il seroit obligé de faire en attendant, il achetta une Châloupe, qu'il fit charger de différentes sortes de Marchandises qui sont de débit chez les Tonquinois , & aiant mis sur cette Châloupe quatorze hommes, dont trois étoient des naturels du País , il m'établit Commandant de la Châloupe, avec pouvoir de trafiquer pendant l'espace de deux mois, que ses Affaires l'obligeoient de passer à Tonquin.

Il n'y avoit que trois jours que nous avions mis en Mer , qu'il se leva une furieuse Tempête , qui nous porta pendant cinq jours au Nord-Nord-Est , & puis à l'Est , après quoi nous eûmes beau tems avec une bonne fraîcheur de West. Le dixième jour nous fûmes poursuivis par deux Corsaires qui nous eurent bientôt joints , & pris , car nous n'étions pas assez de monde pour pouvoir faire quelque résistance , & ma Châloupe étoit trop chargée pour qu'il fut possible d'échaper à force de voiles.

Les deux Corsaires nous abordèrent dans le même instant , & se jettèrent sur nôtre Tillac à la tête de leurs gens ; mais trou-

vant que nous étions tous prosterner, suivant l'ordre que j'en avois donné, ils se contentèrent de nous bien lier; & puis, aiant donné ordre à quelques-uns de leurs Gens de nous bien garder, ils se mirent à chercher ce qu'il y avoit dans la Châloupe. Je remarquai parmi eux un Flamand, qui paroïssoit avoir quelque Autorité, quoi qu'il ne fut Commandant d'aucun des deux Vaisseaux. Il connut à nôtre Air & à nôtre Habillement que nous étions Anglois, & nous adressant la parole dans son Langage, il jura que nous serions jettez dans la Mer, liez dos à dos. Je parlois passablement Flamand. Je lui dis qui nous étions, & le priai qu'en considération du titre de Chrétien, que nous portions l'un & l'autre, il voulut porter le Capitaine à avoir pitié de nous. Cette prière ne servit qu'à l'irriter encore plus, & qu'à lui faire répéter ses menaces; puis s'étant tourné vers ses Compagnons, il leur parla avec beaucoup de véhémence en Japonois, à ce que je m'imagine, se servant souvent du mot de Chrétiens.

Le plus grand des deux Vaisseaux Corsaires étoit commandé par un Capitaine Japonois, qui parloit un peu Flamand, quoique fort mal. Il s'aprocha de moi, & après plusieurs Questions, auxquelles je répondis avec beaucoup d'humilité, il dit que nous ne mourrions point. Je fis une profonde révérence au Capitaine, & me tournant ensuite vers le Flamand, je lui dis, que j'étois surpris de trouver plus de compassion dans un Païen, que dans lui qui faisoit profession du
Chris-

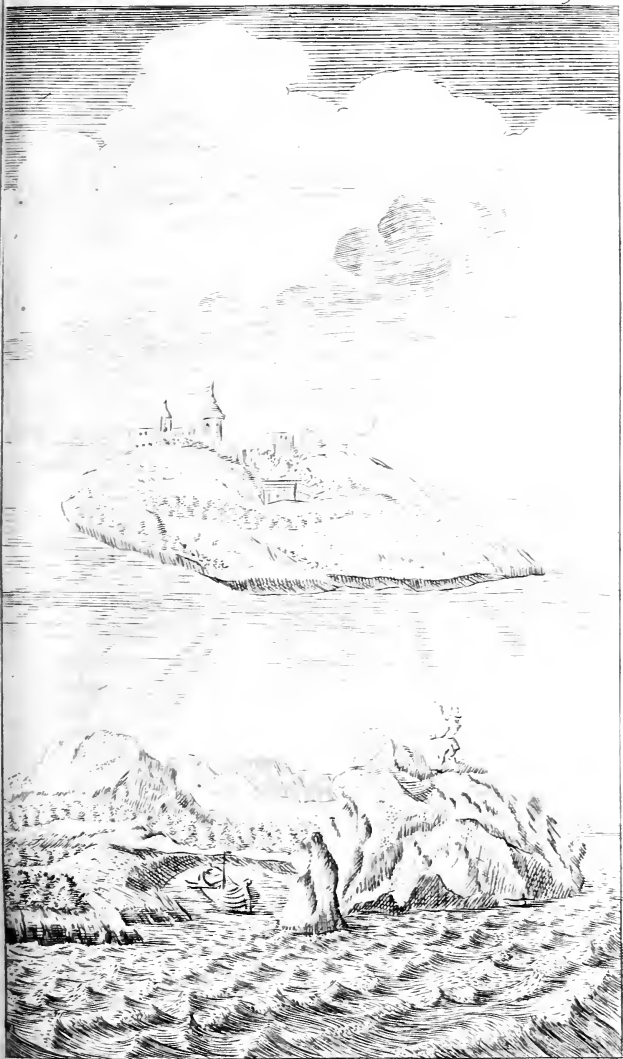
Christianisme. Mais je ne tardai guères à me repentir de ces imprudentes paroles; car ce méchant Homme aiant plusieurs fois vainement tâché de persuader aux deux Capitaines de me faire jeter dans la Mer, ce qu'ils ne voulurent pas lui accorder après la promesse qui m'avoit été faite que j'aurois la vie sauve, eût pourtant le pouvoir d'obtenir d'eux qu'on m'infligeroit une peine plus cruelle en aparence que la Mort même. Mes gens furent distribuez sur les deux Vaisseaux, & les Pirates chargèrent quelques-uns de leurs Matelots de naviger ma Châloupe. Pour ce qui me regarde, il fut résolu que je serois mis dans un petit Canot, avec des Rames, une Voile, & des provisions pour quatre jours, que le Capitaine Japonois eût la bonté de doubler, & puis abandonné au gré des flots. Je descendis dans le Canot, pendant que le Flamand me régaloit de tous les termes injurieux que sa Langue maternelle pût lui fournir.

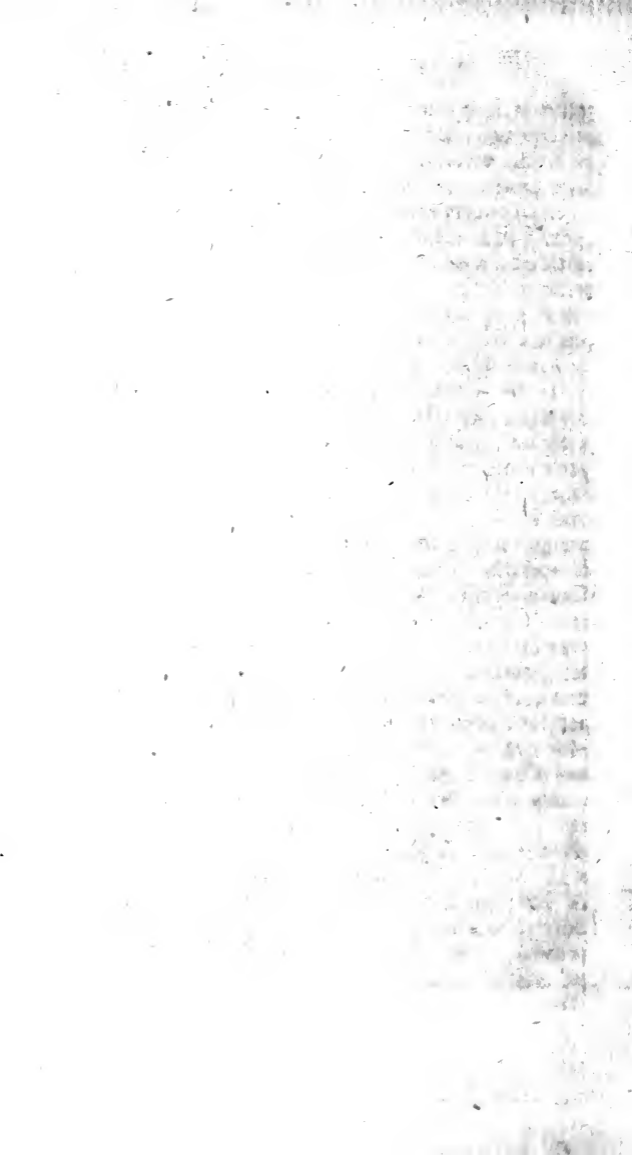
Environ une heure avant que d'avoir aperçû les Corsaires, j'avois pris hauteur, & trouvé que nous étions au 46. degréz de latitude Septentrionale, & au 183. degréz de longitude. Quand je fus à quelque distance des Pyrates, je découvris par le moyen de ma Lunette d'aproche quelques Isles au Sud-Est. Je haussai ma Voile dans le dessein de gagner la plus prochaine de ces Isles, ce que je crus pouvoir faire en trois heures. Quand j'y fus arrivé, je vis que ce n'étoit qu'un amas de petits Rochers, sur lesquels je trouvai plusieurs œufs d'Oiseaux, &

ayant fait du feu avec un Fusil , j'allumai quelques bruyères & quelques autres herbes séchées, sur lesquelles je rôtis mes œufs. Ce fut-là tout mon souper , parce que je voulois épargner mes provisions autant qu'il m'étoit possible. Je passai la nuit à l'abri sous un Rocher , avec un peu de bruyères sous la tête , & dormis fort bien.

Le jour suivant je gagnai une autre Isle , & de là une troisième , & ensuite une quatrième , me servant tantôt de ma Voile & tantôt de mes Rames. Mais pour ne pas fatiguer le Lecteur d'un détail peu intéressant , je dirai seulement que le cinquième jour j'arrivai à la dernière des Isles que j'avois aperçues , & qui étoit au Sud-Sud-Est de la première.

Cette Isle étoit plus éloignée que je n'avois crû , & je fus plus de cinq heures en chemin avant que d'y aborder. J'en fis presque le tour tout entier , avant que de trouver un endroit propre à débarquer , qui étoit une petite Baye environ trois fois plus large que mon Canot. Je trouvai que le fond de l'Isle étoit tout pierreux , quoi qu'il y eût par-ci par-là quelques touffes d'herbe. Je pris mes petites provisions hors de la Châloupe , & après avoir fait un léger Repas , je mis le reste dans une Caverne , dont cette Isle étoit pleine. Je rassemblai une bonne quantité d'œufs & d'herbes séchées , pour faire de l'une & de l'autre de ces choses le même usage que j'en avois déjà fait ; (car j'avois avec moi un pierre à Feu , un Fusil , de la Méche & un Verre ardent). Je passai
toute





toute la nuit dans la Caverne où étoient mes provisions. La même bruyère, qui me servoit de chauffage, me tenoit lieu de lit. Les cruelles inquiétudes dont j'étois agité, m'empêchèrent de fermer l'œil de toute la nuit. Je considérois que je ne pouvois m'attendre qu'à une mort inévitable dans un lieu aride & désert comme celui où j'étois. Ces pensées m'accabloient si fort, que je n'eus pas le courage de me lever, & qu'avant que de sortir de ma Caverne, il faisoit déjà grand jour. Je me promenai quelque tems parmi les Rochers: le Ciel étoit fort serein & le Soleil si chaud, que je fus obligé d'en détourner les yeux: quand tout d'un coup cet Astre fut obscurci, à ce qu'il me paroissoit, d'une manière tout-à-fait différente, que lors qu'un nuage vient à le couvrir. Je tournai la tête, & aperçûs entre moi & le Soleil un grand Corps opaque, qui aprochoit de l'Isle où j'étois. Ce corps me paroissoit être à la hauteur de deux miles, & il m'ôta la vuë du Soleil pendant six ou sept minutes. Je ne remarquai pas que l'Air fut beaucoup plus froid pendant cet intervalle, où le Ciel beaucoup plus obscurci, que si je m'étois tenu à l'ombre d'une haute Montagne. Ce corps continuant toujours à s'aprocher, je vis que c'étoit une substance ferme, & dont le dessous étoit fort uni. J'étois alors sur une hauteur à la distance de deux cent verges du Rivage, & environ d'une mile Angloise du corps dont je parle. Je pris alors ma Lunette d'aproche, & pûs apercevoir distinctement plusieurs hommes se mouvants sur les Côtes

de cette nouvelle Planète , mais il me fut impossible de distinguer ce qu'ils faisoient.

Cet amour pour la Vie, qui nous quitte si rarement , excita en moi quelques sentimens de joye, & je conçûs quelque espoir de sortir d'une manière ou d'autre de l'affreuse situation où j'étois. Mais il me seroit difficile d'exprimer quel étoit en même tems mon étonnement , de voir en l'Air une Isle habitée par des Hommes , qui , à ce qu'il me paroissoit, pouvoient la hausser , la baisser ; en un mot , lui donner le mouvement qu'ils vouloient ; mais n'étant pas alors d'humeur de philosopher sur ce Phénomène, je tournai toute mon attention à considérer quel cours l'Isle prendroit , parce qu'elle me paroissoit être arrêtée. Un instant après néanmoins, elle continua à s'aprocher , & j'en pûs voir les côtez , environnez de différentes suites de Galleries , & de montées mises à de certaines distances , pour descendre de l'une dans l'autre. Dans la Gallerie la plus basse je vis quelques personnes qui péchoient avec de longues lignes, & d'autres qui ne faisoient que regarder. Je leur fis signe en tournant mon Bonnet , car il y avoit déjà quelque tems que mon Chapeau étoit usé , & mon Mouchoir dessus ma tête. Quand ils furent à portée d'entendre ma voix, je cria de toute ma force, & remarquai par les regards qu'ils jettoient de mon côté, & par les signes qu'ils se faisoient les uns aux autres, qu'ils m'avoient aperçû, quoi qu'ils ne répondissent pas à mon Cri. Mais je vis distinctement quatre ou cinq d'entre eux qui montoient en grande hâte les dé-

dégrez qui conduisoient au haut de l'Isle, & qui disparurent bientôt. Je divinai qu'ils étoient envoyez pour aller recevoir des ordres touchant ma personne, & j'appris depuis que je ne m'étois pas trompé.

Le nombre des Spectateurs devenoit plus grand d'instant à autre, & en moins d'une demie heure l'Isle se trouva placée de manière que la Gallerie la plus basse me parut parallèle à la hauteur où j'étois, quoi qu'éloignée d'environ cent verges. Je me mis alors dans l'attitude d'un suppliant, & leur adressai la parole du ton du monde le plus humble, mais je ne reçûs point de réponse. Ceux qui étoient le plus près vis-à-vis de moi, paroissoient des personnes de distinction à en juger par leurs habits. Ils me regardoient souvent, & sembloient causer ensemble avec application. A la fin un d'eux m'adressa quelques mots dans une Langue qui avoit quelque rapport avec l'Italien. J'exprimai ma réponse en cette dernière Langue, dans l'espérance que du moins le son en plairoit davantage à leurs oreilles. Quoi que nous ne nous entendissions point, l'état où j'étois fit que tout le monde comprit aisément ce que je voulois dire.

Ils me firent signe de descendre du Rocher, & de me rendre au Rivage, ce que je fis; après quoi l'Isle volante fut dirigée dans son mouvement, de manière, qu'une Chaine aiant été descenduë de la Gallerie la plus basse, avec un siège attaché au bout, je m'y attachai & fus tiré en haut par des poulies.



C H A P I T R E II.

Description des Laputiens. Quelles sortes de Sciences sont en vogue chez eux. Idée abrégée du Roi & de sa Cour. Manière dont l'Auteur y est reçu. Craintes & inquiétudes auxquelles les Habitans sont sujets. Description des Femmes.

A Peine eus-je mis pied à Terre, que je fus entouré par une foule de Peuple, mais ceux qui étoient le plus près de moi paroissoient être quelque chose de plus. Ils me contemplèrent avec toutes les marques possibles d'étonnement, & je crois qu'ils ont eu lieu de dire la même chose de moi, n'ayant jamais de ma vie vû des Hommes dont l'habillement, la contenance & les manières m'ayent paru plus singulières. Ils panchent tous la tête du côté droit, ou du côté gauche; un de leurs yeux est tourné vers la Terre, & un autre vers leur Zenith. Leurs Habits extérieurs sont ornez de figures de Soleils, de Lunes, d'Etoiles, de Violons; de Flûtes, de Harpes, de Trompettes, de Guitarrés, de Clavecins, & de plusieurs autres Instrumens de Musique inconnus en Europe. Je vis ici & là quelques Hommes, qui avoient l'air d'être des Valets, & qui avoient

voient une Vessie pleine d'air attachée comme un Fleau au bout d'un court bâton , qu'ils tenoient entre leurs mains. Dans chaque Vessie il y avoit quelques pois séchez, ou quelques petits calloux (à ce qui me fut dit depuis). Ils se servoient de ces Vessies pour fraper sur la bouche & sur les oreilles de ceux qui étoient proche d'eux ; pratique dont il me fut impossible de concevoir alors l'utilité ; mais j'appris dans la suite que ce Peuple est si accoûtumé à s'enfoncer & à se perdre dans de profondes méditations , qu'il leur est impossible de parler ou d'écouter les Discours des autres, s'ils ne sont réveillés par quelque attouchement à la bouche ou aux organes de l'Ouïe : Voilà pourquoi ceux qui sont en état de faire cette dépense, ont toujours un pareil Réveilleur (ils l'appellent *Climenole*) dans leur Famille, en guise de Domestique, & dont ils sont toujours accompagnés quand ils sortent, ou quand ils vont rendre quelque visite. Son Emploi est, dans une compagnie de trois ou quatre personnes, de passer doucement sa Vessie sur la bouche de celui qui veut parler, & sur l'oreille droite de celui ou de ceux à qui il adresse la parole. Ce Réveilleur doit aussi accompagner son Maître quand il se promène, & lui donner dans de certaines occasions un petit coup sur les yeux, parce qu'il est continuellement si fort occupé de ses méditations, qu'il seroit sans cela en danger manifeste de tomber dans quelque précipice, & de donner de la tête contre chaque Pôteau ; ou bien de tom-

ber dans la Ruiffeau ou d'y faire tomber les autres.

Ce Détail étoit néceffaire, parce que mes Lecteurs, fi je n'y étois pas entré, auroient été auffi embaraffez que moi à comprendre le procédé de ces gens. quand ils me firent monter par le moyen de plusieurs Efcaliers jufqu'au haut de l'Ifle, & qu'ils me conduifirent de là au Palais Royal. Pendant que nous montions, ils oublièrent plusieurs fois le fujet de leur commiffion, & me plantèrent là, jufqu'à ce qu'ils furent révenus à eux par le fecours de leurs Réveilleurs; car aucun ne paroiffoit frapé de ce que mon habillement & mon air devoient avoir d'étrange à leurs yeux, ni même par les acclamations du Vulgaire, dont l'Ame n'étoit pas fi fufceptible de Spéculations abftraites.

A la fin nous arrivâmes au Palais, & entrâmes dans la Chambre de préfence, où nous vîmes le Roi fur fon Trône, & à chacun de fes côtez plusieurs perfonnes du premier rang. Devant fon Trône étoit une grande Table remplie de Globes, de Sphères, & d'Inftromens de Mathématiques de toutes les fortes. Sa Majesté ne fit pas la moindre attention à nous, quoi que le Concours de tous ceux qui appartenoient à la Cour rendit nôtre entrée affez bruyante. Mais il étoit alors profondément occupé à chercher la folution d'un problème, qu'il ne trouva qu'une heure après. Il y avoit à chacun de fes côtez un jeune Page avec une Veffie à la main; quand ces Pages virent que la Démonftration étoit trou-

trouvée, un d'eux lui donna un petit coup sur la bouche, & l'autre sur l'oreille droite, ce qui le fit tressaillir comme quelqu'un qu'on réveille tout d'un coup; après quoi aiant jetté les yeux sur moi & sur ceux au milieu de qui j'étois, il se rapella l'occasion de nôtre venue, dont on lui avoit parlé auparavant. Il dit quelques mots, qu'il eût à peine prononcez, qu'un jeune homme, qui tenoit à la main une Vessie, telle que je l'ai décrite, vint se mettre à mon côté, & m'en donna quelques coups sur l'oreille droite; mais je tâchai de lui faire comprendre par signes, que je n'avois pas besoin du secours de cet Instrument; ce qui, à ce que j'appris dans la suite. donna au Roi & à toute sa Cour une idée peu avantageuse de mon génie. Sa Majesté autant que je pûs le conjecturer, me fit quelques questions; & moi de ma part je lui parlai toutes les Langues que je sçavois. Quand nous fûmes convaincus de part & d'autre que nous ne pouvions nous entendre, je fus conduit par ordre du Roi dans un Appartement de son Palais, ce Prince aiant surpassé tous ses Prédécesseurs en hospitalité à l'égard des Etrangers, où deux Laquais eurent ordre de me servir. On m'apporta à dîner, & quatre Seigneurs, que je me souvenois d'avoir vûs auprès de la personne du Roi, me firent l'honneur de manger avec moi. Nous eûmes deux Services de trois plats chacun. Le premier Service consistoit dans une épaule de Mouton, taillée en triangle *Æquilatère*, une pièce de Bœuf en *Rhomboïde*, & un Boudin en *Cycloïde*.

L'autre étoit de deux Canards en forme de Violons, de quelques Saucisses en forme de Flûtes, & d'une Poitrine de Veau en forme de Harpe. Les Valets coupèrent nôtre pain en Cones, en Cylindres, en Parallélogrammes, & en plusieurs autres figures de Mathématiques.

Pendant que nous étions à Table, je pris la liberté de demander le nom de plusieurs choses, & ces Seigneurs moyennant l'assistance de leurs Reveilleurs, eurent la bonté de me les dire, dans l'espérance que j'aurois une admiration infinie pour leur habileté, si je pouvois parvenir à lier conversation avec eux. Je fus bientôt en état de demander du pain, à boire, & d'autres choses dont j'avois besoin.

Après le dîner ma Compagnie me quitta, & quelqu'un accompagné d'un Reveilleur me fut envoyé par ordre du Roi. Il apportoit avec lui Plume, Papier, Ancre, & trois ou quatre Livres, me donnant à connoître par signes qu'il venoit pour m'enseigner la Langue du País. Je fus avec lui quatre heures, pendant lesquelles je traçai plusieurs mots arrangez en forme de colonne, avec leur traduction à côté. Je tâchai aussi d'apprendre quelques courtes phrases. Pour cet effet mon Maître faisoit faire à mon Valet différentes choses; il lui ordonnoit par exemple, de s'asséoir, de se tenir debout, de se proméner, ou de faire la révérence; & à mesure qu'il exécutoit chacun de ses ordres, il me dictoit la phrase qui devoit l'exprimer. Il me montra aussi dans un de ses Livres

les

les figures du Soleil, de la Lune, des Etoiles, du Zodiaque, des Tropiques, des Cercles Polaires, & d'un grand nombre de Plans & de Solides. Il me dicta les noms & me fit une description exacte de tous les Instrumens de Musique, qui sont en usage chez ce Peuple. Après qu'il fut parti, je plaçai tous mes mots avec leurs explications en ordre Alphabétique. Et de cette manière, en peu de jours, à l'aide d'une bonne mémoire, je fis de grands progrès dans leur Langue.

Le terme que j'ai rendu, par celui d'*Isle Volante* ou *Flottante*, est dans leur Langage *Laputa*; terme, dont il n'est pas aisé de marquer la véritable Etymologie. *Lap* en vieux Langage signifie *Haut*, & *Untub* un *Gouverneur*, d'où, à ce qu'ils disent, est dérivé par corruption le mot de *Laputa*. Mais cette dérivation ne me paroît pas naturelle. Je fis part un jour à quelques Sçavans parmi eux d'une conjecture faite à cet égard, & je demandai si *Laputa* ne pourroit pas venir de *Lap outed*; *Lap* signifiant proprement le mouvement des Rayons du Soleil dans la Mer, & *outed* une Aile; conjecture sur la justesse de laquelle je permets à mes Lecteurs de prononcer.

Ceux à qui le Roi m'avoit confié remarquant combien j'étois mal habillé, donnèrent ordre à un Tailleur de venir le lendemain, & de me prendre mesure pour un habillement complet. Cet Ouvrier le fit, mais d'une manière toute différente de celle qui est en vogue en Europe. Il prit d'abord ma hauteur

teur à l'autre d'un quart de Cercle, & puis par le moyen d'une Regle & d'un Compas, il décrivit sur le papier toutes les dimensions de mon corps. & six jours après il m'aporta mes habits parfaitement mal faits, parce qu'il s'étoit mépris dans une Figure: Mais ce qui me consola, c'est que je remarquai que ces fortes d'accidens étoient fort ordinaires, & qu'on ne s'en mettoit guères en peine.

Pendant qu'on travailloit à mes habits, & durant une petite indisposition, qui ensuite me tint encore quelques jours au Logis, j'ajoutai un grand nombre de mots à mon Dictionnaire; & quand après cela j'allai à la Cour, je fus capable d'entendre plusieurs choses que le Roi me disoit, & de lui répondre tellement qu'ellement. Sa Majesté avoit ordonné que le mouvement de l'Isle seroit dirigé au Nord-Est, vers le point vertical au-dessus de *Lagado*, la Capitale de tout le Royaume. Cette Ville étoit à la distance de quatre-vingt dix lieuës, & nôtre Voyage ne dura que quatre jours & demi: cependant je puis protester que pendant tout ce tems je ne m'aperçus pas que nôtre Isle eût le moindre mouvement.

Elle s'arrêta, par l'ordre que Sa Majesté en avoit donné, sur quelques Villes, dont les Habitans avoient quelques Placets à présenter. Pour cet effet on faisoit descendre plusieurs Ficelles avec quelques poids attachés au bout. Le peuple mettoit à ces Ficelles ses Placets, qu'on tiroit ensuite en haut. Quelquefois nous recevions d'en bas
du

du Vin & des Provisions, par le moyen de quelques poulies.

Ce que je sçavois en Mathématiques me fut d'un grand secours pour apprendre leur Langue, dont la plûpart des termes ont raport à cette Science & à la Musique, dans laquelle je puis me vanter de n'être pas tout-à-fait ignorant. Les Lignes & les Figures sont les objets continuels de leurs méditations. S'ils veulent, par exemple, louer la beauté d'une Femme ou de quelqu'autre Animal, ils font entrer dans leur Eloge des Rhomboides, des Cercles, des Parallélogrammes, des Ellipses, & d'autres Figures Géométriques, ou bien des termes de Musique. J'observai dans la Cuisine du Roi toutes sortes d'Instrumens de Mathématiques & de Musique, dont les Figures servent de modèle aux Mets qui doivent être servis sur la Table de Sa Majesté.

Leurs Maisons sont mal bâties, & j'ai remarqué qu'il n'y avoit dans aucun de leurs Apartemens un seul Angle droit, ce qui vient du mépris qu'ils ont pour la Géométrie pratique, qu'ils rejettent comme trop mécanique; & par malheur leurs Architectes n'ont pas l'esprit de comprendre leurs démonstrations abstraites; stupidité dont les Bâtimens pâtissent.

Les *Lapuiens* sont généralement mauvais Raisonneurs, & fort contredisans, excepté quand il leur arrive d'avoir raison, ce qui est fort rare. Imagination & invention sont des choses qu'ils ne connoissent pas, & pour lesquelles ils n'ont pas même de Termes

mes dans leur Langue ; toutes les pensées de leurs ames étant bornées & en quelque forte consacrées aux deux sciences dont je viens de faire mention.

La plûpart d'entre eux , & principalement ceux qui s'apliquent à l'étude de l'Astronomie , sont grands Partisans de l'Astrologie judiciaire , quoi qu'ils ayent honte de l'avouïer publiquement. Mais ce que j'admiraï principalement , & ce qui me parut en même tems incompréhensible , est leur extrême curiosité pour les Affaires Politiques , & leur éternelle fureur de prononcer & de disputer sur tout ce qui regarde le Gouvernement & l'Etat. J'ai remarqué à la vérité que c'étoit une maladie ordinaire à la plûpart des Mathématiciens que j'ai connus en Europe , mais cela n'empêche pas que je ne sçache point quel raport il peut y avoir entre cette manie & leur profession , à moins qu'ils ne suposent que , comme un petit cercle n'a pas plus de degréz qu'un grand , il s'ensuive qu'il ne faille pas plus d'habileté pour gouverner le Monde , que pour tourner un Globe en différens sens. Mais je suis plus porté à croire que ce travers vient d'un défaut commun à la Nature humaine , qui nous rend le plus curieux des affaires qui nous concernent le moins , & pour lesquelles nous avons le moins de talent.

Ce Peuple est dans des inquiétudes perpétuelles , ne goûtant jamais un seul instant du repos ; & leurs inquiétudes viennent de causes qui n'affectent point du tout le reste des hommes. Ils craignent qu'il n'arrive
de

de certains changemens dans les corps Celestes. Par exemple, que la Terre, si le Soleil continue toujours à s'en aprocher, avec le tems ne vienne à être engloutie dans cet Astre. Que la superficie du Soleil ne soit peu-à-peu couverte d'une croute, qui l'empêche enfin de nous faire part de sa chaleur & de sa lumière. Ils content qu'il ne s'en est que peu falu que la dernière Comète qui a paru n'ait donné contre nôtre Terre, ce qui l'auroit infailliblement réduite en cendres ; & que celle qui doit paroître la première, ce qui sera dans trente & un an, suivant leur calcul, la doit détruire selon toutes les aparences : Car dans son périhélie elle doit assez aprocher du Soleil pour concevoir un degré de chaleur dix mille fois plus grand que celui d'un Fer ardent ; & après avoir quitté le Soleil, traîner après elle une queuë flamboyante, qui sera longue de plus de quatre cent mille lieuës ; par laquelle si la Terre passe à la distance de trente mille lieuës du corps de la Comète, elle ne peut manquer d'être mise en feu & réduite en cendres. Que le Soleil perdant chaque jour de ses rayons sans recevoir quelque Aliment qui repare cette perte, s'éteindra à la fin comme une Chandelle, ce qui emportera nécessairement la destruction de nôtre Terre, & de toutes les Planètes qui empruntent leur lumière de lui.

Ces sortes de frayeurs leur donnent si peu de relâche, qu'ils ne sçauroient jamais dormir tranquillement, ni goûter les douceurs ordinaires de la vie. - Quand ils ren-

contrent le matin quelques-uns de leurs Amis, leur première question roule sur la santé du Soleil, comment il paroïsoit se porter à son coucher & à son lever, & s'il y a quelque espoir d'éviter la rencontre de la Comète prochaine. On leur voit prendre dans des conversations de ce genre, la même sorte de plaisir que les Enfans prennent à entendre raconter des Histoires de Spectres & de Ravenans; Histoires qu'ils écoutent avec la plus avide curiosité, mais qui leur laissent une impression de frayeur qui les empêche de s'aller coucher.

Les Femmes de l'Isle ont beaucoup de vivacité, elles méprisent leurs Maris, & sont folles des Etrangers. C'est parmi eux que les Dames choisissent leurs Galants: Mais le mal est, qu'ils peuvent faire l'amour trop à leur aise, & avec trop de tranquillité; car l'Europe est toujourns si enfoncé dans ses méditations, que l'Amant & la Maîtresse en viendroient aux plus grandes familiaritez en sa présence, qu'il ne s'en aperçevait pas, pourvû seulement qu'il eût du Papier & ses Instrumens, & que son Reveilleur ne fut pas à ses côtez.

Les Femmes & les Filles se plaignent amèrement d'être renfermées dans cette Isle, quoi qu'à mon avis ce soit le plus beau País du Monde; & quoi qu'elles y vivent dans toute l'abondance imaginable, & de la manière du monde la plus magnifique, & qu'il leur soit permis de faire ce qu'elles veulent, elles meurent d'envie de voir le Monde, & de goûter les plaisirs de la Capitale, ce qui ne leur

leur est pas permis, à moins que d'en avoir une permission particulière du Roi; & cette permission n'est pas aisée à obtenir, parce que la plûpart des Maris ont éprouvé combien il est difficile de faire revenir les Femmes de là. On m'a conté qu'une Dame du premier Rang, qui avoit plusieurs Enfans, & qui étoit mariée au Premier Ministre, un des plus riches Seigneurs du Royaume, qui l'aimoit à la fureur, & avec qui elle demeurait dans un des plus beaux Palais de l'Isle, fit le Voyage de *Lagado* sous prétexte que l'Air y étoit meilleur pour sa santé; qu'elle s'y tint cachée pendant quelques mois, jusqu'à ce que le Roi eût envoyé contre elle une prise de corps, & qu'on la trouva dans un Cabaret borgne, toute enguenillée, ayant mis ses Hardes en gage pour entretenir un vieux Faquin fort laid, qui la rossoit tous les jours, & de qui elle eut encore toutes les peines du monde de se séparer. Son Epoux la reçût avec toute la bonté possible, & sans lui faire le moindre reproche; aussi ne tarda-t-elle pas à faire une nouvelle Escapade, & à emporter toutes ses pierres, pour aller rejoindre son Amant, sans qu'on en aye entendu parler depuis. Peut-être que quelqu'un de mes Lecteurs s'imaginera que je lui raconte ici une Histoire Européenne ou Angloise. Mais je le conjure de considérer que les caprices du beau-Sexe ne sont restreints à quelque Climat ou à quelque Nation particulière, & qu'ils ont une uniformité plus générale que tout ce qu'on peut dire.

Dans

Dans l'espace d'un mois j'avois fait d'af-
 fez jolis progrès dans leur Langue, & étois
 en état de répondre à la plupart des Ques-
 tions du Roi, quand j'avois l'honneur de le
 voir. Sa Majesté ne me marqua pas la moin-
 dre curiosité touchant les Loix le Gouver-
 nement, l'Histoire, la Religion, ou les
 Coûtumes des Pais où j'avois été; mais
 borna toutes ses Demandes aux seules Ma-
 thématiques, & écouta ce que je lui dis sur
 ce sujet avec beaucoup de mépris & d'indif-
 férence, quoique les deux Réveilleurs qu'il
 avoit à ses côtez s'acquittassent soigneusement
 de leur Emploi.



C H A P I T R E III.

*Phénomène expliqué par le secours de la
 Philosophie & de l'Astronomie Moderne.
 Habileté des Laputiens dans la dernière
 de ces deux sciences. Méthode du Roi
 pour réprimer les soulèvemens.*

TE demandai permission à ce Prince d'aller
 voir les curiositez de l'Isle, ce qu'il m'ac-
 corda fort gracieusement, en donnant or-
 dre en même tems à mon Précepteur de m'ac-
 compagner. Ma principale envie étoit de sça-
 voir à quelle cause, soit dans l'Art, soit dans la
 Nature, cette Isle devoit ses différens mou-
 vemens: & c'est de quoi je vais à présent fai-
 re part à mes Lecteurs.

L'Isle

L'Isle volante & flottante est exactement circulaire: son diamètre est de 7837 Verges, c'est-à-dire d'environ quatre miles & demi, & par conséquent, contient dix mille acres. Elle a trois cent verges d'épaisseur, son côté inférieur est une espèce de planche de Diamant fort unie, qui s'étend jusqu'à la hauteur de plus de deux cent verges. Au dessus de cette couche de Diamant sont les différens minéraux dans l'ordre accoutumé, & puis une enveloppe de Terreau fort gras de dix ou douze pieds d'épaisseur. La pente du côté supérieur, depuis la circonférence jusqu'au centre, est la cause naturelle pourquoi les rosées & les pluyes qui tombent sur l'Isle, se rendent par des petits Ruisseaux vers le milieu. où elles sont englouties dans quatre larges Bassins, dont chacun a une demi mile de circuit, & est éloigné de deux cent verges du centre: L'Eau de ces Bassins se convertit chaque jour en vapeurs par la chaleur du Soleil. ce qui empêche qu'ils ne débordent. Sans compter, que comme il dépend du Monarque de faire monter l'Isle au-dessus de la Région des nuées & des vapeurs: il peut quand il veut, la garantir des pluyes & des rosées. Car les plus hautes nuées ne sont qu'à la distance de deux miles, de l'aveu de tous les Naturalistes. Ce qu'il y a de sûr, c'est que dans ce Pais elles ne montent jamais qu'à cette hauteur.

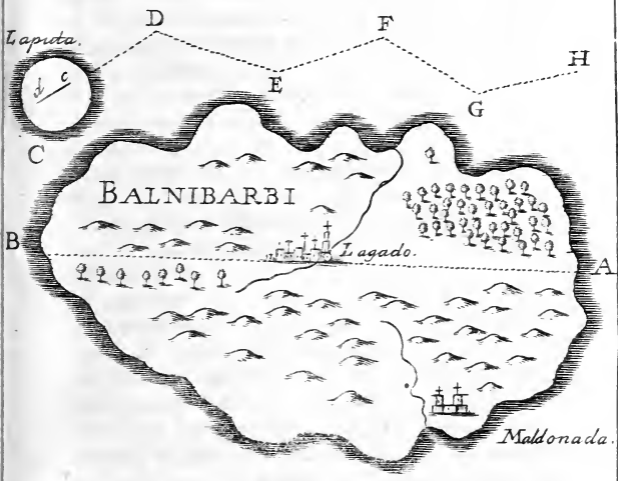
Au centre de l'Isle il y a une Ouverture de cinquante verges de diamètre; par où les Astronomes descendent dans un grand Dôme, qui se nomme à cause de cela *Flando-*

la

la Gagnole, ou la *Caverne des Astronomes*, situé à la profondeur de cent verges plus bas que la superficie supérieure de Diamant. Dans cette Caverne brûlent continuellement vingt Lampes, dont la lumière réfléchie sur des murailles de Diamant, a un éclat inexprimable. L'endroit est rempli de quarts de Cercle, de Telescopes, d'Astrolabes, & d'autres Instrumens Astronomiques. Mais l'objet le plus curieux, & duquel dépend la destinée de l'Isle, est un Aimant d'une grandeur prodigieuse, & d'une figure assez semblable à la Navette d'un Tisseran. Cet Aimant a six verges de longueur & trois d'épaisseur. Il est soutenu par un Axe de Diamant très-fort qui passe au milieu, & sur lequel il tourne; & est dans un équilibre si exact que le moindre accouchement est capable de le mouvoir. De plus, il est entouré d'une Cylindre creux de Diamant, qui a quatre pieds de profondeur, autant d'épaisseur, & douze verges en diamètre, placé horizontalement, & soutenu par huit pieds de Diamant, dont chacun a six verges de hauteur. Au milieu du côté concave, il y a une Rainure de douze pieds de profondeur, dans laquelle les extrémités de l'Axe sont placées, & tournent quand il le faut.

Il n'y a point de force qui puisse ôter cette pierre de sa place, parce que le Cerceau qui l'entourne, & les pieds sur lesquels elle est appuyée, sont une continuation de ce corps de Diamant qui forme le dessus de l'Isle.

Par le moyen de cet Aimant, on fait hausser



fer, baiffer, & mouvoir l'Isle d'un endroit à un autre. Car, par raport à cette partie de la Terre sur laquelle l'Empire de Sa Majesté s'étend, la pierre est douée à un de ses côtes d'un pouvoir attractif, & d'un pouvoir repulsif à l'autre. En tournant le bout attractif de l'Aiman vers la Terre, l'Isle descend: & au contraire elle monte directement en haut, quand le bout repulsif regarde la Terre. Quand la position de la pierre est oblique, le mouvement de l'Isle l'est aussi. Car dans cet Aiman les forces agissent toujours en lignes parallèles à sa direction.

Par ce mouvement oblique l'Isle est transportée vers les différens endroits de la Domination du Monarque. Pour mieux expliquer ceci, posons que *AB* soit une ligne tirée à travers du Royaume de *Balnibarbi*, que la ligne *cd* représente la Pierre d'Aiman, dont *d* soit le bout repulsif, & *c* l'attractif, l'Isle étant placée sur *C*; que la position de la Pierre soit *cd* avec le bout repulsif en bas; alors je dis, que l'Isle montrera en ligne oblique vers *D*. Quand elle sera arrivée au point *D*, que la Pierre soit tournée sur son Axe jusqu'à ce que son bout attractif soit pointé vers *E*, je dis que l'Isle sera portée obliquement vers *E*; ou si la Pierre est de nouveau tournée sur son Axe jusqu'à ce qu'elle soit dans la position *EF* avec son bout repulsif en bas, l'Isle montrera obliquement vers *F*, ou si l'on dirige le bout attractif vers *G*, & de *G* vers *H*, en tournant la Pierre, de manière que son bout repulsif soit directement en bas. Et ainsi en changeant la situation de la Pier-

re aussi souvent qu'il est nécessaire, l'Isle monte ou descend, ou se meut en lignes plus ou moins obliques, & par là est transportée d'un endroit de la Domination à l'autre.

Mais il faut remarquer que cette Isle ne sçauroit être portée plus loin que ne s'étend l'Empire du Roi, ni montrer à la hauteur de plus de quatre miles. De quoi les Astronomes (qui ont composé de grands volumes pour expliquer les merveilles de cette pierre) rendent la raison suivante: Que la Vertu Magnétique ne s'étend pas au-delà de quatre miles, & que le Mineral qui agit sur la pierre dans les entrailles de la Terre, & dans la Mer jusqu'à six lieuës ou environ de la Côte, n'est pas répandue par tout le Globe, mais a les mêmes Limites que la Domination du Roi, & il seroit aisé à un Prince, par le grand avantage qu'il tireroit d'une pareille situation, de réduire sous son obéissance tous les Païs, à l'égard desquels l'Aiman de son Isle auroit les mêmes propriétés.

Quand cette pierre est parallèle à l'Horizon, l'Isle est arrêtée; car dans ce cas, les deux bouts en étant à distance égale de la Terre, agissent avec égale force, l'un tirant en bas, & l'autre poussant en haut, d'où il s'ensuit qu'il ne sçauroit y avoir de mouvement.

Cet Aiman est confié aux soins de certains Astronomes, qui lui donnent de tems en tems les positions que le Monarque veut. Ils employent la plus grande portion de leur vie

à observer les Corps Célestes, ce qu'ils font avec des Lunettes infiniment plus excellentes que les nôtres. Cet avantage les a mis en état d'étendre leurs Découvertes beaucoup plus loin que nos Astronomes en Europe ; puis qu'ils ont fait un Catalogue de dix mille Etoiles fixes, au lieu que le plus complet des nôtres n'en contient qu'environ la troisième partie de ce nombre. Ils ont aussi découvert deux *Satellites* de *Mars*, dont l'un est éloigné du centre de cette Planète de trois de ses Diamètres, & l'autre de cinq ; celui-ci tourne sur son centre en vingt-une heure & demie, & celui-là en dix ; si bien que les quarrés de leurs tems périodiques sont à-peu-près en même proportion avec les Cubes de leur distance du Centre de *Mars*, ce qui montre évidemment qu'ils sont gouvernez par la même Loi de Gravitation, à laquelle les autres Corps Célestes sont soumis.

Ils ont observé quatre-vingt & treize Comètes différentes, & marqué leurs retours périodiques avec grande exactitude. Si cela est bien vrai (& ils l'assurent fort positivement) il seroit extrêmement à souhaiter que leurs Observations fussent rendues publiques, parce qu'elles pourroient servir à porter la Théorie des Comètes, qui jusqu'à présent est fort défectueuse, au même point de perfection ; où les autres parties de l'Astronomie ont atteint.

Le Roi seroit le Prince de l'Univers le plus absolu, s'il pouvoit seulement persuader à ses Ministres de s'unir étroitement a-

vec lui ; mais comme les Biens de ceux-ci font fituez au Continent , & qu'ils confidèrent d'ailleurs que l'Emploi de Favori est la chose du monde la plus fragile, ils n'ont jamais voulu consentir que leur Patrie fut reduite en Esclavage.

Quand quelque Ville se rébelle , est déchirée par de violentes Factions , ou refuse de payer au Roi les Tributs ordinaires , ce Monarque a deux méthodes de la remettre dans son Devoir. La première & la plus douce est de mettre l'Isle au-dessus de cette Ville & du País d'alentour, afin d'intercepter la pluye & la chaleur du Soleil , ce qui produit aussi-tôt une consternation générale, & ne tarde guères à causer des maladies parmi les Habitans. Que si leur crime le mérite, on leur jette de l'Isle de grandes pierres, dont ils n'ont qu'un seul moyen de se garentir, qui est de se fourrer dans des Cavernes ou dans des Caves, pendant que les toits de leurs maisons sont mis en pièces. Mais si malgré cela ils continuent dans leur obstination , ou prétendent se révolter , le Roi en vient au dernier Remède, qui est de laisser tomber l'Isle directement sur leurs Têtes, ce qui détruit en même tems les Maisons de la Ville & ses Habitans. Cependant, c'est une extrémité à laquelle ce Prince veut rarement venir , & que même il n'a jamais véritablement le dessein d'exécuter : d'ailleurs , ses Ministres n'oseroient jamais lui conseiller une Action , qui non-seulement les rendroit odieux au Peuple , mais ruineroit aussi leurs propres possessions, qui sont
 tou-

toutes situées au Continent , car l'Isle est le Domaine du Roi.

Mais il y a une raison encore plus importante pourquoi les Rois de ce País ont tant d'éloignement à exécuter une si terrible vengeance , à moins d'une extrême nécessité. Car si dans la Ville qu'on voudroit détruire , il y avoit seulement quelques grands Rochers , comme il y en a dans presque toutes les grandes Citez , qui , selon toutes les apparences ont été bâties dans des endroits propres à empêcher une pareille Catastrophe ; une chute un peu forte pourroit endommager la surface inférieure de l'Isle , qui , quoi qu'elle consiste , comme je l'ai dit , dans un seul Diamant de deux cent verges d'épaisseur , pourroit se casser par un choc trop violent , ou se fendre en aprochant trop des feux allumez dans les Maisons de la Ville , comme cela arrive souvent aux plâques de fer ou de pierre dans nos Cheminées. Le Peuple fait tout cela à merveille , & a l'habilité de porter son obstination précisément au point où il faut , quand il s'agit de sa Liberté ou de ses Biens. Et le Roi quand il est le plus irrité , & le plus résolu de détruire la Ville de fond en comble , ordonne qu'on fasse descendre l'Isle fort doucement , sous prétexte de la grande tendresse qu'il a pour son Peuple ; mais dans le fond , de peur de rompre la surface de Diamant ; en quel cas tous leurs Philosophes sont persuadés que la Pierre d'Aiman ne pourroit plus la soutenir.

Par une Loi fondamentale de ce Royaume il n'est permis ni au Roi ni à aucun de

ses deux Fils aînez , de quitter l'Isle ; pour la Reine, elle en a la permission , pourvû qu'elle ait passé l'âge d'avoir des Enfans.



C H A P I T R E IV.

L'Auteur quitte Laputa, est conduit à Balnibarbi, & arrive à la Capitale. Description de cette Ville & du País adjacent. Hospitalité avec laquelle il est reçu par un grand Seigneur. Sa conversation avec lui.

QUoique je n'eusse pas lieu de me plaindre de la manière dont j'étois traité dans cette Isle, j'y étois néanmoins trop négligé, & il entroit dans cette négligence un peu de mépris ; car ni le Prince ni qui que ce soit de son Peuple n'avoit de curiosité pour aucune Science, excepté les Mathématiques & la Musique, que j'entendois très-peu en comparaison d'eux ; ce qui étoit cause qu'on faisoit très-peu de cas de moi.

D'un autre côté, aiant vû toutes les curiositez de l'Isle, j'avois grande envie de la quitter, parce que j'étois souverainement las de ce Peuple. Il est bien vrai qu'ils excelloient en deux Sciences pour lesquelles j'ai toujours eu beaucoup d'estime, & dans lesquelles j'ose dire n'être pas tout-à-fait ignorant, mais en récompense ils étoient con-
ti-

tinuellement si fort enfoncez dans leurs spéculations , qu'il est impossible de trouver des gens d'un commerce plus défagréable. Je ne fréquentois que des Femmes , des Marchands , des Réveilleurs & des Pages de Cour , pendant les deux mois que je passai là , ce qui me fit tomber à la fin dans un mépris général : Mais qu'y faire. C'étoient les seules personnes dont je pouvois recevoir une réponse raisonnable.

A force d'aplication , j'avois déjà fait de grands progrès dans la connoissance de leur Langue. J'étois las d'être confiné dans une Isle où je ne faisois une si sotté figure , & résolu de la quitter à la première occasion.

Il y avoit à la Cour un grand Seigneur , assez proche parent du Roi , & respecté pour cette seule raison. Il passoit parmi eux pour le personnage le plus stupide & le plus ignorant de tout le Royaume. Il avoit rendu plusieurs fois de grands services à la Couronne , & possédoit d'excellentes qualitez de cœur & d'esprit , mais il avoit une si mauvaise oreille pour la Musique , que ses Ennemis l'accusoient d'avoir souvent battu la mesure à faux. On ne sçauroit croire les peines que ses Précepteurs avoient eues à lui démontrer une seule proposition de Géometrie , & qui étoit encore des plus aisées. Il me donna plusieurs marques de Bienveüillance , me fit souvent l'honneur de me venir voir , & me pria de l'informer des Affaires de l'Europe , aussi-bien que des Loix , des Coûtumes , & des Sciences qui sont en vogue dans les diffé-

rens Païs où j'avois voyagé. Il m'écoûta avec une extrême attention, & fit d'excellentes Remarques sur tout ce que je lui dis. Le Rang qu'il tenoit à la Cour, l'obligeoit à avoir deux Réveilleurs à ses gages, mais il ne s'en servoit jamais, excepté en présence du Roi, ou dans quelques visites de Cérémonie, & les faisoit toujours sortir quand nous étions seuls ensemble.

Je priai ce Seigneur d'intercéder en ma faveur auprès du Roi pour qu'il me permit de partir; il se chargea de la Commission, quoique, à ce qu'il eût la bonté de me dire, à regrèt: car il m'avoit fait plusieurs offres très-avantageuses, que je refusai néanmoins avec mille protestations d'une éternelle reconnoissance.

Le seizième de Février je pris congé de Sa Majesté & de toute sa Cour. Le Roi me fit un présent de la valeur de deux cent guinées, & mon Protecteur son Parent m'en fit un plus considérable encore, auquel il joignit une Lettre de Recommandation pour un Ami qu'il avoit à *Lagado*, la Capitale. L'Isle étant alors au-dessus d'une Montagne, qui n'étoit qu'à la distance de deux miles de cette Ville, je fus descendu de la plus basse Gallerie, de la même manière dont on m'y avoit tiré.

Le Continent, pour autant que s'étend la Domination du Monarque de l'*Isle Flottante*, porte le nom général de *Balnibarbi*, & la Capitale, comme je l'ai déjà dit, se nomme *Lagado*. Je n'eus pas un médiocre plai-

plaisir de me trouver en Terre ferme. Je me promenai vers la Ville sans rien craindre, étant habillé comme un des Naturels du Pais, & sçachant assez la Langue pour me faire entendre d'eux. Je trouvai facilement la Maison de celui à qui j'étois recommandé, & lui présentai la Lettre de son Ami. Il est impossible de recevoir quelqu'un d'une manière plus obligeante que ne le fit ce Seigneur, qui s'apelloit *Munodi*; il me fit donner un Apartement chez lui, où je restai pendant tout le tems que je passai à *Lagado*.

Le lendemain de mon arrivée il me prit dans son Chariot pour voir la Ville, qui est environ à moitié aussi grande que celle de Londres, mais les Maisons en sont mal bâties, & tombent presque toutes en ruines.

Le Peuple marche vite dans les Ruës, à l'Air égaré, & n'est presque habillé que de guenilles. Nous passâmes par une des portes de la Ville, & fîmes trois miles dans le Pais, où je vis plusieurs Laboureurs qui remuoient la Terre avec différentes sortes d'Instrumens, mais jamais je ne pûs deviner quel étoit leur dessein, ni n'aperçûs en aucun endroit du Bled ou de l'Herbe, quoique le Terroir parut y être excellent. Ce que je venois de voir dans la Ville, & ce que je voyois à la Campagne, me fit prendre la hardiesse de demander à mon Conducteur qu'il voulut m'expliquer ce que signifioit ce nombre prodigieux de Têtes & de Mains occupées, tant

dans les Ruës que dans les Champs , parce que je ne m'apercevois pas qu'il en résultât quelque chose ; mais qu'au contraire , je n'avois jamais vû de Terroir plus mal cultivé , de Maisons si mal bâties , & qui tombassent plus en ruines , ou un Peuple dont la contenance & l'habillement exprimassent une plus profonde misère. Ce *Munodi* étoit un Seigneur du premier Rang , & avoit été pendant quelques années Gouverneur de *Lagado* , mais une Cabale de Ministres lui avoit fait ôter le Gouvernement. Cependant le Roi le traitoit toujours avec beaucoup de bonté , comme un Sujet fort bien intentionné , mais très - petit génie.

Quand je lui fis cette censure dû Pais & de ses Habitans , il ne me répondit rien , sinon , que je n'avois pas été assez long-tems parmi eux pour être en état de former quelque jugement ; & que chaque Nation du Monde a ses Coûtumes , avec quelques autres Lieux communs du même genre. Mais quand nous fûmes de retour à son Palais , il me demanda ce qu'il me sembloit de ce Bâtiment , quels défauts j'y avois remarquez , & ce que je disois de l'Air & de l'Habillement de ses Domestiques. Il ne couroit pas grand risque en me faisant ces sortes de questions , parce que tout ce qui étoit chez lui étoit de la plus grande Regularité , & de la dernière Magnificence. Je répondis que la Sageffe , la Qualité & les Richesses de son Excellence l'avoient mise à couvert des Défauts que la Folie & la Gueuserie avoient produits dans
les

les autres. Il dit que si je voulois l'accompagner à sa Maison de Campagne, qui étoit à la distance de vingt miles de la Capitale, & où ses Biens étoient situez, nous aurions le loisir de causer plus à nôtre aise sur ce sujet. Je lui répondis, que j'étois entièrement à ses ordres : & nôtre petit Voyage ne fut renvoyé qu'au lendemain.

Pendant que nous étions en chemin, il me fit remarquer les différentes méthodes dont les Fermiers se servent pour cultiver & pour faire profiter leurs Terres : Méthodes qui me parurent absolument incompréhensibles ; car excepté quelques endroits, en fort petit nombre, je ne vis nulle part aucun Tuyau de Bled, ni pas même le moindre brin d'Herbe. Mais trois heures après ce fut toute autre chose ; nous vîmes dans le plus beau País du Monde. Des Maisons de Fermiers bien bâties, y étoient à une petite distance les unes des autres : les Champs bordez de hayes, contenoient des Vignes, du Bled, ou des Prairies. Je ne me souvenois pas d'avoir jamais rien vû de plus charmant. Son Excellence remarqua la joye qui venoit de se joindre sur mon visage, & me dit en souriant, que c'étoit-là où commençoient ses Terres, & que nous passerions toujours dessus jusqu'à ce que nous fussions arrivez à sa maison. Que les gens du País le tournoient en ridicule & le méprisoient, à cause qu'il ne prenoit pas mieux soin de ses affaires, & donnoit à tout le Royaume un si pernicious Exemple, qui cependant n'étoit suivi que de très-peu de personnes.

Nous arrivâmes enfin à la maison , qui étoit un superbe Bâtiment , construit suivant les meilleures règles de l'ancienne Architecture : Fontaines , Jardins , Promenades , Avenües , Grottes , tout étoit fait & disposé avec jugement & avec goût. Je loüois chaque chose que je voyois , sans que son Excellence fit semblant de le remarquer ; mais après soupé , quand nous fûmes seuls , il me dit d'un air mélancholique , qu'il étoit dans l'appréhension qu'on ne l'obligeât de faire jeter en bas ses Maisons en Ville & à la Campagne , pour les rebâtir à la nouvelle mode : de détruire toutes ses Plantations , pour en faire d'autres dans la forme prescrite par l'usage moderne : & de donner les mêmes ordres à tous ses Fermiers : qu'à moins de cela il s'exposeroit à être accusé d'Orgueil , d'Esprit de singularité , d'Affectation , d'Ignorance & de Caprice , & s'attireroit peut-être la colère & l'indignation de Sa Majesté.

Il ajoûta , que l'Admiration que je paroiffois avoir , s'évanouiroit bientôt , quand il m'auroit informé de quelques particularitez , dont selon toutes les aparences , on ne m'avoit pas instruit à la Cour : les gens y étant trop occupez de leurs propres spéculations , pour se mettre en peine de ce qui se passe ici bas.

Il y a environ quarante ans , me dit-il , que quelques personnes firent le Voyage de *Laputa* , soit pour affaires , soit par plaisir , & après y avoir passé cinq mois , revinrent avec une assez légère teinture des Mathématiques ,

tiques, mais pleins d'esprits volatils acquis dans cette Region Aérienne. Que ces personnes étant de retour, commencèrent à blâmer tout sans exception, & formèrent le dessein de mettre les Arts, les Sciences, le Langage & les Méchaniques sur un nouveau pied. Pour cet effet, i's firent enforte d'obtenir des Lettres Patentes pour l'érection d'une Académie de Faiseurs de Projets à *Lagado*; & cette espèce de maladie fut si contagieuse, que bientôt il n'y eût pas une seule Ville tant soit peu considérable dans le Royaume, qui n'eût son Académie particulière. Dans ces Colléges, les Professeurs inventent de nouvelles manières de cultiver les Terres, & de bâtir des Maisons, aussi-bien que de nouveaux Instrumens pour tous les Métiers, & pour les Manufactures: Instrumens si admirables, qu'en s'en servant un seul Homme est capable de faire l'ouvrage de dix, & un Palais peut être bâti dans une semaine, de Matériaux si durables qu'il ne soit pas nécessaire d'y faire jamais la moindre réparation. Ils cherchent aussi des méthodes pour faire mourir tous les Fruits de la Terre dans quelque Saison que ce soit, & pour les faire devenir cent fois plus gros qu'ils ne sont à présent. Le seul inconvénient qu'il y a, c'est qu'aucun de ces Projets n'est encore bien perfectionné, & que pendant ce tems-là tout le País est dans un état déplorable, que les Maisons tombent en ruines, & que le Peuple se trouve sans nourriture & sans habits. Ce qui, bien loin de les décourager, ne sert qu'à allumer davanta-

ge en eux la Fureur des Projets. Que pour lui, qui n'étoit pas un esprit entreprenant, il étoit content de suivre le chemin battu, de vivre dans les Maisons que ses Ancêtres avoient bâties, & de ne rien innover dans la plûpart des choses de la vie. Que quelques personnes de qualité, & quelques autres de moindre rang, étoient dans les mêmes sentimens que lui, mais qu'on les regardoit d'un œil de mépris, comme étant des Ignorans & de mauvais Citoyens, qui préféroient leur commodité particulière à l'avantage général du País.

Ce Seigneur ajoûta, qu'il ne vouloit pas, en entrant dans un plus grand détail, diminuer le plaisir que je prendrois à visiter leur grande Académie, où il me conseilloit d'aller. Il me pria seulement de jeter les yeux sur un Edifice ruiné, qui étoit sur le penchant d'une Montagne à trois miles de nous, & dont voici l'Histoire. J'avois, continuait il, à une demi mile de ma Maison un fort bon Moulin, qui tournoit par le moyen d'une assez grande Rivière, & dont je tirois, aussi-bien que mes Fermiers, tout l'usage que nous en pouvions souhaiter. Il y a environ sept ans qu'une Société de ces Faiseurs de Projets vint me proposer de détruire ce Moulin, & d'en bâtir une autre sur le côté de cette Montagne, au haut de laquelle, disoient-ils, il falloit faire un Canal, qui seroit une manière de Reservoir, dans lequel on feroit venir l'eau par le moyen de plusieurs Tuyaux, & qui pourroit ensuite en fournir au Moulin. Parce que le Vent & l'Air don-

noient

noient à l'Eau quand elle est sur une hauteur, un nouveau degré d'agitation, & par cela même la rendent plus propre au mouvement. Et parce que l'Eau descendant plus en pente pouvoit plus aisément faire aller le Moulin que ne feroit une Rivière dont le cours est plus de niveau. Et comme je n'étois pas alors fort bien en Cour, poursuivit-il, & que d'ailleurs plusieurs de mes Amis m'en pressoient, je souscrivis au Projet; & après avoir fait travailler une centaine d'hommes pendant deux ans, l'Ouvrage manqua; & les Faiseurs de Projets se retirèrent, rejettant le manque du succès sur moi, & conjurant tous ceux qui avoient des Moulins à Eau sur des Rivières, d'en faire bâtir sur quelque Montagne, pour me convaincre par expérience du tort que je me faisois.

Peu de jours après nous fûmes de retour à la Ville, & son Excellence considérant qu'il n'étoit pas en fort bonne odeur à l'Académie, ne voulut pas y aller avec moi, mais me recommanda à un de ses Amis pour m'y accompagner. Il me dépeignit à cet Ami comme un grand Admirateur de Projets, extraordinairement curieux, & fort crédule, ce qui étoit un peu vrai, car j'avois fait moi-même autrefois quelques Projets ridicules.



C H A P I T R E V.

L'Auteur obtient la permission de voir la grande Académie de Lagado. Ample Description de cette Académie. Arts auxquels les Professeurs s'y employent.

Cette Académie n'est pas un seul Bâtiment, mais une suite de plusieurs Maisons des deux côtez d'une Ruë, qui étant devenuë déserte, a été destinée à servir de demeure aux Académiciens.

Je fus fort honnêtement reçû par le Recteur. Chaque Chambre contenoit un ou plusieurs Faiseurs de Projets, & je crois qu'il y avoit bien cinq cent Chambres en tout.

Le premier Homme que je vis avoit l'air défait, le visage & les mains pleines de fuye, les cheveux mal peignez, la barbe longue, & étoit d'ailleurs tout enguenillé. Ses Habits, sa Chemise, & sa Peau étoient précisément de la même couleur. Il avoit employé huit ans à préparer des Concombres pour en tirer les Rayons du Soleil, qu'il avoit dessein de mettre dans des vases scellez Hermétiquement, afin de s'en servir à rechauffer l'Air dans des Etez peu favorables. Il me dit, qu'il ne doutoit nullement que dans huit ans, il ne fut en état de fournir une raisonnable quantité de ces Rayons au
Jar-

Jardin du Gouverneur; mais il se plaignoit que ses gages étoient fort médiocres, & me pria de lui donner quelque petite chose pour l'encourager dans son travail, & pour le dédommager un peu de l'excessive cherté dont les Coucombres avoient été l'année précédente. Je lui fis un petit présent, car le Seigneur chez qui j'avois logé m'avoit pourvû de quelque argent dans cette vuë, parce qu'il sçavoit que c'étoit leur coûtume de demander honnêtement l'Aumône, à tous ceux qui venoient les voir.

J'entrai dans une autre Chambre, mais je fus sur le point de m'en retourner sur mes pas, à cause de l'horrible puanteur que je sentis en y mettant les pieds. Mon Conducteur me poussa en avant, & me fit signe de ne faire paroître aucune marque d'Aversion ou de Dégout, parce que cela seroit regardé comme une cruelle offense. Je le crus & pouffai la politesse jusqu'à ne me pas seulement boucher le nez. Celui qui logeoit dans cette Cellule étoit le plus ancien Etudiant de l'Académie. Ses Mains & ses Habits étoient tous brodez d'Ordure. Quand je lui fus présenté, il me serra tendrement entre ses bras (honnêteté dont je l'aurois volontiers dispensé). Dès le premier instant qu'il étoit entré dans l'Académie, il s'étoit appliqué à remettre les Excrémens humains dans leur état primitif, en en séparant cette espèce de Teinture qu'y donne la Bile, en en faisant exhaler l'odeur, & en en ôtant la Salive. La Société lui payoit chaque Semaine une manière de Revenu, qui consistoit dans un

Vaif-

Vaifseau rempli d'ordure humaine , pour continuer à faire ces expériences.

Je vis un autre qui travailloit à calciner de la Glace pour en faire de la poudre à Canon, le même me montra un Traité qu'il avoit composé fur la malléabilité du Feu, & qu'il avoit deffein de publier. Il y avoit là auffi un Architecte très-ingénieur, qui avoit inventé une nouvelle Méthode de bâtir des Maisons, en commençant par le Toit & en finiffant par les Fondemens, ce qu'il justifioit par l'exemple de deux insectes fort prudents, la Mouche à Miel & l'Araignée.

Dans un autre Appartement je vis un Homme qui étoit né aveugle, & qui avoit avec lui plusieurs Apprentifs aveugles auffi. Leur Emploi confiftoit à mêler pour les Peintres des couleurs que leur Maître leur enseignoit à distinguer par le moyen de l'atouchement & du goût. Ils réüffirent assez mal pendant le tems que j'étois-là, & leur Professeur même s'y trompa presque toujours.

Mais tous les Projets dont je viens de parler ne font rien en comparaison de celui dont je vais faire part à mes Lecteurs. Un de ces Ingénieux Académiciens avoit trouvé l'Art de labourer la Terre avec des Pourceaux, pour épargner la dépense qu'il faut faire en Charuës, en Bœufs, & en Ouvriers. Voici fa Méthode. Dans un Acre de Terre il faut enterrer à six pouces de distance les uns des autres, & à huit de profondeur, un bon nombre de Glands ou de Dattes, que ces Animaux aiment beaucoup : Après
cela

cela il faut en conduire cinq ou six cent dans l'endroit où ces Glands sont enterrez; or ils n'y feront pas plutôt qu'ils fouilleront toute la Terre en cherchant leur Nourriture, & qu'ils la rendront propre à être ensemencée, l'engraissant en même tems de leur fiente: A la vérité, après plusieurs expériences réitérées, on a trouvé qu'il en coûtoit beaucoup de peine, sans qu'on eût encore vû de Moisson. Cependant on ne doute nullement que cette invention ne puisse encore être extrêmement perfectionnée.

Je me rendis dans une autre Chambre, qui étoit tapissée par tout de Toiles d'Araignées, excepté un petit passage fort étroit par où l'Artiste pouvoit entrer & sortir. Quand il me vît, il me cria à haute voix de ne pas toucher à ses Toiles. Quelle fatale Erreur, me dit-il, qu'on se soit servi pendant si long-tems de Vers-à-foye, pendant que nous avons à foison des Animaux Domestiques, qui sont infiniment meilleurs que ces Vers! D'ailleurs, ajouta-t-il, en se servant d'Araignées, on n'auroit pas à craindre l'incommodité que cause la mort des Vers-à-foye, dont je fus entièrement convaincu, quand il me montra un nombre prodigieux de Mouches admirablement colorées, dont il nourrissoit ses Araignées, nous assurant, que les Toiles en recevoient quelque teinture; & que comme il en avoit de toutes les couleurs, il se flattoit de tirer de grands profits de cette Invention, dès qu'il seroit venu à bout de nourrir ses Mouches de certaines Gommés, Huiles, & autres matières glutineu-

neufes, pour donner de la force & de la consistance aux Fils. Un autre Académicien, qui étoit Astronome, avoit entrepris de placer un Cadran sur la Giroüette de la Maison-de-Ville, en ajustant le mouvement annuel & journalier de la Terre & du Soleil, de manière qu'ils répondissent exactement à tous les Mouvemens accidentels que le vent feroit faire à la Giroüette. Il m'arriva de me plaindre à mon Conducteur d'une petite attaque de Colique, sur quoi il me conduisit dans l'Appartement d'un grand Médecin, qui s'étoit rendu fameux par la manière de guérir cette Maladie. Voici sa Méthode. Il remplissoit d'Air une Seringue d'une énorme taille: Cet Air il le déchargeoit dans le corps du Patient; après cela il retiroit l'instrument pour le remplir de nouveau d'air, & à peine avoit-il fait ce Manège trois ou quatre fois, que le vent dont le corps du Patient venoit d'être rempli, forçoit celui qui avoit causé la maladie à sortir, d'où s'ensuivoit la guérison du Malade. Il en fit l'épreuve en ma présence sur un Chien, qui ne se plaignoit pas d'avoir la Colique, mais qui en récompense en fut préservé pour toujours, car à la seconde décharge de la Seringue le pauvre Animal créva. Nous laissâmes le Docteur fort occupé à lui rendre la vie en faisant sortir le trop d'Air, mais je doute qu'il ait réüffi dans cette Opération.

Je parcourus plusieurs autres Appartemens, mais ce que j'y vis n'étant pas si important que ce que je viens de raconter, mes Lecteurs

teurs me pardonneront aisément de le passer sous silence.

Je n'avois vû jusqu'alors qu'un côté de l'Académie, l'autre étant habité par ceux qui s'apliquent à l'avancement des Sciences spéculatives, dont je dirai quelques mots, après avoir auparavant fait mention d'un Illustre Personnage, qu'on nomme parmi eux *l'Artiste Universel*. Il nous dit, qu'il s'étoit apliqué pendant l'espace de trente ans à chercher les moyens de prolonger la vie humaine. Il avoit deux grandes Chambres pleines de mille curiositez, & cinquante Hommes travailloient sous lui: les uns condensaient l'Air dans une Vase, & avoient l'Art d'ôter de cet Air toutes les particules de Nitre ou d'Eau qui pouvoient s'y trouver; d'autres amolissoient des piéces de Marbre pour en faire des Oreillets & des Couffins. L'Artiste lui-même étoit alors occupé de deux grands Projets. Le premier consistoit à ensemencer une Terre de Paille, dans laquelle, disoit-il, étoit contenuë la véritable Vertu Productrice, ce qu'il démontroit par plusieurs Raisonnemens, que je n'eus pas l'esprit de comprendre. L'autre Invention tendoit à empêcher, qu'il ne vint de la Laine aux jeunes Agneaux, ce qu'il se flattoit de faire par le moyen de quelques Gommès & de quelques Minéraux apliquez extérieurement sur leur peau, & il espéroit que dans quelque tems une Race de Brebis nuës seroit repandüë par tout le Royaume.

Nous fîmes un Tour à l'autre côté de l'Académie, où, comme je l'ai déjà dit,
les

les Faiseurs de Projets en Sciences spéculatives avoient leur Résidence.

Le premier Professeur que je vis se tenoit dans un grand Apartement, & avoit quarante Ecoliers autour de lui. Après les premiers Complimens, remarquant que je regardois avec attention une Machine, qui occupoit presque toute la Chambre, il dit que j'étois peut-être surpris de ce qu'il avoit formé le dessein de se servir d'Opérations Méchaniques pour l'augmentation des Connoissances spéculatives. Mais que le Public ne tarderoit guères à sentir l'utilité de cette Méthode, & qu'il se flattoit que jamais Homme n'avoit rien inventé de plus beau. Personne n'ignore, poursuivit-il, combien est laborieuse la Méthode ordinaire d'acquérir de certaines Sciences; au lieu que par l'invention dont je vous parle, l'Homme du monde le plus ignorant, peut, avec peu de peine & presque point de dépense, écrire sur la Philosophie, la Poësie, la Politique, les Loix, les Mathématiques, & la Théologie; & cela sans avoir ni Génie ni Etude. Il me fit aprocher alors de la Machine, que ses Disciples rangez en ordre, environnoient de tous côtez. Elle avoit vingt pieds en carré, & étoit placée au milieu de la Chambre. Sa superficie étoit composée de différentes pièces de Bois, d'environ la grosseur d'un Dé à jouer; mais les unes un peu plus larges que les autres. Elles étoient toutes attachées ensemble par des Fils fort déliés. Ces morceaux de Bois étoient couverts de papier exactement appliqué sur chaque Quarré, &
sur

sur ces papiers étoient écrits tous les mots de leur Langue dans leurs différens Modes ; Tems, & Déclinaifons , mais fans aucun ordre. Le Professeur me pria d'être attentif , parce qu'il alloit mettre sa Machine en Oeuvre. Il y avoit quarante Manches de Fer attachez autour de la Machine, dont ses Disciples par son ordre empoignèrent chacun un ; après cela par un tour de main qu'ils leur donnèrent, je vis que toute la disposition des mots étoit entièrement changée. Il commanda alors à trente six de ses Ecoliers de lire tout bas les différentes lignes qui venoient de paroître sur la Machine. Que s'ils trouvoient trois ou quatre mots ensemble qui pouvoient former une partie de phrase, ils étoient obligez de les dicter aux quatre autres Garçons qui étoient les Secrétaires. Cet Ouvrage étoit répété trois ou quatre fois ; & à chaque fois les Mots se trouvoient disposez d'une nouvelle manière. Les jeunes Etudiants employoient six heures par jour à ce Travail, & le Professeur me montra plusieurs Folio, qu'il avoit composez de différentes Phrases imparfaites, qu'il avoit dessein de coudre ensemble, pour faire un jour de tous ces riches matériaux un système complet de tous les Arts & de toutes les Sciences : Dessen, disoit-il, qui pourroit être exécuté avec beaucoup plus de facilité & de promptitude, si le Public vouloit créer un Fonds pour faire construire & mettre en œuvre cinq cent de ces Machines dans *Lagado*, & ordonner aux Directeurs de mettre ensemble toutes leurs Collections.

Il m'assûra que depuis sa Jeunesse il avoit consacré toutes ses pensées à cette invention, qu'aucun mot de la Langue n'étoit oublié dans sa Machine, & qu'il avoit fait le calcul le plus exact de la proportion générale qu'il y a entre les nombres des Particules, des Noms, des Verbes, & des autres parties du Langage.

Je fis les plus humbles remercimens à cet Illustre Personnage de la facilité avec laquelle il venoit de me faire part d'un si beau Dessein, & lui promis, que si j'avois jamais le bonheur de revoir ma Patrie, je lui rendrois la justice de le reconnoître pour seul Inventeur de cette merveilleuse Machine, dont je lui demandai la permission de tracer la forme sur du papier; il le voulut bien, & c'est à sa complaisance que le Lecteur a l'obligation de la Figure ci-jointe. Je lui dis que quoique ce soit la coûtume de nos Sçavans en Europe, de se faire honneur des Inventions d'autrui, d'où il leur revenoit au moins cet Avantage, que ce devenoit un sujet de controverse, lequel étoit le véritable Inventeur; il pouvoit néanmoins être sûr qu'à l'égard de la Machine que je venois de voir, personne ne lui disputeroit la gloire de l'invention.

Nous allâmes ensuite à l'Ecole de Langage, où trois Professeurs déliberoient ensemble sur les moyens de perfectionner la Langue de leur Pais.

Le premier Projet étoit d'abrêger les Discours, en ne laissant qu'une syllabe à tous les mots qui en avoient plusieurs, & en re-
tran-



tranchant les Verbes & les Participes , parce qu'à le bien examiner, toutes choses imaginables ne sont que des noms.

Mais, dit un des autres , ne vaudroit-il pas mieux retrancher absolument tous les mots ? Pour faire mieux goûter ce Projet, il prouva que la santé & l'amour de la brièveté y trouveroient également leur compte. Car il est incontestable, que chaque mot que nous prononçons use tant soit peu nos poulmons, & par conséquent hâte nôtre mort. C'est pourquoi il proposoit comme un bon expédient, que puisque les mots ne sont que les noms des *choses*, il seroit plus raisonnable que chacun portât avec soi les choses dont il voudroit discourir. Et cette Invention auroit certainement eu lieu, au grand contentement de celui qui l'avoit trouvée, si les Femmes, de concert avec le profane Vulgaire, n'avoient menacé de se révolter, si on ne leur permettoit de se servir de leur Langue pour parler, à la manière de leurs Ayeux. Tant il est vrai que le commun Peuple est un Ennemi irréconciliable de tout ce qu'on appelle Science. Cependant !, plusieurs Hommes très-sages & très-sçavans suivant la nouvelle Méthode de s'exprimer par *choses*, Méthode qui a pourtant un petit inconvénient ; c'est que, quand un Homme a plusieurs affaires, & de différente sorte, il est obligé de porter avec lui une quantité beaucoup plus considérable de *choses*, à moins qu'il n'ait les moyens d'entretenir quelques Valets qui le déchargent de cette peine. J'ai quelquefois vû deux de ces Sages presque af-

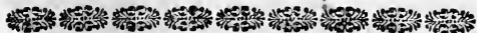
laissez sous le poids de leurs fardeaux , comme les Colporteurs parmi nous : Quand ces Messieurs se rencontroient en ruë , ils mettoient leurs paquets à Terre , & en en tirant les pièces l'une après l'autre , ils étoient en état de soutenir la conversation pendant une heure entière , après quoi chacun ramassoit ses pièces , & s'étant entr'aidez à se mettre leurs charges sur le dos , ils prenoient congé l'un de l'autre.

Mais pour de moins longues conversations , on peut facilement mettre sous le bras ou dans ses poches tout ce dont on a besoin , & quand on est chez soi , on ne sçauroit y être embarrassé ; Voilà pourquoi la Chambre où s'assemblent ceux chez qui cet Art est en usage , est pleine de toutes les choses qui sont nécessaires pour soutenir de si ingénieux Entretiens.

Un autre grand Avantage qu'on pourroit retirer de cette Invention , c'est que par là on a une espèce de Langage Universel , entendu par toutes les Nations Civilisées , dont généralement tous les Meubles & tous les Utencilles sont entièrement semblables aux nôtres. Par là aussi des Ambassadeurs pourroient traiter avec des Princes Etrangers , ou avec des Ministres d'Etat , dont ils ignoreroient la Langue.

Je visitai ensuite l'Ecole de Mathématique , où je vis un Maître , qui pour enseigner cette Science à ses Disciples , se servoit d'une méthode qui me parut un peu bizarre. La proposition & la démonstration sont écrites en caractères fort lisibles sur une Oublie
très-

très-mince, avec de l'encre composée d'une Teinture Céphalique. Cette Oublie l'Étudiant doit l'avalier à jeûn, & pendant les trois jours suivans ne prendre d'autre nourriture qu'un peu de pain & d'eau. A mesure que se fait la digestion de l'Oublie, la Teinture monte au Cerveau, & la proposition est obligée de l'accompagner. Mais jusques à présent le succès n'a pas tout-à-fait bien répondu à l'attente de l'Inventeur, en partie par quelque Erreur dans la composition de la Teinture, & en partie par la méchanceté des petits garçons, à qui ce Bolus cause tant de dégoût, que la plupart d'entre eux tâchent de le rendre avant qu'il puisse faire son effet; d'ailleurs, on n'a pas encore pû obtenir d'eux d'observer le Régime, si nécessaire, suivant cette méthode, pour apprendre les Mathématiques.



CHAPITRE VI.

Continuation du même Sujet. L'Auteur propose quelques nouvelles Inventions, qui sont reçues avec de grands applaudissemens.

JE ne me divertis guères à visiter l'École des Faiseurs de Projets Politiques, parce que ces gens me paroïssent tout à-fait hors

de sens , spectacle qui me rend toujours mélancolique. Ces Visionnaires formoient des Projets de persuader à des Monarques de n'avoir égard dans le choix de leurs Favoris qu'à la Sagesse, la Capacité & la Vertu; de ne prendre des Ministres que pour travailler avec plus de succès au Bien-public; de ne jamais séparer leur Intérêt d'avec celui de leur Peuple, de ne conférer des Emplois qu'à des personnes capables de s'en acquitter avec plusieurs autres Chimères , dont personne ne s'est jamais avisé , & qui m'ont fait sentir la justesse d'une vieille Maxime, qui dit, qu'il n'y a rien de si absurde que quelques Philosophes n'ayent avancé comme véritable.

Cependant pour rendre justice à ces Académiciens Politiques, il faut que j'avouë que tous ne sont pas si visionnaires. Il y avoit parmi eux un Homme qui me paroissoit admirablement bien entendre la Nature & le Systême du Gouvernement. Cet Illustre Personnage s'étoit fort utilement employé pour trouver des Remèdes Souverains contre toutes les Maladies , auxquelles les différentes sortes d'administrations publiques sont sujettes, tant par les Vices ou par les Foiblesses de ceux qui gouvernent; que par les Défauts de ceux qui doivent obéir. Par exemple, puisque tous ceux qui se sont apliquez à étudier le gouvernement des Hommes, avoient unanimement, qu'il y a une ressemblance universelle entre le Corps Naturel & le Corps Politique; n'est-il pas évident, que les Maladies de l'un & de l'autre de ces

Corps

Corps doivent être guéries , & leur fanté conservée par les mêmes Remèdes? Il est certain , que les Sénats sont souvent pleins d'humeurs peccantes , & travaillez de plusieurs maladies de Tête, & plus encore de maladies de Cœur, avec de fortes Convulsions, & de violentes Contractions de Nerfs dans les deux mains , quoique principalement dans la droite. D'autres fois ils ont des Vertiges, des Délires , une Faim Canine, ou des Indigestions , & plusieurs autres maux de ce genre. Le Plan de ce Docteur étoit donc, que lors qu'un Sénat venoit de s'assembler, quelques Médecins s'y trouvassent les trois premiers jours de la Séance, & à la fin des Débats de chaque jour tataient le pouls à chaque Sénateur ; après quoi aiant mûrement délibéré sur la Nature des différentes Maladies & sur la manière de les guérir, ils pourroient le quatrième jour se rendre à l'endroit où le Sénat s'assemble, accompagnés d'Apothicaire pourvus de bonnes Médecines , qui auroient soin , avant que les Membres fussent assis, d'administrer à chacun d'eux des Lenitifs , des Aperitifs, des Abstersifs , des Corrosifs , des Restringents , des Palliatifs , des Laxatifs, ou telle autre Drogue dont ils pourroient avoir besoin : Prêts le lendemain à repéter , à changer , ou à omettre ces Remèdes , suivant l'effet qu'ils auroient produit.

L'Exécution de ce Projet ne couteroit pas grand chose au Public , & seroit à mon Avis fort utile pour expédier promptement les Affaires dans les Pais où les Sénats ont

quelque part au pouvoir Législatif : Elle produiroit l'unanimité , abrégeroit les débats , ouvreroit le peu de bouches qui à présent sont fermées , & fermeroit le nombre prodigieux de celles qui sont ouvertes ; reprimeroit la pétulance des Jeunes , & corrigeroit l'obstination des Vieux ; donneroit de la vivacité aux Stupides , & de la retenuë aux Etourdis.

De plus , comme c'est une plainte générale que les Favoris des Princes ont la mémoire du monde la moins fidèle ; le même Docteur proposoit comme un Remède à ce mal , que quiconque iroit trouver un Premier Ministre , après lui avoir exposé son Affaire en peu de mots & en termes clairs ; en parlant tirât ce Seigneur par le nez , ou par les oreilles , lui donnât quelque bon coup de pied dans le ventre , lui pinçât les bras bien ferré , ou lui fourrât une épingle dans les fesses ; le tout , pour le faire mieux souvenir de l'affaire en question : Remède qu'il faudroit répéter chaque fois qu'on le verroit , jusqu'à ce que la chose dont il s'agissoit , fut faite ou absolument refusée.

Il étoit aussi d'avis , que chaque Membre du Grand Conseil de la Nation , après avoir proposé & défendu son opinion , devoit être obligé de donner sa voix en faveur de l'opinion contraire ; parce que si cela se faisoit , le Résultat tourneroit inmanquablement à l'avantage public.

Quand l'Etat est déchiré par de violentes Factions , il avoit trouvé un moyen merveilleux de les mettre d'accord. Ce moyen le
voi-

voici. Il faut prendre une centaine de Chefs de chaque parti , & mettre l'une contre l'autre les têtes qui sont à-peu-près de la même Figure ; qu'après cela deux Chirurgiens fort adroits scient l'*Occiput* de chaque Couple en même tems , de manière que la Cervelle soit divisée en deux parties égales. Que chacun de ces *Occiputs* ainsi coupez soit appliqué sur la Tête à laquelle il n'appartient pas. Il est bien vrai que cet ouvrage demande beaucoup d'adresse & d'exactitude , mais le Professeur nous assuroit que si le Chirurgien s'en acquittoit bien , la Cure seroit infaillible. Car voici comme il raisonnoit ; les deux égales portions de Cervelles débattant entre elles les matières qui forment le sujet de la Dispute , ne sçauroient manquer d'être bientôt d'accord. Et pour ce qui regarde la différence des Cervelles en quantité & en qualité , parmi ceux qui sont les Directeurs des Factions , le Docteur protestoit en conscience que c'est une chimère.

J'entendis deux Professeurs disputer avec beaucoup de feu sur la meilleure méthode de lever des Impôts sans charger le Peuple. Le premier affirmoit que la meilleure manière seroit de taxer les Vices & la Folie ; & de mettre dans chaque rue un certain nombre de Jurez , qui rendroient témoignage des degrés d'Extravagance & de Corruption de leurs Voisins , sur lesquels on pourroit régler la somme que chacun seroit tenu de payer. Le second étoit d'une opinion directement contraire , & vouloit qu'on mit une Taxe sur ces qualitez du Corps & de l'Ame ,

pour lesquelles les Hommes s'estimoient le plus eux-mêmes ; & que cette Taxe fut plus ou moins grande suivant le degré plus ou moins éminent auquel on porteroit ces qualitez , degré à l'égard duquel chacun seroit crû sur sa parole.

L'Impôt le plus onéreux regardoit les plus grands Favoris du beau-Sexe , & les Cotisations étoient réglées suivant le nombre & la nature des Faveurs qu'ils avoient reçûes ; sur quoi on s'en raporterait aussi à leurs propres Déclarations. L'Esprit , la Valeur & la Politesse devoient aussi payer de grands Impôts , qui seroient aussi levez de la même manière , chaque personne se taxant elle-même. Mais d'un autre côté , l'Honneur , la Justice , la Sagesse & le Sçavoir ne devoient pas coûter un sol à ceux qui possédoient ces Qualitez , parce qu'elles sont d'un genre si singulier que personne ne les reconnoît en son Voisin , ni ne les estime en lui-même.

Les Femmes devoient être taxées suivant leur Beauté & leur Habileté à se bien mettre , & jouir du même privilège que les Hommes ; je veux dire déterminer la somme qu'elles se croient obligées de payer. Mais le Sens-commun , la Fidélité , la Chasteté , & la Bonté du Cœur , devoient être des choses entièrement exemptes d'Impôts , parce qu'aussi-bien le peu qu'on en auroit pû retirer , n'auroit jamais payé les peines qu'on se seroit données pour déterrer celles que cette Taxe regardoit.

Pour attacher des Sénateurs aux Intérêts
de

de la Couronne , le même Professeur vouloit qu'ils tirassent au sort pour les Emplois, chacun d'eux s'engageant premièrement par serment d'être pour la Cour, soit qu'il gagnât ou non , après quoi ceux qui avoient perdu , pouvoient de nouveau tenter fortune à la première occasion. De cette manière l'Espérance & l'Attente les rendroient fidèles à leurs engagements , & personne ne pourroit se plaindre qu'on l'eût trompé , mais imputeroit son malheur à la Fortune , dont les épaules sont plus fortes & plus larges que celles d'un Ministère.

Un autre Professeur me montra un grand papier tout rempli d'Instructions pour découvrir des complots qui se tramaient contre le Gouvernement : Dans toutes ses remarques paroissoit un génie profond , & un extrême connoissance de la Politique , quoi qu'à mon avis on pourroit y ajouter encore quelque chose. C'est ce que je pris la liberté de dire à l'Auteur , en lui offrant en même tems de lui faire part de ce que je pouvois avoir de lumières sur ce sujet. Il reçût mon offre plus honnêtement que ne font d'ordinaire des Auteurs , & particulièrement ceux qui travaillent en Projets , m'assurant qu'il seroit fort aisé que je lui communiquassé mes observations.

Je lui dis , que s'il m'arrivoit de vivre dans un Royaume où les Conspirations fussent en vogue par le génie inquiet du petit Peuple , ou pussent servir à l'affermissement du crédit , ou à l'avancement de la Fortune de quelques grands Seigneurs , je m'appliquerois

d'abord à encourager la Nation des Accusateurs, des Dénonciateurs, & des Témoins : Que lorsque j'en aurois rassemblé un nombre suffisant de toutes les sortes & de différente capacité, je les mettois sous la conduite de quelques personnages habiles, & assez puissans pour les protéger & pour les récompenser. De tels personnages doüiez des Talens & du Pouvoir que je viens de marquer, pourroient faire servir les Complots aux plus excellens usages ; ils pourroient se faire valoir & passer pour de profonds Politiques ; raffermir un Ministère chancelant ; étouffer ou apaiser un mécontentement général ; s'enrichir de Confiscations, & augmenter ou diminuer le Crédit public, suivant que leur Avantage particulier le demanderoit. C'est ce qu'on peut faire, en convenant premièrement des personnes sur qui doit tomber l'Accusation d'avoir part à une Conspiration. Après cela il faut s'assurer de tous leurs papiers, aussi-bien que de leurs personnes : Ces papiers doivent être mis entre les mains d'une Société d'Hommes assez habiles pour découvrir le sens mystérieux des Mots, des Syllabes, & des Lettres ; mais pour qu'ils puissent tirer quelque fruit de leur habileté, il doit leur être permis de donner aux Lettres, aux Syllabes & aux Mots, la signification, qui leur plaît, quoique cette signification n'y aye souvent aucun rapport, ou même paroisse directement contraire au but que se propose celui dont on examine l'Écrit ; ainsi par exemple, s'ils le trouvent bon, ils peuvent entendre par un *Crible*
 une

une *Dame de Cour*, par un *Chien estropié* un *Usurpateur*, par un *Fleau* une *Armée entretenue en tems de Paix*, par une *Buse*, un *Grand Politique*, par la *Goûte* un *Souverain Pontife*, par un *Pot de Chambre* un *Comité de Seigneurs*, par un *Balai* une *Révolution*, par une *Sourisfière* une *Charge*, par un *Abîme sans fond* le *Trésor public*, par un *Egout* la *Cour*, par un *Bonnet avec des Sonnettes* un *Favori*, par un *Roseau cassé* une *Cour de Justice*, & par un *Tonneau vuide* un *Général*.

Que si cette Méthode ne réussissoit pas, on pourroit en employer de plus efficaces, & avoir recours aux *Acrostiches* & aux *Anagrammes*: Je lui expliquai alors ce que j'entendois par *Acrostiches*, & lui montrai au doigt & à l'œil de quelle utilité est cette espèce de Science pour découvrir le sens politique que renferment les Lettres initiales. Car sans cela, lui dis-je, auroit-on jamais pû sçavoir que N. par exemple, signifie une *Conspiration*; B un *Regiment de Cavalerie*, & L une *Flotte*. Mais si par hazard, ce qui n'est guères possible, cette Méthode ne suffisoit pas pour découvrir les desseins du Parti mécontent, on pourroit venir à bout de les connoître, en transposant les Lettres de l'Alphabet qui se trouvent dans quelque papier suspect, en les transposant, dis-je, de tant de manières différentes, qu'on trouve enfin le sens qu'on veut leur donner. Et c'est là ce qu'on appelle la Méthode Anagrammatique.

Le Professeur me fit de grands remerci-

mens des curieuses observations dont je venois de lui faire part , & me promit qu'il feroit mention honorable de moi dans son Traité.

Je ne vis rien dans ce País qui pût me porter à y faire un plus long séjour , & commençai à songer à m'en retourner en Angleterre.



C H A P I T R E VII.

L'Auteur quitte Lagado & arriva à Maldonada. Aucun Vaisseau n'étant prêt à faire voile, il fait un tour à Glubb-dubdrib. Reception que lui fit le Gouverneur.

LE Continent, dont ce Royaume est une partie, s'étend, autant qu'il me paroît, à l'Est vers les parties inconnues de l'*Amerique*, au West vers la *Californie*, & au Nord vers la Mer Pacifique, qui n'est qu'à cent cinquante miles de *Lagado*, où il y a un bon Port, & dont les Habitans font un grand Commerce avec ceux de l'Isle de *Luggnagg*, située au Nord-West environ au 29. degré de Latitude Septentrionale, & au 140. degré de Longitude. Cette Isle est au Sud-Est du *Japon*, à la distance d'une centaine de lieues. Il y a une étroite Alliance entre
l'Em-

l'Empereur du Japon & le Roi de *Luggnagg*, ce qui fait qu'il y a souvent occasion de passer d'une de ces Isles à l'autre. Cette Raison me détermina à prendre ma route par là pour m'en revenir en Europe. Je louai deux Mules pour porter mon petit Bagage, & un Guide pour me montrer le Chemin. Je pris congé de mon généreux Protecteur qui m'avoit témoigné tant d'amitié, & reçûs encore de lui un présent assez considérable à mon départ.

Il ne m'arriva rien pendant mon Voyage qui mérite d'être raporté. Quand j'arrivai au Port de *Maldonada*; il n'y avoit point de Vaisseau prêt à faire voile pour *Luggnagg*, & on m'assûra qu'il faudroit attendre même quelques semaines avant qu'il y en eût. Cette Ville est environ de la grandeur de *Portsmouth*. Je fis bientôt quelques connoissances, dont je reçûs beaucoup d'honnêteté. Un Gentilhomme fort distingué me dit, que, puisqu'il se passeroit tout au moins un mois avant que j'eusse occasion de partir pour *Luggnagg*, je devois aller voir la petite Isle de *Glubbdubdris*, qui étoit au Sud-Est de *Maldonada*, à la distance d'environ cinq lieuës. Il s'offrit à m'accompagner avec un de ses Amis, & me promit d'avoir soin de tout ce qui seroit nécessaire pour notre petit Voyage.

Glubbdubdris, autant qu'on peut rendre ce terme en notre Langue, signifie l'Isle des Sorciers. Cette Isle n'a que le tiers de la largeur de celle de *Wight*, & est extraordinairement fertile: Elle est gouvernée par le

Chef d'une certaine Tribu, qui n'est composée que de Magiciens.

Ces Magiciens ne contractent jamais de Mariages qu'avec des personnes de leur Tribu, & c'est le plus Ancien de leur Race qui est leur Prince ou leur Gouverneur. Ce Prince est logé dans un magnifique Palais, derrière lequel y a un Parc de trois mille Acres d'étendue, & environné d'un Mur de Pierre de taille de vingt pieds de hauteur. Dans ce Parc il y a différens enclos pour du Bled, des Herbes, ou du Bétail.

Le Gouverneur & sa Famille sont servis par des Domestiques fort extraordinaires. Par son habilité dans la Magie, il a le pouvoir de rapeller à la vie ceux qu'il veut, & le droit de s'en faire servir pendant vingt quatre heures, mais pas plus long-tems : De plus, il ne lui est pas permis d'évoquer deux fois de suite la même personne, à moins qu'il n'y ait l'espace de trois mois entre deux, ou qu'il n'y soit porté par quelques raisons de la dernière importance.

Quand nous eûmes mis pied à terre dans l'Isle, ce que nous fimes environ à onze heures du matin, un des Messieurs qui m'accompagnoient, alla chez le Gouverneur, & lui demanda si un Etranger pouvoit avoir l'honneur de faire la Révérence à son Altesse. Ce Prince lui accorda d'abord sa demande, & nous entrâmes tous trois dans le Palais entre deux Rangs de Gardes, armés à l'Antique, & qui avoient dans leur Physionomie je ne sçai quoi qui me faisoit trembler. Nous pas-

rassâmes par plusieurs Apartemens entre des Domestiques, qui ne ressembloient pas mal aux Gardes, & qui comme eux étoient rangez en Haye des deux côtez, jusqu'à ce que nous fussions parvenus à la Chambre de présence, ou, après trois profonds Révérences, & quelques Questions générales, il nous fut permis de nous asséoir sur trois Chaises, placées tout près du plus bas degré du Trône de son Altesse. Ce Prince entendoit la Langue de *Balmibarbi*, quoi qu'elle fut différente de celles qu'on parle dans son Isle. Il me pria de lui raconter une partie de mes Voyages, & pour me faire voir qu'il vouloit me traiter sans Cérémonie, il renvoia ceux de sa suite d'un seul signe de Tête, qu'il n'eût pas plutôt fait, qu'à mon grand étonnement tous s'évanouirent en l'Air, comme les Objets que nous avons vûs en songe disparoissent quand nous nous réveillons tout d'un coup. Je fus quelque tems avant que de pouvoir me remettre de ma Frayeur: mais comme le Gouverneur m'assura que je n'avois rien à craindre, & que je remarquois d'un autre côté que mes deux Compagnons ne paroissent avoir aucune peur (ce qui venoit de ce que ce Spectacle ne leur étoit pas nouveau) je commençai à prendre courage, & fis à Son Altesse une Histoire abrégée de mes diverses Aventures, non sans hésiter quelques fois, & sans jeter les yeux de tems en tems sur les places que ces Spectres Domestiques venoient de quitter.

J'eus l'honneur de dîner avec le Gouverneur,

neur, & nous fûmes servis à Table par des Fantômes différens de ceux que j'avois déjà vûs. Je remarquai que ma peur alors étoit beaucoup moindre que celle du Matin.

Nous passâmes là toute la journée, mais je suppliai le Prince de vouloir m'excuser, si je n'acceptois pas l'offre qu'il me faisoit de loger dans son Palais. Mes deux Amis & moi allâmes coucher en Ville, & retournâmes au Palais du Gouverneur, pour obéir à l'ordre obligeant qu'il nous en avoit donné.

Nous passâmes de cette manière dix jours dans cette Isle, étant la plus grande partie du jour chez le Gouverneur, & la nuit dans nôtre Logement. Je me familiarisai bientôt tellement avec les Ésprits, que je n'en avois plus peur du tout, où s'il me restoit encore quelque impression de Frayeur, ma Curiosité m'en ôtoit aussi-tôt le sentiment. Son Altesse m'ordonna un jour d'évoquer tel mort que je voudrois de tous ceux qui avoient subi la Loi du trépas depuis le commencement du Monde jusqu'au moment qu'il me parloit, & de leur commander de répondre aux Questions que je leur proposerois; à condition néanmoins que mes Questions ne rouleroiént que sur des choses passées de leurs tems: Qu'au reste, je pouvois être sûr d'une chose, c'est qu'ils ne me diroient rien que de vrai, l'Art de mentir n'étant d'aucun usage dans l'autre Monde.

Je fis d'humbles remercimens à son Altesse pour une si grande Faveur. Nous étions dans une Chambre dont la vuë donnoit sur le

le Parc. Et comme mon premier désir fut de voir quelque chose de pompeux & de magnifique, je souhaitai de voir *Alexandre le Grand* à la Tête de son Armée immédiatement après la Bataille d'*Arbelles* : à peine le Gouverneur eût-il prononcé quelques mots, que nous aperçûmes ce Conquérant sous la fenêtre où nous étions, & son Armée un peu plus loin. *Alexandre* eut ordre de se rendre dans nôtre Appartement : Je n'entendis pas autrement bien son Grec. Il m'assûra sur son Honneur qu'il n'avoit pas été empoisonné, mais qu'il étoit mort d'une Fièvre violente causée par les Débauches excessives qu'il avoit faites en vin.

Après lui je vis *Hannibal* passant les Alpes, qui me protesta, qu'il n'avoit pas une seule goûte de Vinaigre dans son Camp.

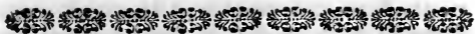
Je vis *César* & *Pompée* à la tête de leurs Troupes, & prêts à se livrer Bataille. Je souhaitai que le Sénat de Rome pût paroître devant moi dans une grande Chambre, & une Assemblée un peu plus moderne en opposition dans une autre. La première de ces Compagnies ne me parut composée que de Héros & de demi-Dieux ; au lieu que l'autre ne ressembloit qu'à une Troupe de Gueux, de Bandits, & de Bréteurs. Le Gouverneur à ma demande fit signe à *César* & à *Brutus* de s'avancer vers moi. La vuë de *Brutus* m'inspira une profonde vénération, & je n'eus pas de peine à remarquer en lui la vertu la plus consommée, une fermeté d'Ame, une intrépidité au dessus de toute expression, & le plus ardent Amour pour sa Patrie. J'ob-

ser-

servai avec un sensible plaisir que ces deux grands Hommes paroissent être Amis, & *César* m'avoïa avec une noble ingénuité, que la gloire de l'avoir tué surpassoit celle qu'il s'étoit acquise pendant tout le cours de sa vie. J'eus l'honneur d'entretenir assez long-tems *Brutus*; & il me fut dit que *Junius*, *Socrate*, *Epaminondas*, *Caton* le jeune, *Thomas Morus* & lui, étoient toujous ensemble; *Sextumvirat* auquel tous les Ages du Monde ne sçauroient ajoûter un septième.

Mes Lecteurs s'ennuyeroient certainement, si je leur raportoïis les Noms de toutes les personnes, que le désir de voir, pour ainsi dire, le Monde dans chaque point de sa Durée, me fit évoquer. Je m'attachai principalement à considérer les Destructeurs des Tyrans & des Usurpateurs, & ceux qui avoient rendu des Nations à la Liberté; ces sortes de Spectacles me causoient une joye si sensible que ce seroit tenter l'impossible que de vouloir l'exprimer.





CHAPITRE VIII.

Détail curieux touchant la Ville de Glubb-dubdribb. Quelques Corrections de l'Histoire Ancienne & Moderne.

Ayant envie de voir les Anciens qui s'étoient rendus fameux par leur Esprit ou par leur Sçavoir, je leur destinai un jour tout entier. Je demandai que *Homère & Aristote* parussent à la tête de tous leurs Commentateurs; mais ceux-ci étoient en si grand nombre, que plusieurs centaines restèrent dans la Cour & dans les Apartemens extérieurs du Palais. Je connus & distinguai ces deux Héros à la première vûë, non-seulement de la multitude, mais aussi l'un de l'autre. *Homère* étoit le plus grand & mieux fait des deux, se tenoit fort droit pour son Age, & avoit les yeux les plus vifs que j'aye jamais vûs. *Aristote* se baissoit extrêmement, & s'apuyoit sur un Bâton. Il avoit le visage maigre, les cheveux longs, & la voix creuse. Je m'aperçûs d'abord, qu'aucun d'eux n'avoit jamais vû le reste de la Compagnie, ni même n'en avoit entendu parler. Et un Esprit, que je nommerai point, me dit à l'oreille, que dans l'autre monde ces Commentateurs se tenoient toujourns le plus loin qu'il leur étoit possible de ces grands Hommes

mes dont ils avoient vainement tenté d'éclaircir les Ecrits, & cela par la Honte & par le Remord qu'ils avoient de leur avoir fait dire mille Contradictions & mille Absurditez, auxquelles ils n'avoient jamais pensé. Je présentai *Didyme* & *Eustatbius* à *Homère*, qui à ma prière les reçût mieux que peut-être ils ne méritoient, car il trouva d'abord qu'aucun d'eux n'avoit le génie qu'il faut pour entrer dans celui d'un Poète. Mais *Aristote* perdit entièrement patience, quand après lui avoir marqué les obligations qu'il avoit à *Scot* & à *Ramus*, je lui présentai ces Sçavans, & il me demanda si ses autres Commentateurs étoient aussi Fous que ceux-ci.

Je priai alors le Gouverneur d'évoquer *Descartes* & *Gassendi*, qui en ma présence expliquèrent leurs Systèmes à *Aristote*. Ce Philosophe avoua ingénûment qu'il s'étoit très-souvent trompé, parceque à l'égard de plusieurs choses il ne s'étoit apuyé que sur de simples Conjectures; & déclara que le *Vuide* d'*Epicure*, dont *Gassendi* étoit le Restaurateur, & les *Tourbillons* de *Descartes*, étoient également fondez. Il prédit que l'*Attraction*, qui se voit aujourd'hui tant de Défenseurs, retomberoit quelque jour dans le mépris dont on vient de la tirer. Les nouveaux Systèmes sur la Nature, ne sont, ajoûta-t-il, que de nouvelles Modes, qui varieront de tems en tems; & mêmes ceux qu'on prétend démontrer Mathématiquement, n'auront pas une Règne aussi long que la présomption de leurs Partisans semble leur promettre.

J'em-

J'employai cinq jours à converser avec plusieurs autres Sçavans de l'Antiquité. Je vis la plus grande partie des premiers Empereurs Romains. Le Gouverneur évoqua à ma sollicitation les Cuisiniers de *Heliogabale* pour nous faire à dîner, mais ils ne nous donnèrent que peu de preuves de leur habileté, faute de Matériaux. Un Cuisinier d'*Agésilas* nous fit une soupe à la *Lacédémonienne*, mais je n'eus pas le courage d'en avaler une seconde cuillerée.

Mes deux Compagnons de Voyage furent obligés pour quelques Affaires, qui demandoient leur présence, de s'en retourner chez eux dans trois jours, que j'employai à voir quelques morts modernes, qui avoient joué le Rôle le plus brillant depuis deux ou trois siècles, soit dans ma Patrie, soit dans d'autres Pais de l'Europe. Comme j'avois toujours été grand Admirateur de tout ce qu'on appelle Anciennes & Illustres Familles, je suppliai le Gouverneur d'évoquer une douzaine ou deux de Rois avec leurs Ancêtres rangez en ordre depuis huit ou neuf générations. Mais je fus horriblement trompé dans mon Attente. Car au lieu d'une longue suite de Diadèmes, je vis dans une Famille deux Joüeurs de Violon, trois Courtisans fort bien mis, & un Prélat *Italien*. Dans une autre un Barbier, un Abbé & deux Cardinaux. J'ai trop de vénération pour les Têtes couronnées, pour insister davantage sur un sujet si mortifiant. Mais pour ce qui regarde les Marquis, les Comtes & les Ducs, je ne suis pas si scrupuleux. Et j'avoüerai que ce
ne

ne fut pas sans plaisir que je me vis en état de distinguer la route que certaines Qualitez de l'Âme & du Corps avoient suivie pour entrer dans telle ou telle Famille. Je pouvois voir clairement d'où telle Maison tiroit un Menton pointu, & pourquoi telle autre ne produisoit que des Coquins depuis deux générations, & que des Fous depuis quatre. Quelles étoient les causes qui justifioient le mot que *Polydore Virgile* a dit d'une certaine Maison de par le Monde, *Nec Vir fortis, nec Femina casta*. Comment la Cruauté, la Fourberie, & la Lâcheté, devenoient des marques caractéristiques, par lesquelles de certaines Familles étoient autant reconnoissables que par leur Cotte d'armes.

Tout ce que je voyois me dégoûtoit fort de l'Histoire Moderne. Car aiant examiné & interrogé avec attention tous ceux qui depuis un siècle avoient occupé les plus éminentes places dans les Cours des Princes, je trouvai que de misérables Ecrivains en avoient effrontément imposé au Monde, en attribuant plus d'une fois, les plus grands Exploits de Guerre à des Lâches, les plus sages Conseils à des Imbécilles, la plus noble Sincérité à des Flatteurs, une vertu Romaine aux Traîtres de leur Patrie, de la piété à des Athées, & de la véracité à des Délateurs. Que plusieurs Hommes du Mérite le plus pur & le plus distingué avoient été condamnés à mort ou envoyés en Exil par sentence de quelques Juges corrompus ou intimidés par un Premier Ministre : Que des Femmes d'intrigue ou prostituées, des Maquéraux,

des

des Parasites & des Bouffons , décidoient souvent les affaires des Cours , des Conseils , & des plus Augustes Sénats J'avois déjà assez mauvaise opinion de la sagesse & de l'intégrité des Hommes , mais ce fut bien autre chose quand je fus informé des motifs auxquels les plus grandes Entreprises & les plus étonnantes Révolutions doivent leur Origine , aussi-bien que des méprisables Accidens auxquels elles sont obligées de leur succès.

J'eus occasion en même tems de me convaincre de l'Audace & de l'ignorance de ces Ecrivains d'Anecdotes , qui dans leurs Histoires secrètes , empoisonnent presque tous les Rois ; repètent mot pour mot un Discours qu'un Prince a tenu en secret à son Premier Ministre ; ont copie authentique des plus secretes Instructions des Ambassadeurs , & cependant ont le malheur de se tromper toujours. Un Général confessa en ma présence qu'un jour il n'avoit gagné la Victoire qu'à force de fautes & de poltronnerie : & un Amiral , que pour n'avoir pas eu d'assez étroites liaisons avec les Ennemis , il avoit battu leur Flotte dans le tems qu'il ne songeoit qu'à leur livrer la sienne. Trois Rois m'ont protesté n'avoir pendant tout le cours de leurs Règnes jamais fait de bien à un seul Homme de mérite , à moins qu'ils ne l'aient fait sans le sçavoir , étant abusez par quelque Ministre en qui ils se confioient. Ils ajoûtèrent , que s'ils avoient à revivre , ils tiendroient encore la même conduite ; & ils me prouvèrent avec beaucoup de Force ,
que

que la corruption étoit un des plus fermes soutiens du Trône, parce que la vertu donne aux Hommes une certaine inflexibilité, qui est la chose du Monde la plus incommode pour ceux qui gouvernent.

J'eus la curiosité d'apprendre en détail, par quels moyens de certains Hommes s'étoient élevez à de grands Titres d'Honneur, & avoient acquis d'immenses Richesses; & ma curiosité n'eût pas pour objets des siècles fort reculez; quoique d'un autre côté, elle ne regardât ni mon País, ni mes Compatriottes (vérité dont je prie mes Lecteurs d'être bien persuadez). Plusieurs personnes qui étoient dans le cas dont il s'agit, aiant été évoquées, il ne fut pas besoin d'un grand examen pour découvrir des Infamies dont le souvenir me fait encore frémir d'horreur. Le Parjure, l'Opression, la Fraude, la Subornation, & le Maquérellage, étoient les moyens les plus honnêtes dont ils s'étoient servis; comme cela étoit aussi fort juste, je trouvai que ces petites infirmités étoient fort excusables. Mais quand quelques-uns avouèrent qu'ils ne devoient leur grandeur & leur opulence qu'aux Crimes les plus affreux; les uns à la Prostitution de leurs Femmes & de leurs Filles; d'autres aux Trahisons qu'ils avoient faites à leur Prince ou à leur Patrie, d'autres enfin à leur Habileté à empoisonner leurs Ennemis ou à perdre des Innocens: J'espère qu'on ne me sçaura pas mauvais gré de ce que ces sortes de Découvertes me firent beaucoup rabattre de cette profonde vénération que j'ai naturellement

ment pour des personnes d'un rang éminent, & qui est un Tribut que des gens de ma sorte doivent leur payer. J'avois souvent lû que de certains services importans avoient été rendus à des Princes ou à des Etats; cela me fit naître la curiosité de voir ceux à qui ces Etats & ces Princes en avoient l'obligation. Après une exacte recherche, il me fut dit que leurs noms ne se trouvoient en aucun regître, en s'en exceptant pourtant un petit nombre que l'Histoire a représentez comme des infames & des traîtres. A l'égard des autres, je n'en avois jamais entendu parler. Ils parurent tous les yeux baissés, & fort pauvrement habillez, la plûpart d'entre eux, à ce qu'ils me dirent, étant morts dans la misère, ou aiant porté leurs têtes sur un échafaut.

Parmi les premiers je vis un Vieillard donc l'Histoire a quelque chose de singulier. Il avoit à ses côtez un jeune Homme d'environ dix-huit ans. Il me dit qu'il avoit été pendant plusieurs années Commandant d'un Vaisseau; & que dans le Combat Naval d'Actium, il avoit eu le bonheur de couler à fond trois des principaux Vaisseaux Ennemis, & d'entreprendre un quatrième, ce qui avoit été la seule cause de la fuite d'*Antoine* & de la Victoire qui en fut une suite; que le jeune Homme que je voyois à ses côtez, & qui étoit son Fils unique, avoit été tué pendant l'Action. Il ajoûta, que la Guerre étant finie, il s'en alla à Rome, pour solliciter un plus grand Vaisseau, dont le Commandant avoit été tué, mais que sans avoir égard à ses

prétentions , le Vaisseau qu'il demandoit, fut donné à un Homme qui n'avoit jamais vû la Mer, & dont tout le mérite consistoit à être Fils de *Libertina*, Femme de Chambre d'une des Maîtresses d'*Auguste*. Pendant qu'il s'en retournoit à son Bord, il fut accusé de négligence à l'égard de son devoir, & son Vaisseau fut donné au Page favori de *Publicola* le Vice-Amiral ; sur quoi il se retira à une petite Ferme, fort éloignée de Rome, dans laquelle il finit ses jours. J'eus tant d'envie de savoir la vérité de cette Histoire, que je demandai qu'*Agrippa* qui avoit été Amiral dans ce Combat, fut évoque. Il vint, & me certifia tout le récit, avec cette différence pourtant qu'il donna de bien plus grands éloges au Capitaine, qui par sa modestie n'avoit nullement rendu justice à son propre mérite.

Je fus étrangement surpris de trouver que la corruption eut fait de si rapides progrès dans cet Empire, & cela par le luxe qui n'y étoit entré que fort tard, ce qui fit que je fus moins étonné de voir arriver de pareilles Aventures dans d'autres Pais, où les vices de tous les genres ont régné depuis bien plus long-tems.

Comme chacun de ceux qui étoient évoquez avoit parfaitement la même figure sous laquelle ils avoient paru dans le Monde, ce ne fut qu'avec le plus sensible déplaisir que je remarquai jusqu'à quel point la Race Angloise étoit dégénérée depuis un siècle, & quels changemens avoit produit parmi nous la plus infame de toutes les maladies.

Pour

Pour faire diversion à un Spectacle si mortifiant, jemarquai souhaiter de voir quelques-uns de ces Anglois de la vieille Roche, si fameux autrefois pour la simplicité de leurs mœurs, pour leur exacte observation des Loix de la Justice, leur sage amour pour la Liberté, leur Valeur & leur attachement inviolable pour leur Patrie. Ce ne fut pas sans émotion que je comparai les Vivans aux Morts, & que je vis des Ayeux vertueux deshonorés par de Petit-Fils, qui en vendant leurs voix à la faveur ou à l'espérance, se sont souillés de tous les vices qu'il est possible d'acquérir dans une Cour.



CHAPITRE IX.

L'Auteur revient à Maldonada, & fait voile pour le Royaume de Luggnagg. Il y est mis en prison, & ensuite envoyé à la Cour. Manière dont il y est admis. Extrême Clémence du Roi envers ses Sujets.

LE jour de nôtre départ étant venu, je pris congé de son Altesse le Gouverneur de *Glubbudribb*, & revins avec mes deux Compagnons à *Maldonada*, où, après avoir attendu quinze jours, nous trouvâmes un Vaisseau prêt à faire voile pour *Luggnagg*. Mes deux Amis, & quelques autres Mei-

sieurs eurent la générosité de me fournir toutes les provisions dont j'avois besoin, & de me mener à Bord. Mon Voyage fut d'un mois. Nous fûmes accueillis en chemin d'une violente Tempête, & obligés de prendre cours vers le West pour profiter d'un vent alizé qui souffle dans ces parages. Le 21. d'Avril 1711. nous entrâmes dans la Rivière de *Clumegnig*, sur laquelle il y a une Ville qui porte le même nom. Nous jettâmes l'ancre à une lieue de cette Ville, & fîmes des signaux pour qu'on nous envoyât un Pilote. Il en vint deux à notre Bord en moins d'une demie heure, qui nous conduisirent entre plusieurs écueils, qui rendent le passage fort dangereux, dans un large Bassin, où toute une Flotte est entièrement à l'abri des plus furieuses tempêtes.

Quelques-uns de nos Matelots, soit par malice, soit par inadvertence, informèrent les Pilotes que j'étois un Etranger & de plus grand Voyageur, ce que ceux-ci redirent à un Officier de la Douane, qui m'examina à la rigueur quand j'eus mis pied à terre. Cet Officier me parla la Langue de *Balnibarbi*, que presque tous les Habitans de cette Ville entendent à cause du grand Commerce qu'il y a entre eux & les Habitans de ce Royaume. Je lui fis un récit succinct, que je rendis le plus vraisemblable qu'il me fut possible; mais je jugeai à propos de ne pas déclarer ma Patrie & de me dire Hollandois, parce que mon dessein étoit d'al'ler au Japon, & que je sçavois que les Hollandois sont le seul Peuple de l'Europe qui y soit admis. Dans cette vue je

je dis à l'Officier qu'ayant fait naufrage sur les Côtes de *Balnibarbi*, j'avois été reçu dans *Laputa*, ou l'Isle Volante (dont il avoit plus d'une fois entendu parler) & que j'étois à présent dans l'intention de me rendre au Japon, où j'espérois de trouver quelque Vaisseau sur lequel je pourrois m'en retourner dans mon País. L'Officier me dit qu'il falloit que je restasse Prisonnier jusqu'à ce qu'il eût reçu à mon sujet des ordres de la Cour; qu'il alloit y écrire sur champ, & qu'il se flattoit d'avoir réponse dans une quinzaine de jours. On me donna un Appartement assez honnête pour une prison, avec une Sentinelle à ma porte; j'avois pourtant la liberté de me proméner dans un assez grand Jardin, & fus traité avec beaucoup d'humanité, étant entretenu pendant tout le tems aux dépens du Roi. Un motif de curiosité porta plusieurs personnes à m'inviter chez elles, parce qu'il leur avoit été rapporté que je venois de plusieurs País fort éloignés, & dont quelques-uns même leur étoient entièrement inconnus.

Je louâ un jeune Homme qui s'embarqua avec moi pour me servir d'Interprète; il étoit natif de *Luggnugg*, mais avoit passé quelques années à *Maldonada*, & entendoit parfaitement bien l'une & l'autre Langue. Par son moyen je fus en état de lier conversation avec ceux qui vinrent me voir; mais cette conversation ne consistoit qu'en demandes de leur part, & qu'en réponses de la mienne.

La dépêche que nous attendions de la

Cour, arriva vers le tems que nous espérons. Elle contenoit un ordre de me conduire moi & ma suite à *Traldrogdubb* ou *Trildrogdrib*; car j'ai entendu prononcer ce mot en deux manières, avec une escorte de dix Chevaux. Toute ma suite consistoit dans le Garçon qui me servoit d'Interprète, que je persuadai de se mettre à mon service, & ce ne fut qu'à force de prières qu'on accorda à chacun de nous une Mule pour faire plus commodément le Voyage. Un Messager eut ordre de nous devancer de quelques jours, pour annoncer nôtre approche au Roi, & pour prier Sa Majesté de marquer le jour & l'heure que nous pourrions avoir l'honneur de lécher la poussière qui est devant le marchepied de ses pieds. C'est-là le stile de la Cour, & j'éprouvai que cette phrase n'étoit rien moins que figurée. Car aiant été admis deux jours après mon arrivée, je reçûs ordre de me traîner sur le ventre, & de lécher le plancher à mesure que j'avançois; mais à cause que j'étois Etranger, on avoit eu soin de la nettoyer si bien que la poussière ne pût me faire aucun mal. Cependant, c'étoit-là une faveur particulière, qui ne s'accordoit qu'à des personnes du premier rang, quand le Roi leur faisoit la grace de les admettre en sa présence. Ce n'est pas tout: quelquefois on répand tout exprès de la poussière sur le plancher, & c'est ce qui arrive lorsque celui qui doit être admis a de puissans Ennemis à la Cour. J'ai vû moi-même un grand Seigneur dont la bouche en étoit si plei-

pleine , que quand il se fut traîné jusqu'à l'endroit qu'il falloit , il lui fut impossible de prononcer un seul mot. Le pis est qu'il n'y a aucun remède à cet inconvénient , parce que c'est un crime capital à ceux qui sont admis à l'Audience de cracher ou de s'effuyer la bouche en présence de Sa Majesté. Il y a encore à cette Cour une autre coûtume, que je ne sçaurois tout-à-fait approuver. Quand le Roi a dessein de faire mourir quelque grand Seigneur d'une mort douce & qui aye quelque chose d'obligeant , il ordonne qu'on répande sur le plancher une certaine poudre empoisonnée , qui étant léchée , tue infailliblement son Homme en vingt-quatre heures. Mais pour rendre justice à l'extrême Clémence de Sa Majesté , & au tendre soin qu'il a pour la vie de ses Sujets (en quoi il seroit à souhaiter que les Monarques de l'Europe voulussent bien l'imiter) il faut que je dise , que quand quelque Seigneur a eu l'honneur mortel de lécher un peu de cette poudre , dont je viens de parler , le Roi donne les ordres les plus précis que le plancher soit bien lavé ; que si ses Domestiques n'exécutent pas exactement ses ordres , ils s'exposent à la colère & à l'indignation de ce Prince. Je lui ai entendu moi-même commander qu'on fouettât un Page , dont ç'avoit été le tour d'avertir ceux qui devoient nettoyer le plancher après une exécution , mais qui avoit négligé de le faire par malice : Négligence , qui fut cause qu'un jeune Seigneur de grande espérance , aiant été admis à l'Audience,

fut malheureusement empoisonné , quoique dans ce tems-là , le Roi n'eût pas dessein de le faire mourir. Mais ce Prince fut si bon que de remettre au Page, le petit châtiment auquel il l'avoit condamné , sur la promesse qu'il fit que cela ne lui arriveroit plus , à moins que d'en avoir un ordre formel.

J'espère qu'un trait si singulier de Clémence engagera le Lecteur à me pardonner cette digression.

Quand je me fus trainé jusqu'à la distance de quatre verges du Trône, je me levai doucement sur mes genoux, & puis, après avoir sept fois frappé la terre de mon front, je prononçai les mots suivans, tels que je les avois appris la nuit d'auparavant, *Ickpling Glofftrobb squutserümm bliop Mlashnalt, zwin, tnodbalkguffb shiophad Gurdlubb Asth.* C'est-là le compliment que les Loix prescrivent à tous ceux qui ont l'honneur de saluer le Roi. On pourroit le rendre par ces mots François; *Puisse Votre Majesté Céleste vivre plus long-tems que le Soleil, onze Lunes & demie.* Le Roi me fit une courte réponse, à laquelle, quoique je n'en comprisse pas le sens, je repliquai par ces mots qu'on m'avoit fait apprendre par cœur; *Fluft drin Yalerrick Dwuldom prastrad mirpush*, ce qui veut dire; *Ma Langue est dans la Bouche de mon Ami*, par où je voulois marquer que je souhaitois qu'il fut permis à mon Interprète d'entrer. Le Roi le voulut bien, & ce fut par le moyen de cet Interprète que je répondis aux questions que Sa Majesté me fit pendant l'espace d'une bonne heure. Je par-

parlois la Langue de *Balnibarbi*, & mon Interprête exprimoit ce que je venois de dire en celle de *Luggnagg*. Le Roi prit beaucoup de plaisir à cette espèce de conversation, & ordonna à son *Bliffmarklub*, ou grand Chambellan, d'avoir soin que mon Interprête & moi fussions logez à la Cour, & qu'il ne nous manquât rien.

Je m'arrêtai trois mois dans ce País, & cela par complaisance pour le Roi, qui paroïsoit souhaiter que j'y fisse un plus long séjour, & qui me fit les offres les plus honorables pour m'y retenir. Mais je crus qu'il seroit plus conforme aux règles de la prudence & de la justice, de passer le reste de mes jours avec ma Femme & mes Enfans.



C H A P I T R E X.

Eloge des Luggnaggiens. Description particulière des Struldbruggs, avec plusieurs Conversations entre l'Auteur & quelques personnes de la première Distinction sur ce sujet.

L Es *Luggnaggiens* sont le Peuple du Monde de le plus poli & le plus généreux, & quoi qu'ils ne soient pas tout-à-fait exempts de cet orgueil qu'on remarque dans presque toutes les Nations de l'Orient, ils ne laissent pas d'être généralement parlant, fort

honnêtes à l'égard des Etrangers. J'avois le bonheur d'être sur un grand pied de familiarité avec plusieurs Seigneurs de la Cour, & aiant toujours mon Interprète avec moi, nos entretiens n'étoient pas désagréables.

Un jour dans une Compagnie fort nombreuse, une personne de Qualité me demanda si j'avois vû quelqu'un de leurs *Struldbruggs* ou Immortels. Je dis que non, & marquai souhaiter de savoir en quel sens ce titre pouvoit être appliqué à une Créature mortelle. Ce Seigneur me répondit, que quelquefois, quoique rarement, il naissoit parmi eux des Enfans qui avoient une tâche rougeâtre & d'une figure circulaire sur le front, directement au-dessus de la paupière gauche, ce qui étoit une infaillible marque d'immortalité. Il ajoûta, que la tâche étoit d'abord fort petite, mais qu'elle devenoit plus grande à mesure que l'Enfant croissoit, & changeoit aussi de couleur; que depuis l'âge de douze ans jusqu'à celui de vingt-cinq, elle étoit verte, après cela d'un bleu foncé, & à quarante cinq ans noire comme du charbon; après quoi elle ne souffroit plus aucun changement. Ces sortes de Naissances, poursuivit-il, sont si rares, que je ne crois pas qu'il y ait plus d'onze cent *Struldbruggs* de l'un & l'autre sexe dans tout le Royaume. Que ces productions n'étoient pas particulières à de certaines Familles, mais un pur effet du hazard, & que les Enfans des *Struldbruggs* étoient sujets à la Loi du trépas ni plus ni moins que les

les autres mortels. J'avouë que ce récit me caufa un plaisir inexprimable : Et comme celui qui me le faisoit entendoit la Langue de *Balnibarbi*, que je parlois fort bien, je ne pûs m'empêcher de faire des exclamations peut-être un peu extravagantes. Je m'écriai comme ravi hors de moi-même ; Heureux Peuple où chaque Enfant a eu du moins la possibilité d'être Immortel ! Nation heureuse, devant les yeux de qui sont étalez tant de vivans exemples de l'Antique vertu, & qui renferme dans son sein des Maîtres prêts à l'instruire dans la sagesse de tous les siècles ! Mais mille & mille fois plus heureux encore ces admirables *Struldbruggs*, qui naissent exempts du plus affreux de tous les maux, & dont les ames ne sont pas continuellement agitées par l'horrible frayeur de la mort ! Je fis paroître quelque étonnement de n'avoir vû à la Cour aucun de ces Illustres Personnages : une tâche noire au front étant quelque chose de trop remarquable pour que je ne m'en fusse pas aperçû d'abord ; & m'imaginant d'ailleurs qu'il étoit impossible que Sa Majesté, qui étoit un Prince fort judicieux, n'en eût choisi un bon nombre pour lui servir de Conseillers. Mais poursuivis-je, peut-être que ces vénérables Sages ne veulent pas respirer un air aussi corrompu que celui de la Cour ; ou bien, qu'on n'a pas assez de déférence pour leurs avis, comme on voit parmi nous de jeunes Gens trop vifs & trop peu dociles pour se laisser conduire par les

conseils de quelques prudens Vieillards. Que quoiqu'il en fut à ces égards , puis que le Roi ne permettoit quelquefois de la saluer , j'étois résolu de lui déclarer librement & au long mon sentiment à la première occasion , par le secours de mon Interprète ; & que soit qu'il en profitat ou non , j'étois dans le dessein d'accepter l'offre que Sa Majesté m'avoit faite plus d'une fois , & de passer le reste de mes jours dans son País , pour devenir plus sage & meilleur par le commerce de ses Etats supérieurs , dont il venoit de me parler , si tant y a qu'ils daignassent m'admettre parmi eux. Le Gentilhomme à qui j'adressai ce Discours , parce que (comme je l'ai déjà remarqué) il parloit la Langue de *Balnibarbi* , me dit avec cette sorte de souÿris , qu'arrache la pitié qu'on a pour l'ignorance , qu'il étoit charmé qu'il y eût quelque chose qui fut capable de me retenir parmi eux , & qu'il me prioit de lui permettre d'expliquer à la compagnie ce que je venois de dire. Il le fit , & ces Messieurs causèrent quelque tems ensemble dans leur Langue , sans que j'entendisse un seul mot de tout ce qu'ils dirent , ni que je pûsse remarquer par leur air quelle impression mon Discours avoit faite sur eux. Après un silence de quelques instans , le même Seigneur me dit que ses Amis & les miens (ce furent ces termes) étoient charmés des réflexions judicieuses que j'avois faites sur les avantages d'une vie immortelle , & qu'ils souhaitoient que je leur dé-

clarasse

clarasse d'une manière un peu détaillée, quel plan de vie je me ferois fait, si j'avois eu le bonheur de naître *Struldbrugg*.

Je répondis qu'il n'étoit guères difficile d'être éloquent sur un si beau & si riche sujet, particulièrement à moi, qui m'étois souvent amusé à songer ce que je ferois, si j'étois Roi, Général ou Grand Seigneur : Qu'à l'égard du cas proposé, j'avois réfléchi plus d'une fois sur la manière dont je passerois mon tems, si j'étois sûr de ne pas mourir.

Que si j'avois eu le bonheur de naître *Struldbrugg*, dès que j'aurois connu l'excès de ma félicité, je me ferois d'abord servi de toutes sortes de moyens pour acquérir des Richesses. Qu'à force d'adresse & d'application j'aurois pû en moins de deux siècles devenir un des plus riches Particuliers du Royaume. En second lieu, que dès ma plus tendre jeunesse, j'aurois tâché de me perfectionner dans toutes sortes de Sciences, afin de surpasser un jour tous les Hommes du Monde en habileté & en savoir. Enfin, que je mettrois soigneusement par écrit chaque Evénement considérable, de la vérité duquel je serois informé : Que je tracerois sans aucune ombre de partialité les caractères des Princes & des plus fameux Ministres d'Etat, qui se succédroient les uns aux autres : Que je manquerois exactement les différens changemens qui arriveroient dans les Coûtumes, le Langage, les Modes, & les Divertissemens de mon País. Et que par ces moyens j'espérois de devenir un Trésor vi-

vant de connoissances & de sagesse, aussi bien que l'Oracle de ma Nation.

Dès que j'aurois atteint l'âge de soixante ans, leur dis-je, en poursuivant mon Discours, je ne songerois plus à me marier, mais pratiquerois les Loix de l'Hospitalité, quoi qu'avec retenuë.

Je m'occuperois à former l'Esprit & le Cœur de quelques jeunes Gens de grande espérance, en les convaincant par mes observations & par de nombreux exemples, de l'utilité & de l'excellence de la Vertu. Mais je choisirois pour mes Compagnons perpétuels d'autres Immortels comme moi, parmi lesquels il y auroit une douzaine des plus Anciens, dont je ferois mes Amis particuliers. Si quelques-uns de ceux-ci ne se trouvoient pas dans un état opulent, je les logerois dans ma Maison, & en aurois toujours quelques-uns à ma Table, à laquelle je n'admettrois qu'un très petit nombre de vous autres mortels, que je regarderois du même œil dont un homme considère la succession annuelle des Tulippes & des Oeillets de son Jardin: les Fleurs qu'il voit le divertissent pendant quelques instans, mais ne lui font point regretter celles de l'année passée.

Mes Compagnons Immortels & moi, nous nous communiquerions les uns aux autres nos Observations, & ferions des Remarques sur les différentes manières dont la corruption se glisse dans le Monde, afin d'en préserver les Hommes par de sages Leçons, & par l'ascendant de nôtre exemple;

ple; Remèdes qui selon toutes les aparences empêcheroient cette dépravation de la nature humaine, dont on s'est plaint avec tant de raisons dans toutes les âges.

Ajoutez à cela le plaisir de voir les plus étonnantes Revolutions d'Etat: d'anciennes Citez tombant en ruïnes: d'obscurs Villages devenant des Capitales d'Empires: de fameuses Rivières changées en petits Ruisseaux: l'Océan laissant un País à sec, pour en couvrir un autre de ses ondes; les Sciences établissant leur Siége dans de certains País, & quelques Siècles après paroissant les avoir quittez pour jamais. Je pourrois alors me promettre de voir le jour où l'on auroit trouvé la *Longitude*, le *Mouvement Perpétuel*, & la *Médecine Universelle*, aussi-bien que plusieurs autres belles Inventions.

Quelles magnifiques découvertes ne ferions nous point en Astronomie, en survivant à nos Prédictiones les plus reculées, & en observant les retours périodiques des Comètes, & tout ce qui a du raport au mouvement du Soleil, de la Lune & des Etoiles.

Ce ne fut-là que l'Exode. Mon amour pour la vie rendit la suite de mon Discours bien plus longue. Quand j'eus fait, & que ce que je venois de dire eut été expliqué comme auparavant au reste de la Compagnie, ils parlèrent quelque tems entre eux, & me parurent un peu rire à mes dépens. A la fin le même Gentilhomme, qui m'avoit servi d'Interprète, dit qu'il étoit chargé de la part de ces autres Messieurs de me

re-

redresser sur quelques erreurs dans lesquelles l'imbécilité ordinaire de la nature humaine m'avoit fait tomber. Que cette Race de *Struldbruggs* étoit particulière à leur País, puisqu'il ne s'en trouvoit point ni dans le Royaume de *Balnibarbi*, ni dans l'Empire du *Japon*, où il avoit eu l'honneur d'être Ambassadeur de la part de Sa Majesté, & qu'il avoit trouvé les Naturels de l'un & de l'autre de ces País aussi incrédules sur le Chapitre des *Struldbruggs* que je l'avois paru moi-même. Que dans les deux Empires susdits, dans lesquels il avoit fait un assez long séjour, le désir de vivre long-tems étoit un désir général. Que quiconque y avoit un pied dans le Tombeau; retenoit l'autre le plus qui lui étoit possible. Que le plus vieux y espéroit de vivre encore un jour, & regardoit la mort comme le plus affreux de tous les maux; mais que dans l'Isle de *Luggnagg* le désir de vivre n'étoit pas si ardent, parce qu'on y avoit l'exemple des *Struldbruggs* continuellement devant les yeux.

Que le plan de vie que j'avois fait étoit déraisonnable & injuste, parce qu'il supposoit une éternité de Jeunesse, de Santé, & de Vigueur, que personne ne sçauroit avoir la folie de se promettre, quelque extravagant qu'on soit en fait de souhaits. Que par conséquent, la question n'étoit pas de savoir si un Homme voudroit être toujours jeune & toujours heureux, mais comment il passeroit une vie sans fin, sujette aux incommoditez qui sont l'appanage ordinaire
de

de la vieillesse. Car, ajoûtoit-il, quoique peu d'Hommes voulussent avouër qu'ils souhai-teroient d'être Immortels même à de si pures conditions, j'ai pourtant remarqué dans les Empires de *Balkibarbi* & du *Japon*, que chacun cherche à renvoyer la mort quelque tard qu'elle vienne, & je n'ai presque point vû d'exemples d'Hommes qui mourussent volontairement, à moins que d'y avoir été portez par d'excessives douleurs. Et j'en appelle à vôtre conscience, me dit-il, si vous n'avez remarqué la même chose dans les Pais où vous avez voyagé.

Après cette Préface, il entra dans un détail fort circonstancié touchant les *Struldbruggs*. Il dit qu'ils agissoient comme les autres Hommes jusqu'à l'âge de trente ans, après quoi on remarque en eux une espèce de mélancolie qui augmentoit de jour en jour jusqu'à ce qu'ils eussent quatre-vingts ans. Qu'il savoit cela par leur propre confession: parceque, comme chaque siècle ne produit que deux ou trois de cette espèce, ce nombre ne suffit pas pour faire quelque observation générale. Quand ils ont passé les quatre-vingt ans, ce qui pour les autres Habitans de ce Pais, est le dernier terme auquel ils puissent atteindre, ils sont non-seulement sujets à toutes les folies & à toutes les infirmités des autres Vieillards, mais aussi à de certains défauts qui naissent de la terrible certitude de leur Immortalité. Ils sont non-seulement Vains, Opiniâtres, Avars, de mauvaise Humeur, & Babillards, mais aussi entièrement incapables d'Amitié.

& désirs impuissants font leurs passions ordinaires. Mais les objets contre lesquels leur Envie se dechaîne principalement, sont les vices des Jeunes, & la mort des Vieux. En réfléchissant sur ceux-là, ils se trouvent exclus même de la possibilité de goûter jamais aucun plaisir, & quand ils voyent un Convoi funèbre, ils se plaignent que d'autres sont entrez dans un Port, où eux-mêmes ne pourront jamais arriver. Ils ne se souviennent de rien que de ce qu'ils ont remarqué & appris dans leur Jeunesse, & cela même est encore fort défectueux. Et pour ce qui regarde la Certitude où les particularitez de quelques faits, on peut faire plus de fond sur les traditions communes, que sur leurs meilleurs mémoires. Les moins misérables de ces Vieillards éternels sont ceux qui ont le bonheur de radoter, & de perdre absolument la mémoire; parce que, n'ayant pas un grand nombre de mauvaises qualitez, qui rendent les autres haissables, on est plus porté à avoir pitié d'eux & à les secourir.

Si un *Struldbrugg* épouse une personne immortelle comme lui, le Mariage ne subsiste que jusqu'à ce que le plus jeune des deux ait atteint l'âge de quatre-vingt ans. Car nos Loix trouvent qu'il est juste que celui, qui, sans qu'il ait mérité ce malheur par sa faute, est condamné à rester toujours sur la Terre, ne soit pas rendu doublement malheureux par une Femme éternelle.

Dès qu'ils ont quatre-vingt ans, la Loi les considère comme morts; leurs Héritiers s'emparent de leurs Biens, excepté une petite

tite

tite portion qu'on réserve pour leur entretien, & les pauvres d'entre eux sont entretenus à la charge du Public. Après ce période ils sont tenus pour incapables de s'acquitter d'aucune Charge, & on ne les admet pour témoins dans aucune Cause, soit Civile, soit Criminelle.

A quatre-vingt & dix ans ils perdent leurs Dents & leurs Cheveux, ne trouvent plus de goût à rien, mais mangent & boivent sans appetit & sans plaisir : Les maladies auxquelles ils sont sujets allant leur train ordinaire sans croître ni diminuer. En parlant ils oublient les noms les plus ordinaires des choses, aussi-bien que celui des personnes, quand même ce seroient leurs plus intimes Amis, ou leurs plus proches Parens. Pour la même raison ils ne sçauroient jamais s'occuper à lire, parce que leur mémoire est si peu ferme que le commencement d'une phrase est toujours effacé de leur souvenir quand ils en lisent la fin : Malheur qui les prive du seul divertissement dont ils seroient capables.

Le Langage étant fort sujet au changement, les *Struldbruggs* d'un siècle n'entendent pas ceux d'un autre, & sont, lorsqu'ils ont passé deux cent ans, incapables de lier conversation avec leurs Voisins les mortels, ce qui leur donne le desavantage d'être comme Étrangers dans leur propre País.

Tel fut, autant qu'il m'en peut souvenir, le récit qu'il me fit touchant les *Struldbruggs*. J'en vis dans la suite cinq ou six de différens âges,

âges, mais dont le plus jeune n'étoit vieux que de deux siècles; j'eus même le plaisir de passer quelques heures avec deux ou trois d'entre eux; mais quoiqu'on leur eut dit que j'étois un grand Voyageur, qui avois vû la plus grande partie de la Terre, ils n'eurent pas la moindre curiosité de me faire quelques questions, & se contentèrent de me demander un *Slums Kudack*, ou marque de souvenir, ce qui est une manière honnête de demander l'Aumône, sans que la Loi, qui le défend, soit ouvertement violée.

Tout le Monde les hait & les méprise; & la naissance d'un d'eux est mis au nombre des funestes présages. La meilleure manière de sçavoir leur âge est de leur demander de quel Roi ou de quel grand Personnage ils se souviennent, & après cela de consulter l'Histoire; car il est certain que quand ils avoient quatre-vingt ans, le dernier Prince dont ils avoient conservé le souvenir n'avoit pas encore commencé son Règne.

Leur vuë est de tous les Spectacles le plus mortifiant, & les Femmes parmi eux sont encore plus horribles que les Hommes. Par dessus les difformitez ordinaires à un âge avancé, ils ont je ne sçai quelle laideur particulière encore, qui s'augmente avec les Années, & qu'il est impossible de décrire. Et à cet égard je puis me vanter, que parmi une demie douzaine de *Struldbruggs* je distinguai d'abord le plus vieux, quoi qu'il n'y eut pas plus de deux siècles de différence.

Le Lecteur croira facilement que ce que je venois d'entendre, diminua de beaucoup l'Envie que j'avois de vivre toujours. J'eus honte des visions extravagantes dans lesquelles j'avois donné, & fus persuadé que le Tyran le plus cruel auroit peine à inventer un genre de mort par lequel je refusasse de passer pour finir une pareille vie. On conta au Roi tout ce qui s'étoit passé sur ce sujet entre moi & mes Amis. Ce Prince me fit l'honneur de me railler là-dessus, me demandant si je ne voulois pas transporter dans mon País une paire de *Struldbruggs*, pour armer mes Compatriottes contre la frayeur de la mort; mais il semble que cela soit défendu par les Loix fondamentales du Royaume; car sans cela j'aurois été charmé de faire la dépense de les transporter. Je fus obligé d'avoüer que les Loix de ce Royaume touchant les *Struldbruggs*, étoient apuyées sur de très-solides raisons, & telles, que tout autre País seroit obligé de les adopter, s'il avoit de pareils Hommes dans son sein. Autrement, comme l'Avarice est une passion en quelque sorte essentielle à la Vieillesse, ces immortels deviendroient avec le tems Possesseurs de tous les Biens de la Nation, & s'empareroient de toute l'Autorité: d'où il arriveroit que manquant de talens pour faire un bon usage du pouvoir qu'ils auroient entre les Mains, le Gouvernement, dont ils seroient les soutiens, crouleroit bientôt sur ses Fondemens.



C H A P I T R E X I.

L'Auteur quitte Luggnagg & va au Japon: d'où il se rend sur un Vaisseau Hollandois à Amsterdam, & d'Amsterdam en Angleterre.

J'Ai crû que ce récit touchant les *Struldbruggs* ne seroit pas desagrèable au Lecteur, ne me souvenant pas d'avoir jamais lû quelque chose de pareil dans aucun Livre de Voyage qui me soit tombé entre les mains. Que si ce trait Historique n'est pas si nouveau pour mes Lecteurs que je me le suis imaginé, je tirerai mon Apologie de la nécessité où se trouvent des Voyageurs, qui font la description du même Pais, de raconter les mêmes particularitez, sans qu'on puisse pour cela les accuser de s'être copiez les uns les autres.

Il y a un commerce perpétuel entre les Habitans de ce Royaume & ceux du Japon, & il est très aparent que les Auteurs Japonois auroient pû me donner quelques lumières sur le Chapitre des *Struldbruggs*; mais je fis si peu de séjour dans cet Empire, & j'en savois si peu la Langue, qu'il me fut impossible de demander ou de recevoir à cet égard quelques éclaircissemens. Mais j'espère que la Lecture de mon Livre donnera à quel-

quelques Hollandois la curiosité de faire sur ce sujet de plus amples informations.

Le Roi de *Luggnagg* m'ayant plusieurs fois pressé d'accepter quelque Emploi à sa Cour, & me trouvant inébranlable dans le dessein de retourner dans mon País, m'accorda la permission de partir, & me donna une Lettre de Recommandation écrite de sa propre main pour l'Empereur du Japon. Il me fit aussi présent de quatre cent quarante & quatre grandes piéces d'or (cette Nation aimant fort les nombres pairs) & d'un Diamant que je vendis en Angleterre pour onze cent guinées.

Le sixième de Mai 1709. je pris congé solennellement de sa Majesté & de tous mes Amis. Ce Prince eut la bonté d'ordonner qu'un détachement de sa Garde me conduisit à *Glanguenstald*, qui est un Port de Mer situé au Sud-Est de l'Isle. Six jours après mon arrivé il y eut un Vaisseau prêt à faire voile pour le Japon, & nous fimes ce trajet en quinze jours. Nous prîmes Terre à une petite Ville Maritime nommée *Xamoschi*, & située au Sud-est du Japon. Je montrai d'abord aux Officiers de la Doüane la Lettre du Roi de *Luggnagg* pour sa Majesté Impériale.

Ils connoissoient parfaitement bien le Cachet de ce Prince, qui étoit de la largeur de la paume de la main. Ce Cachet représentoit *un Roi levant de Terre un Gueux estropié*. Les Magistrats de la Ville ayant été informez que j'avois une Lettre pour l'Empereur, me reçurent comme un Ministre public, eurent

rent soin de me pourvoir de Domestiques pour me servir, & de Voitures pour transporter mon Bagage à *Yedo*, où je fus admis à l'Audience, & délivrai ma Lettre, qui fut ouverte avec grande Cérémonie, & expliquée à l'Empereur par un Interprète, qui me dit après cela de la part de sa Majesté, que si j'avois quelque Requête à présenter, je pouvois être sûr qu'elle me seroit octroyée pour l'amour du Roi de *Luggnagg*. Cet Interprète avoit été employé depuis long-tems dans les Affaires des Hollandois : il démêla facilement que j'étois Européen, & pour cette cause il exprima ce que l'Empereur venoit de dire en Hollandois, qu'il parloit parfaitement bien. Je répondis (conformément à la résolution que j'en avois prise) que j'étois un Marchand Hollandois, qui avoit fait Naufrage sur les Côtes d'un País fort éloigné, d'où je m'étois rendu en partie par Mer & en partie par Terre à *Luggnagg*, & de-là au Japon, où je savois que ceux de mon País envoyoient souvent des Vaisseaux, sur un desquels j'avois espéré de m'en retourner en Europe : Que pour cet effet je suppliois très-humblement sa Majesté de donner ordre que je fusse conduit ou escorté jusqu'à *Nangefac* : A cette faveur je priai que pour l'amour de mon Patron le Roi de *Luggnagg*, l'Empereur voulut bien en ajouter une autre, qui étoit de me dispenser de la Cérémonie imposée à mes Compatriotes de *fouler aux pieds la Croix*, parce que c'étoit mon Infortuné & non pas l'intention de faire quelque Commerce qui m'avoit conduit dans son País.

Quand

Quand cette dernière demande eut été expliquée à l'Empereur, il parut un peu surpris, & dit, qu'il croyoit que j'étois le premier de mes Compatriotes qui eut jamais fait quelque difficulté sur ce point, & qu'il commençoit à douter que je fusse un Hollandois; mais qu'il me soupçonnoit plutôt d'être un CHRETIEN. Que cependant à cause des raisons que j'avois alléguées, mais principalement par amitié pour le Roi de *Luggnagg*, il se prêteroit à la singularité de mon humeur, mais que l'affaire devoit être adroitement ménagée, & que ses Officiers auroient ordre de me laisser passer comme si c'étoit par inadvertence. Je rendis mille grâces par la bouche de mon Interprète pour une faveur si signalée, & quelques Troupes étant en ce tems-là en marche vers *Nangesac*, l'Officier Cominandant eut ordre de m'y conduire, avec quelques Instructions sur l'affaire de la Croix.

Le 9. Juin 1709. j'arrivai à *Nangesac*, après un assez long & encore plus incommode Voyage. Je ne tardai guères à faire connoissance avec quelques Matelots Hollandois d'un Vaisseau nommé *Amboine*, de 450 Tonneaux. J'avois vécu assez long-tems en Hollande, poursuivant mes Etudes à Leide, & je parlois assez bien Flamand. Les Matelots furent bientôt informez d'où je venois en dernier lieu, ils eurent la curiosité de me demander l'Histoire de ma vie & le détail de mes Voyages. Je leur fis un récit abrégé, probable & peu sincère. Je con-

Tom. II. 1. Partie. E noif-

noissois plusieurs personnes en Hollande ; & il ne me fut pas difficile d'inventer des noms supposés pour mes Parens , que je dis être de pauvres gens de la Province de Gueldres. J'aurois volontiers donné au Capitaine (un certain *Théodore van Grult*) tout ce qu'il m'auroit demandé pour me transporter en Hollande ; mais quand il eut appris que j'étois Chirurgien , il se contenta de la moitié de la somme ordinaire , à condition que je le servirois dans ma profession durant le Voyage. Avant que de nous embarquer , quelques uns de l'Equipage me demandèrent souvent si j'avois accompli la Cérémonie dont j'ai parlé ? J'esquivai la question par des réponses vagues , disant que j'avois fait tout ce que l'Empereur avoit exigé de moi. Cependant un méchant Coquin de Matelot s'adressent à un Officier , & me désignant du doigt , dit que je n'avois pas encore foulé aux pieds le *Crucifix* : mais l'Officier qui avoit reçu ordre qu'on ne me fit point de peine , donna à ce maraut une volée de coups de bâton , après quoi je ne fus plus exposé à des questions de ce genre.

Il ne m'arriva rien pendant ce Voyage qui vaille la peine d'être raconté. Nous eûmes le vent en poupe jusqu'au Cap de Bonne-Espérance , où nous nous pourvûmes d'eau douce. Le 16. d'Avril nous arrivâmes sains & saufs à Amsterdam , n'ayant perdu que trois Hommes qui étoient morts de maladie , & un quatrième qui étoit tombé du grand Mât dans la Mer , près de Côtes de Guinée.

Après

Après m'être arrêté quelques jours à Amsterdam, je m'embarquai pour l'Angleterre sur un petit Vaisseau qui appartenoit à cette Ville. Le 10. d'Avril 1710. nous arrivâmes aux Dunes. Le lendemain je mis pied à terre, & eus le plaisir de revoir ma Patrie après une absence de cinq ans & six mois. J'arrivai chez moi le même jour, & trouvai ma Femme & mes Enfans en parfaite santé.

*Fin de la première Partie
du Tome second.*



THE
MAYOR
OF
LONDON

WILLIAM
MAYOR

OF
LONDON

BY
APPOINTMENT
TO
HIS
MAYESTY

THE
MAYOR
OF
LONDON

AND
CITY

OF
LONDON

PRINTED
BY
J. STURTEVANT
AT
THE
PRINTING
OFFICE
OF
THE
MAYOR
OF
LONDON



VOYAGES.

PART. II.

VOYAGE AU PAYS DES HOUYHNNHNS.



CHAPITRE I.

L'Auteur entreprend un Voyage en qualité de Capitaine d'un Vaisseau. Ses gens conspirent contre lui, le tiennent pendant quelque tems renfermé dans sa Cabane, & le mettent à Terre dans un País inconnu. Il avance dans un País. Description d'un étrange Animal nommé Yahoo. L'Auteur rencontre deux Houyhnhnms.

JE passai environ cinq mois dans ma Maison avec ma Femme & mes Enfans, & aurois été fort heureux si j'avois sçû sentir mon bonheur. Je laissai ma Femme

enceinte & acceptai un offre fort avantageuse qui me fut faite d'être Capitaine du Hazardeux , Vaisseau Marchand de 350 Tonneaux : car j'entendois fort bien la Navigation , & étant las de l'Emploi de Chirurgien sur Mer , (Emploi néanmoins auquel je ne renonçons pas si absolument que je ne fûsse prêt à l'exercer en tems & lieu) j'engageai en cette qualité un certain *Robert Purefoy* , jeune Homme assez habile dans sa profession. Nous partîmes de Portsmouth le second d'Août 1710. Le quatorzième nous rencontrâmes le Capitaine *Pocock* qui alloit à la Baye de Campêche pour y couper du bois du même nom. Le 16. nous fûmes séparés de lui par une tempête ; j'appris à mon retour que son Vaisseau avoit coulé à fond , & que de tout l'Equipage il n'y avoit qu'un seul mousse qui se fut sauvé. C'étoit un honnête Homme & un fort bon Marinier , mais un peu trop positif dans ses sentimens , ce qui fut la cause de sa perte , comme ce l'a été de celle de plusieurs autres. Car s'il avoit suivi mon Amis , il seroit peut-être à présent comme moi sain & sauf au milieu de sa Famille.

Des Fièvres chaudes m'emportèrent tant de Monde , que je fus obligé de toucher aux Barbades pour y faire de nouvelles recrues. Mais je ne tardai guères à me repentir du choix que je fis ; ceux que je pris à mon Bord aiant presque tous été Boucaniers. Tout l'Equipage de mon Vaisseau consistoit en vingt-cinq Hommes , & mes ordres portoient que je trafiquerois avec les Indiens de

la Mer du Sud, & que je tâcherois de faire quelques nouvelles découvertes. Ces Boucaniers débauchèrent le reste de mes gens, & tous ensemble formèrent le dessein de se rendre maîtres du Vaisseau : Dessein qu'ils exécuterent un beau matin eu se jettant tout d'un coup dans ma Cabane, & en me liant pieds & mains, avec menace de me jeter dans la Mer si je faisois la moindre résistance. Je leur dis que je me reconnoissois leur prisonnier, & que je leur promettois la plus entière soumission. Ils exigèrent de moi que je confirmasse cette promesse par serment; après quoi ils me délièrent à un de mes bras près qu'ils attachèrent avec une Chaîne à mon Lit, & placèrent une sentinelle avec un Fusil chargé à ma porte, avec ordre de tirer sur moi, dès que je ferois le moindre effort pour me détacher. Ils m'envoyèrent à manger & à boire, & se chargèrent du gouvernement de Vaisseau. Leur dessein étoit de pirater sur les Espagnols, ce qu'ils ne pouvoient faire à moins que d'être plus forts du Monde. Mais avant que de rien entreprendre, ils étoient dans l'intention de vendre les Marchandises qui étoient dans le Vaisseau, & puis d'aller à Madagascar pour y faire des recrues; quelques-uns d'eux étant morts depuis qu'ils m'obligeoient à garder la Chambre. Cette espèce de prison dura quelques semaines, pendant lesquelles ils firent commerce avec les Indiens, sans que je sçusse quel cours ils prenoient, étant étroitement gardé dans ma Cabane, & attendant à tout moment qu'ils exécuteroient la menace

de me tuer, qu'ils me faisoient régulièrement huit ou dix fois par jour.

Le 9. Mai 1711. un certain *Jacques Welch* vint me trouver, & dit qu'il avoit ordre du Capitaine de me mettre à Terre. Je tâchai de le fléchir par mes prières, mais je n'en pûs venir à bout; il poussa même la cruauté jusqu'à refuser de me dire seulement le nom de leur nouveau Capitaine. Quand il eut fait sa Commission, lui & ses Compagnons me forcèrent à descendre dans la Châloupe, en me permettant de mettre mon meilleur Habit, & de prendre avec moi un petit paquet de Linge, mais point d'Armes, excepté mon Épée: ils n'eurent pas la politesse de visiter mes poches, dans lesquelles j'avois mis tout mon argent, & quelques autres bagatelles. Ils firent environ une lieue à force de rames, & puis me mirent sur le Rivage. Je les conjurai de me dire dans quel País j'étois: Ils me protestèrent tous qu'ils le sçavoient aussi peu que moi, mais me dirent que le Capitaine (comme ils l'apelloient) avoit résolu, après s'être défait des Marchandises, de me mettre à Terre sur la première Côte que nous découvririons. En prononçant ces mots, ils s'éloignèrent de moi, me disant en guise d'Adieu, que si je ne voulois pas être surpris par la Marée, je ferois fort bien de ne pas rester long-tems dans l'endroit où j'étois.

Dans cette affreuse situation je gagnai le haut du Rivage, où je m'assis pour me reposer un peu, & pour réfléchir sur le part que je devois prendre. Après une mûre dé-

libé.

libération , je pris la résolution d'avancer dans le País , de me rendre aux premiers Sauvages que je rencontrerois , & de racheter ma vie en leur donnant quelques Bracelets , quelques Bagues de Cuivre , & quelques Verroteries ; Bagatelles dont on se pourvoit dans ces sortes de Voyages , & dont j'avois par bonheur quelques-unes sur moi. Je vis sur ma Route un grand nombre d'arbres , qui me parurent être des productions de la Nature , parce que je ne remarquois aucun ordre dans leur arrangement ; plusieurs Prez , & quelques Champs d'Avoine. Je marchai avec beaucoup de circonspection , craignant qu'on ne me tirât quelque Flèche par derrière ou de côté. Je tombai dans un grand Chemin , où je vis plusieurs traces d'Hommes , quelques-unes de Vaches , mais un nombre bien plus considérable de celles de Chevaux. Enfin j'aperçûs différens Animaux dans un Champ , & un ou deux de la même sorte assis dans des arbres. Ils étoient d'une figure fort vilaine & tout-à-fait extraordinaire. J'en eus un peu peur , & pour les mieux considérer , je me cachai derrière un Buisson.

Quelques-uns d'eux s'étant aprochez de la place où j'étois , j'eus occasion de les voir distinctement. Leurs têtes & leurs poitrines étoient couvertes de cheveux : ils avoient des barbes pareilles à celles des Boucs , & leurs corps étoit généralement parlant couleur de peau de Buffle. Je les voyois grimper sur de hauts arbres avec autant d'agilité qu'auroit pû faire un Ecureuil ; car ils avoient de fortes pâtes qui se terminoient en pointes

crochuës. Ils fautoient fort loin & couroient d'une prodigieuse vitesse. Les femelles étoient plus petites que les mâles : leurs Mammelles pendoient entre leurs pieds de devant, & touchoient presque à terre quand elles marchotent. Les cheveux de ces Animaux, tant de l'un que de l'autre sexe, étoient de différentes couleurs ; les uns les avoient bruns, d'autres rouge, d'autres noirs, & d'autres enfin jaunës. Tout compté, je ne me souviens pas d'avoir vû dans aucun de mes Voyages des Animaux plus desagrèables, ni contre lesquels j'aie senti une plus forte antipathie. N'aïant donc que trop satisfait ma curiosité, je poursuivis mon chemin, espérant qu'il me conduiroit à la Cabane de quelque Indien. A peine eus-je fait quelques pas, que je rencontrai nez à nez une de ces Créatures dont je viens de parler. Le vilain Monstre ne m'eût pas plutôt aperçû, qu'il fit plusieurs grimaces, dans lesquelles je crus démêler son étonnement ; puis s'aprochant de moi, il leva sa pâte de devant, sans que je sçusse si c'étoit par méchanceté ou par simple curiosité. Mais de peur d'équivoque, je mis flamberge au vent, & lui donnai un coup du plat de mon épée, car je ne voulois pas le blesser, de peur que cette Action violente, commise à l'égard d'un Animal qui pouvoit leur appartenir, n'irritât les Habitans contre moi. Cependant le coup que j'avois donné à cette Bête fut assez douloureux, pour qu'elle prit la fuite, en jettant des cris, qui attirerent hors du champ voisin une quarantaine d'Animaux de la même sorte, dont je fus re-

regardé d'assez mauvais œil. De peur d'insulte néanmoins je me mis le dos contre un arbre, & fis le moulinet avec mon épée, quoi qu'à dire le vrai je ne fusse rien moins qu'à mon aise

Au milieu de cet embarras, quel ne fut pas mon étonnement, quand je vis ces Animaux se sauver à toutes jambes, & me laisser librement poursuivre ma route, sans qu'il me fut possible de comprendre la cause d'un changement si soudain ? Mais aiant tourné la tête à gauche, j'aperçûs un Cheval qui se proménoit au petit pas dans le Champ; & c'étoit ce Cheval, qu'ils avoient aperçû avant moi, qui, à ce que j'appris depuis, étoit la cause de leur fuite. Le Cheval me parut un peu effrayé en me voyant, mais se remettant d'abord de sa crainte, il considéra mon visage avec de manifestes marques d'étonnement : il regarda avec attention mes mains & mes pieds, & fit plusieurs fois le tour de mon corps. Je voulois continuer mon chemin, mais il me le barra en s'y mettant en travers, quoique d'ailleurs il n'eût pas l'air ménaçant, & qu'il ne me parut pas avoir dessein de me faire la moindre violence. Nous fîmes l'un & l'autre pendant quelques minutes dans cette situation; à la fin je pris la hardiesse d'éteindre la main sur son Cou, dans le dessein de le flatter, en me servant de cette sorte de sifflement & de mots qui sont en usage parmi les Maquignons, quand ils veulent manier un Cheval étranger. Mais cet Animal parut recevoir mes caresses avec dédain, car il branla la tête, fronça le

sourcil, & écarta doucement ma main avec son pied droit de devant. Après quoi il hennit trois ou quatre fois, mais d'une manière si extraordinaire que je crus que c'étoit une espèce de langage, qui lui étoit particulier, qu'il parloit.

Sur ces entrefaites arrive un second Cheval, qui s'approche de l'autre d'un air dégagé & honnête, lui hennit quelques sons, qui me parurent articulés, & en reçoit une réponse du même genre. Ils s'éloignèrent tous deux de quelques pas, comme s'ils avoient voulu conférer ensemble, se promenant l'un à côté de l'autre, en avant & en arrière, tout de même que des personnes qui délibèrent sur quelque affaire importante, mais tournant souvent les yeux vers moi, comme pour empêcher que je ne m'échappasse. Je ne sçaurois exprimer la surprise où je fus en voyant faire de pareilles choses à des bêtes brutes, & je conclus que si les Habitans du País étoient doués d'un degré de raison proportionné à cette supériorité ordinaire que les Hommes ont sur les Chevaux, il falloit nécessairement qu'ils fussent le plus sage Peuple de la Terre. Cette pensée m'encouragea à poursuivre ma route, & me fit naître le dessein de ne me point arrêter que je n'eusse trouvé quelque Maison ou quelque Village, ou du moins quelqu'un des naturels du País. Je m'esquivois déjà tout doucement, quand le premier des deux Chevaux, qui étoit un gris-pommelé, remarquant ma fuite, se mit à hennir après moi d'un ton si absolu, que je m'imaginai entendre ce qu'il vouloit dire;





re; sur quoi je retournai sur mes pas & envers lui, pour attendre ses ordres. Mais je dissimulai ma crainte le mieux qu'il me fut possible; car, sans que j'en jure, le Lecteur croira aisément que l'incertitude où j'étois comment cette Avanture finiroit, me mettoit un peu en peine.

Les deux Chevaux s'approchèrent de moi; regardant avec beaucoup d'attention mon visage & mes mains. Le Cheval gris toucha mon Chapeau de tous côtez avec la corne de son pied droit de devant, & le décompensa tellement, que je fus obligé de l'ôter pour le rajuster; Action qui me parut jeter ce Cheval aussi-bien que son Compagnon (qui étoit un Baybrun) dans un étonnement inexprimable, celui-ci toucha le pan de mon Habit, & trouvant qu'il ne faisoit pas partie de mon Corps, donna encore de nouvelles marques de sa surprise. Ils étoient l'un & l'autre fort embarrassés de mes Souliers & de mes Bas, qu'ils avoient fort attentivement examinés, se hennissant l'un à l'autre, & faisant différens gestes, qui ne ressembloient pas mal à ceux que fait un Philosophe qui tâche d'expliquer quelque Phenomène nouveau & difficile.

En un mot, toutes les manières de ces Animaux me parurent si sages & si marquées au coin de l'intelligence, que je conclus qu'il falloit nécessairement qu'ils fussent des Magiciens, qui s'étoient ainsi métamorphosés eux-mêmes, & qui voyant un Etranger, avoient formé le dessein de se divertir de moi; ou qui peut-être étoient réellement é-

tonnez à la vuë d'un Homme si différent en Habit & en Figure des Habitans d'un Pais si éloigné. Ce beau & solide raisonnement me fit prendre la hardiesse de leur adresser le Discours suivant.

Messieurs, si vous êtes des Enchanteurs, comme il y a grande aparence, vous entendez toutes sortes de Langues, c'est pourquoi je prens la liberté de dire à Vos Seigneuries, que je suis un malheureux Anglois; que ses infortunes ont amené sur vos Côtes, & je conjure un de vous deux de me permettre de le monter comme s'il étoit réellement Cheval, & de me porter à quelque Maison ou à quelque Village. Et vous n'obligerez pas un Ingrat, car je vous ferai présent de ce Coûtéau & de ce Bracelet (que je pris hors de ma poche en prononçant ces derniers mots.) Les deux Créatures gardèrent un profond silence pendant que je parlois, & parurent m'écouter avec beaucoup d'attention; & quand j'eus fait, ils se hennirent plusieurs fois l'un à l'autre, ni plus ni moins que s'ils étoient engagez dans une serieuse conversation. Je remarquai que leur Langage exprimoit fort bien les passions, & que les mots en pouvoient plus aisément être reduits en Alphabet que ceux des Chinois.

Je leur ouïs plusieurs fois prononcer le mot de *Tahoo*; & qu'oi qu'il me fut impossible de deviner ce qu'il signifioit, j'essaiai néanmoins, pendant que ces deux Messieurs étoient en conversation, de le prononcer à mon tour. Dès que je remarquai qu'ils se faisoient, je dis à haute voix *Tahoo*, imitant

tant en même tems, le plus qu'il m'étoit possible le hennissement d'un Cheval ; ce qui ne les surprit pas médiocrement tous deux, & le gris répéta trois fois le même mot, comme s'il avoit voulu m'apprendre le véritable Accent, en quoi je l'imitai de mon mieux, & trouvai que chaque fois je prononçois moins mal, quoique je fusse encore fort loin du point de perfection. Ensuite le Bay-brun essaya ma Capacité à l'égard d'un second mot dont la prononciation étoit bien plus difficile : je veux dire celui de *Houyhnhnm*. Je ne réüffis pas si bien dans ce mot que dans l'autre ; mais après deux ou trois Essais, cela alla mieux ; & mes deux Maîtres me parurent extrêmement étonnez de l'habileté de leur Disciple.

Après quelques autres Discours, qui à ce que je conjecturai, me regardoient, les deux Amis prirent congé l'un de l'autre ; le Cheval gris me fit signe de marcher devant lui, en quoi je jugeai à propos de lui obéir, jusqu'à ce que j'eusse trouvé un meilleur Guide. Quand je marchois trop lentement, il me crioit *Hhuun*, *Hhuun* ; Je devinai sa pensée, & lui donnai à entendre que j'étois las, & qu'il ne m'étoit pas possible d'aller plus loin ; sur quoi il eut la bonté de s'arrêter un peu pour me donner le tems de me reposer.



CHAPITRE II.

Un Houyhnhnm conduit l'Auteur à sa Maison. Description de cette Maison. Manière dont l'Auteur y est reçu. Nourriture des Houyhnhnms. L'Auteur pourvu d'Alimens après avoir craint d'en manquer. Manière dont il se nourrissoit dans ce País.

NOUS avons fait environ trois miles , quand nous arrivâmes à un long Bâtimement fait de Bois de Charpente ; le Toit en étoit assez bas & couvert de paille. Je commençai alors à prendre courage, & tirai de ma poche quelques-unes de ces babioles, que les Voyageurs portent d'ordinaire avec eux, pour en faire à peu de frais de magnifiques présens aux Indiens de l'Amérique; je tirai de ma poche, dis-je, quelques-unes de ces babioles, dans l'espérance de me concilier par là l'affection de ceux de la Maison. Le Cheval me fit signe d'entrer le premier. Je le fis & me trouvai dans une Ecurie fort propre, où il ne manquoit ni Rattelier ni Mangeoire. Il y avoit trois Chevaux & deux Jumens, dont aucun ne mangeoit, mais dont quelques uns étoient assis sur leurs Jarrets, ce qui m'étonna beaucoup. Mais
ce

ce qui augmenta encore mon étonnement, fut que je vis le reste occupé à faire le même Ouvrage que nos Palfreniers font dans nos Ecuries. Ce spectacle me confirma dans ma première opinion, qu'un Peuple capable de civiliser des Brutes jusques à ce point, devoit être le plus sage & le plus habile Peuple de la Terre. Le gris pommelé entra alors, & prévint le mauvais traitement que les autres auroient pû me faire. Il leur hennit à différentes reprises d'un ton d'Autorité, & reçut chaque fois réponse.

Par-dessus cette manière d'Apartement où nous étions, il y en avoit encore trois autres de plein pied, dans lesquels on entroit par trois portes, vis-à-vis les unes des autres. Nous nous rendîmes par le second Apartement à la porte du troisième, où le Cheval gris entra seul, me faisant signe de l'attendre. J'obéis, & préparai en attendant mes présens pour le Maître & pour la Maîtresse de la Maison. Ces présens consistoient en deux Coûteaux, trois Bracelets de Perles fausses, une petite Lunette d'Aproche, & un Colier de Verre. Le Cheval hennit trois ou quatre fois, & je m'attendois à quelque réponse prononcée par une voix humaine; mais un hennissement aussi articulé, quoique plus grêle que le sien, fut toute la réponse qu'il reçût. J'allai m'imaginer que cette Maison appartenoit à quelque personne de la première Distinction, puisque j'essuiois tant de Cérémonies avant que d'être admis: Car il me paroissoit entièrement incroyable qu'un
Hoin-

Homme de qualité ne fut servi que par des Chevaux.

Je craignis pendant un instant que mes malheurs & mes souffrances ne m'eussent fait perdre l'esprit : je regardai tout autour de moi dans la Chambre où j'avois été laissé seul, & je la trouvai comme la première, quoi qu'un peu plus propre. Je me frottai plusieurs fois les yeux, mais ils furent constamment frappez des mêmes objets. Je me pinçai les bras & les côtes pour me reveiller, dans l'espérance que ce qui venoit de m'arriver ne fut qu'un songe. Après quoi je fus obligé d'attribuer à la Magie tout ce que je voyois. Mais je fus interrompu dans ces réflexions par l'arrivée du Cheval gris, qui me fit signe de le suivre dans le troisième Appartement, où je vis une fort jolie Cavalle, avec deux Poulains, assis sur des Nattes de paille, très-bien faites & de la dernière propreté.

Dès que la Cavalle m'eut vû, elle se leva de sa Natte, s'aprocha de moi, & m'examina depuis les pieds jusqu'à la tête: Examen qui finit par un regard de mépris; Après quoi elle se tourna vers le Cheval, & j'ouïs que l'un & l'autre repétoient souvent le mot de *Taboo*; mot dont je ne comprenois pas alors la signification, quoique ce fut le premier que j'eusse âpris à prononcer; mais je ne tardai guères à en sçavoir le sens, & j'achettai cette connoissance par la plus cruelle de toutes les mortifications: car le Cheval me faisant signe de la tête, & repétant le mot *Hbuun*,
Hbuun,

Hhuun, comme il avoit fait sur la Route, ce qui vouloit dire (comme je l'ai déjà expliqué) que je devois le suivre, me conduisit dans une manière de Cour, où il y avoit un autre Bâtiment à quelque distance de la Maison. Nous entrâmes dans ce Bâtiment, & je vis trois de ces détestables Créatures que j'avois rencontré immédiatement après mon arrivée, qui se nourrissoient de Racines & de la Chair de quelques Animaux, que j'avis pris dans la suite avoir été des Anes, des Chiens, & des Vaches mortes de maladies. Ils étoient tous attachez par le cou avec de fortes cordes à une poutre, & tenoient leur manger entre les grifes de leurs pieds de devant.

Le Maître Cheval commanda à un de ses Domestiques, qui étoit un Cheval alezan, de détacher le plus grand de ces Animaux & de le mener à la basse-Cour. J'y fus conduit aussi, & cela dans le dessein de nous comparer ensemble, ce que le Maître & le Valet firent avec beaucoup d'attention, répétant l'un & l'autre le mot de *Tahoo* plusieurs fois. Je ne sçaurois exprimer l'horreur & l'épouvante dont je fus saisi, quand je remarquai que cette abominable Bête avoit une figure humaine. Elle avoit à la vérité le visage plus large, le nez plus écrasé, les lèvres plus grosses, & la bouche plus fendue, que ne les ont d'ordinaire les Européens. Mais ces sortes de Difformitez se remarquent chez la plûpart des Nations Sauvages. Les pieds de devant du *Tahoo* ne différoient en rien de mes mains, excepté que
les

les ongles en étoient plus longs, & qu'ils étoient plus velus & plus bruns. Il y avoit la même conformité & la même différence entre nos pieds: mais les Chevaux ne s'en aperçurent pas, parce que les miens étoient couverts de mes bas & de mes fouliers.

La seule difficulté qui arrêtoit les deux Chevaux, étoit de voir que le reste de mon Corps ne ressembloit en rien à celui d'un *Yahoo*; disparité dont j'avois l'obligation toute entière à mes Habits, qui étoient une chose entièrement nouvelle pour eux: l'Alezan m'offrit une Racine, qu'il tenoit entre la corne de son pied & son pâturon; je la pris, & l'ayant sentie, je la lui rendis le plus civilement qu'il m'étoit possible. Il tira du Chenil du *Yahoo* un morceau de je ne sçai quelle Viande, qui sentoit si mauvais, que j'en détournai la tête en faisant une de ces grimaces dans lesquelles il entre du dédain & du dégoût; ce qu'il n'eût pas plutôt aperçû qu'il le jetta au *Yahoo*, par qui elle fut dévorée avec avidité. Il me montra ensuite un monceau de Foin, & un Picotin plein d'Avoine; mais je branlai la tête pour marquer que ni l'une ni l'autre de ces choses ne pouvoient me servir de nourriture. Et pour dire le vrai, je commençai alors à craindre de mourir de faim, si je ne rencontrais personne de mon espèce: Car pour ce qui regarde ces vilains *Yahoos*, il faut avouer que nonobstant la tendre amitié que je portois alors à la Nature Humaine, je n'ai jamais vû d'Être qui me déplût davantage à tous égards; & ce qu'il y a de singulier, est, que quoi qu'on

qu'on s'accoutume à toutes sortes d'Animaux, les *Yaboo*s seuls m'ont toujours paru plus haïssables à mesure que je les ai connus davantage. Le Maître Cheval démêla mon aversion pour ces Bêtes sur mon visage, & pour m'obliger renvoya le *Yaboo* dans son Chenil. Après cela il aprocha la corne de son pied de devant de sa bouche, ce qui ne me causa pas une médiocre surprise, quoi qu'il le fit d'une manière fort aisée, & avec un mouvement qui me parut parfaitement naturel. A ce premier signe il en ajoûta d'autres pour me prier de donner à connoître ce que je souhaitois de manger; mais il me fut impossible de lui faire une réponse qu'il pût comprendre. Pendant que nous étions tous deux dans cet embarras, je vis une Vache passant tout près de nous. Sur quoi je la montrai au doigt, & marquai l'envie que j'avois de la traire. Le Maître Cheval m'entendit, car il ordonna à une Cavalle, qui étoit une des servantes de Logis, d'ouvrir une Chambre où il y avoit plusieurs Vaisseaux de Terre & de Bois remplis de Lait. Elle m'en donna un bon godet tout plein, que j'avalai tout d'un trait, & avec un plaisir inexprimable.

Vers le midi, je vis arriver chez nous une sorte de Voiture traînée par quatre *Yaboo*s. Il y avoit dans cette Voiture un vieux Cheval qui paroissoit être de Qualité. En descendant il mit d'abord à terre ses pieds de derrière, aiant quelque Accident à son pied gauche de devant. Il venoit dîner avec notre Cheval, qui le reçût avec de grandes
dés-

démonstrations d'amitié. Ils mangèrent dans le plus bel Apartement , & eurent pour second service de l'Avoine bouillie dans du Lait. Leurs mangeoires étoient placées en rond dans le milieu de la Chambre , & divisée en Compartimens égaux , devant lesquels ils étoient tout assis , chacun d'eux ayant une Botte de Paille qui lui servoit de Chaise ou de Tapis. Le Ratelier étoit divisé de la même manière que les Mangeoires , ce qui faisoit que chaque Cheval & chaque Jument mangeoient leur propre Foin & leur composition d'Avoine & de Lait avec beaucoup de décence & de regularité. Le Cheval gris m'ordonna de me tenir près de lui , & causa long-tems avec son Ami sur mon chapitre , à ce que je conjecturai par les nombreux regards dont l'Etranger m'honora , & par la fréquente répétition du mot de *Yaboo*.

Quand on eut achevé de dîner , le Maître Cheval me prit en particulier , & en partie par signes , & en partie par mots , me fit connoître l'inquiétude où il étoit de ce que je n'avois rien à manger. *Hlunnk* dans leur Langue signifie de l'Avoine. Je prononçai ce terme deux ou trois fois ; car quoi que je n'en eusse pas voulu d'abord , je trouvai , après y avoir pensé , que j'en pouvois faire une espèce de Pain , qui mêlé avec du Lait pourroit me servir de Nourriture , jusqu'à ce que je trouvassé l'occasion de me sauver dans quelque País habité par des Hommes. Le Cheval ordonna sur le champ à une Jument blanche de m'apporter une bonne quantité
d'A-

d'Avoine dans une manière de baquet. Je chauffai cette Avoine devant le Feu le mieux qu'il me fut possible & j'en frottai les grains, jusqu'à ce que la Cofse, que je tâchai ensuite d'en séparer, en fut ôtée; Après cela je les écrasai entre deux pierres, ce qui en fit un espèce de pâte, qui mêlée avec de l'eau, & séchée au feu, me tint lieu de Pain. Ce Pain me parut d'abord assez insipide, quoi qu'il y ait bien des endroits en Europe où l'on en mange de pareil, mais je m'y accoutumai peu à peu; d'ailleurs, comme ce n'étoit pas mon premier Essai de frugalité, ce ne fut pas aussi la première expérience par laquelle je me convainquis que la Nature se contente de peu. Et c'est quelque chose de remarquable, que je n'ai pas été malade un seul instant pendant tout le tems que j'ai passé dans cette Isle. A la vérité, j'ai quelque fois tâché d'attraper un Lupin ou quelque Oiseau avec des Lacets fait de Cheveux de *Yabuos*, & j'ai souvent cherché des Herbes bonnes pour la santé, que je faisois bouillir ou que je mangeois en salade, & fait de tems en tems un peu de Beurre, dont je beuvois ensuite le petit Lait. Les premiers jours de mon Arrivée je fus un peu en peine de n'avoir point de sel; mais insensiblement j'ai appris à m'en passer, & j'ose dire que le fréquent usage que nous en faisons dans nos Repas est une corruption de goût, qui doit son origine à la qualité qu'à le sel de provoquer à boire ceux-là mêmes qui ne boiroient que trop sans cela. Car nous ne voyous aucun Animal, excepté l'Homme, qui en mê-

le

le dans ses Repas: Et pour ce qui me regarde, quand j'eus quitté ce País, il se passa un tems assez considérable avant que je pusse m'y raccoûter.

Mais en voilà assez sur le sujet de mes Alimens; sujet sur lequel la plûpart des Voyageurs entrent dans un détail aussi étendu, que si leurs Lecteurs y étoient personnellement intéressés. Cependant, il étoit nécessaire que j'en dise un mot, de peur qu'on ne s'imaginât qu'il étoit impossible, que pendant l'espace de trois ans je pûsse trouver de la Nourriture dans un tel País & parmi de tels Habitans.

Quand le soir fut venu, le Maître Cheval ordonna où je coucherois. Ma Chambre fut une petite Écurie, éloignée de six verges de la Maison, & séparée de l'Etable des *Yahous*. Je me couchai là sur un peu de paille, dont j'avois eu soin de faire une manière de Lit. Mes Habits me servirent de couvertures, & je puis dire que je dormis parfaitement bien. Mais peu de tems après, je fus mieux accommodé, comme j'en informerai le Lecteur en son lieu, c'est-à-dire, quand je lui ferai le détail de ma manière de vivre.





C H A P I T R E I I I.

L'Auteur s'applique à prendre la Langue du Pais, & son Maître le Houyhnhnm lui en donne des Leçons. Description de cette Langue. Plusieurs Houyhnhnms de Qualité viennent par curiosité voir l'Auteur. Il fait à son Maître un récit abrégé de son Voyage.

MA principale application étoit à apprendre la Langue que mon Maître (car c'est le Nom que je lui donnerai dorénavant) & ses Enfans, aussi-bien que tous les Domestiques de la Maison, avoient un empressement égal à m'enseigner; car ils regardoient comme un prodige qu'un Animal brute donnât tant de marques apparentes de raison. Je marquois chaque chose au doigt, & en demandois le nom, que j'écrivois ensuite dans mon Journal quand j'étois seul. Pour ce qui regarde l'accent, je tâchois de l'attraper en priant ceux de la Maison de prononcer plusieurs fois les mêmes mots. En quoi un Cheval alezan, qui n'étoit que simple Valet d'Ecurie, me fut d'une grande utilité.

Leur Langue approche du Haut-Allemand plus que d'aucune autre Langue de l'Europe; mais elle la surpasse en agrément & en é-

nergie. L'Empereur *Charles V.* a fait la même Remarque quand il a dit, que s'il avoit à parler à ses Chevaux, ce seroit en Allemand.

La curiosité & l'impatience de mon Maître furent si grandes, qu'il employa plusieurs heures par jour à m'instruire. Il étoit persuadé (comme il me le déclara depuis) que j'étois un *Yahoo*; mais ce qu'il ne pouvoit comprendre, étoit ma docilité, mon air honnête, & ma propreté; Qualitez qu'aucun *Yahoo* du País n'avoit jamais possédées. Mes Habits étoient une autre merveille incompréhensible pour lui: car il croïoit qu'ils faisoient partie de mon Corps, parce que j'avois soin de ne les jamais ôter que toute la Famille ne fut retirée, & de les mettre le matin avant que qui que ce soit fut levé: Mon Maître étoit curieux de sçavoir d'où je venois, comment j'avois acquis ces aparences de raison qu'il découvroit dans toutes mes actions, & d'apprendre mon Histoire de ma propre bouche, ce qu'il espéroit que je serois bientôt en état de faire, vû les grands progrès que j'avois déjà fait, en aprenant & en prononçant leurs mots & leurs phrases. Pour aider ma mémoire, je m'avisai d'écrire tous les mots que j'apprenois avec leur traduction à côté. Cette méthode me fut d'un si grand secours, qu'à la fin la présence même de mon Maître ne m'empêcha pas de mettre quelques termes & quelques manières de parler sur le papier. J'eus bien de la peine à lui expliquer ce que je faisois, car les *Houyhnhnms* n'ont pas la moindre idée de

de tout ce que nous apellons Livres ou Ecriture.

Dans l'espace de dix semaines je fus capable d'entendre la plûpart de ses Questions, & quelques semaines après de lui faire passablement réponse. Il mourroit d'envie d'apprendre d'où je venois, & qui m'avoit enseigné à imiter une Créature raisonnable, à cause que les *Yaboos* (à qui il voyoit que je ressemblois exactement pour la tête, les mains & le visage, qui étoient les seules parties de mon Corps qui fussent visibles) avoient toujours passé chez eux pour les moins disciplinables de toutes les Bêtes féroces. Je répondis que je venois par Mer, d'un endroit fort éloigné, avec plusieurs autres créatures de mon espèce, & cela dans un grand Vaisseau creux fait de Bois. Que mes Compagnons m'avoient mis par force à terre sur cette Côte, & m'y avoient laissé. Ce ne fut qu'avec une extrême difficulté, & à l'aide de plusieurs signes, que je lui fis comprendre ces choses. Il repliqua qu'il falloit nécessairement que je me trompasse, ou que je dise la chose qui n'est pas, (car ils n'ont aucun mot dans leur Langue pour désigner ce que nous apellons Fausseté ou Mensonge. Je sçai. ajoûta-t-il, qu'il est impossible qu'il y ait un País au-delà de la Mer, ou qu'une troupe de Brutes soit capable de conduire sur l'eau un Vaisseau de Bois : Aucun *Houyhnhum* au monde n'est assez habile pour faire une pareille Voiture, ni assez imprudent pour en confier la direction à des *Yaboos*.

Le mot *Houyhnhnm* signifie dans leur Langue un *Cheval*, & dans son Origine Etymologique, *la perfection de la Nature*. Je dis à mon Maître, que l'expression m'embarraisoit, mais que je tâcherois à force d'application de surmonter dans peu cette difficulté; & que j'espérois d'être bientôt en état de lui raconter des merveilles: Il eut la bonté de dire à sa propre Cavalle, à ses deux Poulains, & à tous les Domestiques de sa Maison, de ne négliger aucune occasion de m'instruire, & lui-même se donnoit cette peine pendant deux ou trois heures chaque jour. Plusieurs Chevaux & quelques Juniens de qualité du voisinage vinrent chez nous, sur le bruit qui s'étoit répandu, qu'il y avoit un *Yahoo*, qui parloit comme un *Houyhnhnm*, & dans les paroles & les actions de qui on découvroit quelque lueur de raison. Ces Etrangers parurent prendre beaucoup de plaisir à ma conversation; ils me firent plusieurs Questions, auxquelles je répondis de mon mieux. Par tous ces moyens je fis de si grands progrès, que cinq mois après mon arrivée, j'entendois tout ce qu'on disoit, & m'exprimois moi-même passablement bien.

Les *Houyhnhnms* qui vinrent visiter mon Maître dans le dessein de me voir, & de causer avec moi, ne purent se persuader que je fusse un véritable *Yahoo*, parce que j'étois autrement couvert que ces Animaux. J'avois été dans la résolution jusqu'alors de garder le silence sur le chapitre de mes Habits, pour me distinguer autant qu'il m'étoit possible de cette maudite race de *Yahoos*; mais quel-

quelques jours après je changeai d'avis, & crus qu'il y auroit de l'ingratitude à en faire plus long-tems un secret à mon Maître. Ajoutez à cela, que je remarquois que mes Habits & mes Souliers seroient bientôt usez, & qu'il faudroit nécessairement que je m'en fisse d'autres de peau de *Taboos* ou de quelques autres Animaux; par où tout le mystère seroit découvert. Je dis donc à mon Maître, que dans le País dont je venois, ceux de mon espèce se couvroient le corps du poil de certaines bêtes artistement préparé: & cela en partie par bienfiance, & en partie pour se garantir des injures de l'air. Que s'il le souhaitoit, je m'offrois à lui montrer en ma personne un échantillon de la vérité de ce que j'avançois; pourvû qu'il me permit de dérober à ses yeux ces parties que la Nature nous enseigne à cacher. Il me dit que mon Discours lui paroissoit fort étrange, mais principalement la Conclusion. Qu'il ne comprenoit pas comment la Nature pouvoit nous enseigner à cacher son propre Ouvrage. Que ni lui ni aucun de sa Famille n'avoit honte d'aucune partie de leurs corps; mais que j'étois le maître de faire à cet égard ce que je voudrois. Sur quoi je commençai par déboutonner & par ôter mon Habit: Je fis la même chose à l'égard de ma Veste. J'ôtai ensuite mes Souliers & mes Bas; & pour achever de satisfaire sa curiosité, je lui montrai ma poitrine & mes bras tout nuds.

Mon Maître considéra ces différens objets avec la plus avide curiosité. Il prit tous mes

Habits pièce à pièce dans son Pâturen , & les examina attentivement ; après quoi aiant passé légèrement un de ses pieds de devant sur plusieurs parties de mon corps , il me dit que j'étois à son avis un parfait *Yaboo* ; que la seule différence qu'il y avoit entre moi & le reste de mon espèce , consistoit en ce que j'avois la peau plus blanche , plus douce , & plus unie ; & les ongles des pâtes de devant & de derrière plus courts que les *Yaboos* ordinaires : aussi-bien que dans l'affectation de marcher toujours sur mes deux pieds de derrière. Il ajoûta , qu'il n'en vouloit pas voir davantage , & que comme il lui paroïssoit que j'avois froid , je pouvois remettre mes Habits.

Je lui marquai quelque mécontentement de ce qu'il m'avoit si souvent donné le nom de *Yaboo* , qui étoit un Animal odieux , pour lequel j'avois un souverain mépris & une parfaite haine. Je le suppliai de ne se plus servir à mon égard d'un titre si outrageant ; & de faire que ceux de sa Maison , & les Amis à qui il permettoit de me venir voir , eussent la même attention. A cette grace je le suppliai d'en ajoûter une autre , qui étoit de ne dire à personne que ce qu'on voyoit n'étoit pas mon véritable corps , parce qu'on regarderoit mes Habits comme une espèce d'Artifice , par lequel j'aurois voulu persuader que je n'étois point un *Yaboo*.

Mon Maître m'accorda ces demandes de la manière du monde la plus gracieuse , & ainsi le secret fut gardé jusqu'à ce que mes Habits commençassent à s'user & m'obligeassent

sent à avoir recours à différens moyens pour les raccomoder, comme je le dirai en son lieu. Dans le même tems il me pria de m'employer avec toute la diligence possible à apprendre la Langue du Pais, parce qu'il étoit encore plus étonné de mon intelligence & de ma faculté de parler que de la figure de mon corps, soit qu'il fut couvert ou non; ajoûtant, qu'il étoit dans la dernière impatience d'entendre les merveilles que j'avois promis de lui raconter.

Depuis ce moment il prit une fois plus de peine qu'auparavant à m'instruire; il me mena dans toutes les Compagnies, & faisoit que tous ceux qui y étoient, me traitoient avec beaucoup de civilité, parce que, comme il le leur disoit en particulier, cela me mettroit de bonne humeur, & me rendroit plus divertissant.

Chaque jour quand je l'allois saluer, il ajoûtoit à la peine qu'il prenoit de m'instruire, des questions touchant moi-même, auxquelles je répondois le mieux qu'il m'étoit possible; & par là je lui avois déjà donné quelques idées générales quoique fort imparfaites.

Il seroit ennuyeux de marquer les différens degrés par lesquels je passai avant que je fusse capable d'une conversation un peu suivie. Voici la première de ces conversations. Pour satisfaire la curiosité de mon Maître, que je n'avois fait jusqu'alors qu'irriter par des réponses mal exprimées & encore plus mal entendues, je lui dis un jour, que je venois d'un Pais fort éloigné, com-

me j'avois déjà eu l'honneur de lui dire , avec une cinquantaine d'Animaux de mon espèce ; que nous avons traversé plusieurs Mers dans un Vaisseau de Bois plus grand que sa Maison. Je lui fis là-dessus la plus exacte description du Vaisseau que je pûs , & tâchai de lui expliquer par la comparaison de mon mouchoir déployé comment ce Vaisseau avoit été poussé par le vent. Que mes gens s'étant revoltez contre moi , m'avoient mis à Terre sur cette Côte , où j'avois d'abord rencontré ces exécrables *Tahoos* , de la persécution desquels sa venuë m'avoit délivré. Il me demanda , qui avoit fait le Vaisseau , & comment il étoit possible que les *Houyhnhnms* de mon País en eussent confié la direction à des Brutes ? Je répondis , que je n'oserois pas poursuivre ma Relation , à moins qu'il ne m'engageât sa parole qu'il ne se fâcherait pas , & qu'à cette condition je lui raconterois les merveilles dont je lui avois si souvent parlé. Il me le promit , & là-dessus je continuai mon Discours , en l'assurant , que le Vaisseau avoit été fait par des Créatures comme moi , qui dans tous les País que j'avois parcourus , aussi-bien que dans le mien , étoient les seuls Animaux douez de raison ; & qu'à mon arrivée dans le País , j'avois autant été étonné de voir les *Houyhnhnms* agissant comme des Êtres Raisonnables , que lui ou ses Amis avoient pû l'être de découvrir des marques d'intelligences dans une Créature qu'il lui plaisoit de confondre avec les *Tahoos* , à qui

j'a-

j'avoüois bien que je ressemblois à quelques égards, mais nullement du côté de la Bêtise & de la Férocité. J'ajoutai, que si j'avois jamais le bonheur de revenir dans ma Patrie, & d'y pouvoir raconter mes Voyages, comme c'étoit mon intention, tout le Monde me taxeroit de dire *la chose qui n'est pas*; & que, malgré le profond respect que j'avois pour lui, sa Famille & ses Amis, je pouvois lui dire, que mes Compatriotes auroient grande peine à croire qu'il y eût un País au Monde, où les *Tabous* fussent des Brutes & les *Houyhnhams* des Créatures raisonnables.



CHAPITRE IV.

Notion des Houyhnhnms touchant le vrai & le faux. Discours de l'Auteur desaprouvé par son Maître. L'Auteur entre dans un plus grand Detail sur lui-même & sur les Accidens de son Voyage.

MON Maître écouïta ce que je venois de lui dire avec cet air d'embarras qu'on a quand on nous dit des choses que nous avons peine à comprendre; ce qui venoit de ce que les Idées de *Doute* & d'*Incertitude* à l'égard de la *Vérité d'un Fait*, étoit entièrement nouvelles pour lui; Et je me souviens

que dans plusieurs Discours que j'eus avec mon Maître touchant les Hommes en général, étant obligé de lui parler des Mensonges dont ils se servent pour se tromper les uns les autres, ce ne fut qu'avec une extrême difficulté que je vins à bout de me faire entendre, quoique d'ailleurs il eût la compréhension du Monde la plus aisée. Car voici comme il raisonna : l'Usage de la parole est institué pour se faire entendre, & pour apprendre ce que nous ignorons ; or, si quelqu'un dit la chose qui n'est pas, il renverse cette institution ; parce qu'à proprement parler, je ne sçaurois dire que je l'entens, & que bien loin de m'apprendre quelque chose, il me met dans un pire état que l'ignorance, puis qu'il me persuade que le *Noir* est *Blanc*. Voilà toutes les notions qu'il avoit touchant la faculté de *Mentir*, que les Hommes possèdent si parfaitement.

Pour revenir à mon sujet ; quand j'eus dit que les *Yahoos* étoient les seuls Animaux raisonnables de mon Païs, mon Maître me demanda si nous avions des *Houyhnhnms* parmi nous, & quel étoit leur emploi : Je lui répondis que nous en avions un grand nombre : qu'en Été ils païssoient dans les Champs, & qu'en Hyver on les gardoit dans des maisons, où on les nourrissoit de Foin & d'Avoine, & où des *Yahoos*, qui servoient de Valets, étoient obligez de leur peigner la crinière, de leur nettoyer les pieds, de leur donner à manger, & de faire leurs lits. Je vous entens, me dit mon Maître, & je compris par ce que
vous

vous dites , que quelque portion de raison que vos *Yaboos* prétendent avoir , les *Houyhnhnms* sont pourtant vos Maîtres ; je serois charmé que nos *Yaboos* fussent aussi traitables. Je le suppliai de me permettre de n'en dire pas davantage , parce que j'étois parfaitement sûr que la solution de la difficulté qu'il me proposoit , ne pourroit manquer de lui déplaire. Mais il m'ordonna de parler librement , & me promit de ne se point fâcher. Rassuré par cette promesse , je lui dis que nos *Houyhnhnms* , que nous apellions *Chevaux* , étoient les plus beaux & les plus généreux de tous les Animaux que nous eussions : qu'ils excelloient en force & en vitesse : que quand ils appartenoient à des personnes de qualité , ils n'étoient employez qu'à porter leurs Maîtres , ou qu'à tirer des Chariots , & au reste fort bien traitez , à moins qu'ils ne tombassent malades , ou ne devinssent fourbus , parce qu'alors on les vendoit , & qu'on ne s'en servoit plus qu'à des occupations basses , jusques à leur mort ; après quoi on les écorchoit pour tirer quelque profit de leur peau , & on jettoit le reste de leur corps pour servir de pâture aux Chiens ou à des Oiseaux de proie. Mais ; ajoûtai-je , les Chevaux ordinaires ne sont pas si heureux , puis qu'ils sont mal nourris , & employez par des Fermiers ou des Charretiers à de bien plus rudes travaux. Je lui décrivis le mieux qu'il me fut possible nôtre manière d'aller à Cheval , aussi - bien que la forme & l'usage de nos Brides , nos Selles , nos Eperons & nos Fouëts. Je lui dis en-

suite, que nous attachions de certaines plâques d'une substance dure apellée *Fer* au deffous de leurs pieds, afin qu'ils ne se fissent point de mal en marchant dans les chemins pierreux.

Mon Maître me parut indigné de mon Discours ; cependant il se contenta de me dire, qu'il s'étonnoit de la hardiesse que nous prenions de monter sur le dos d'un *Houyhnhnms*, parce qu'il étoit sûr que le moins fort de ses Domestiques étoit capable de jeter à terre le plus robuste *Yahoo*, & même d'écraser cette Bête en se roulant sur le dos. Je répondis, que nous accoûtions nos Chevaux dès l'âge de trois ou quatre ans aux différens services auxquels nous les destinions. Que ceux d'entre eux qui étoient extraordinairement vicieux, étoient employez au chariage ; que pendant qu'ils étoient jeunes on les châtoit sévèrement pour les corriger de ces sortes de défauts auxquels les châtimens peuvent servir de remède : Qu'on châtoit la plûpart des Mâles quand ils avoient atteint l'âge de deux ans, pour les rendre plus doux & plus traitables ; qu'il faisoit avouer qu'ils étoient sensibles aux punitions & aux récompenses ; mais qu'il étoit certain, qu'ils n'avoient pas la moindre teinture de raison.

Je fus obligé de me servir de beaucoup de circonlocutions pour donner à mon Maître de justes idées de tout ce que je venois de dire ; car leur Langue n'est pas abondante en mots, parce que leurs Besoins & leurs Passions sont en bien plus petit nombre

bre que les nôtres. Mais il m'est impossible d'exprimer le noble ressentiment que lui inspira l'idée du Traitement cruel que nous faisons à plusieurs de nos *Houyhnhnms*, particulièrement après que je lui eus expliqué le but qu'on se proposoit par cette sanglante opération, qui étoit d'empêcher qu'ils ne pussent réüssir à la propagation de leur espèce, & de les rendre plus serviles. Il dit, que s'il étoit possible qu'il y eut un País où les *Yahoos* seuls étoient douez de raison, il falloit nécessairement qu'ils y fussent aussi les Maîtres, parce qu'à la longue la raison l'emportoit toujours sur une force aveugle & brutale. Mais, que considérant la forme de nos corps, & en particulier du mien, il lui sembloit qu'aucune Créature d'égal volume n'étoit moins propre à faire usage de cette raison dans les affaires ordinaires de la vie; sur quoi il me pria de lui dire, si mes Compatriotes ressembloient à moi, ou bien aux *Yahoos* de son País. Je lui dis, que j'étois aussi bienfait que la plûpart des Hommes de mon âge; mais que les Jeunes & les Femelles avoient la peau beaucoup plus douce, & que celles-ci particulièrement l'avoient d'ordinaire blanche comme du lait. Il est vrai, me répondit-il, qu'il y a quelque différence entre vous & les autres *Yahoos*, puisque vous êtes plus propre & pas tout-à fait aussi difforme qu'eux. Mais il ajoûta, qu'en fait d'avantages réels, ils l'emportoient sur moi. Que mes ongles, tant aux pieds de devant qu'à ceux de derrière, ne m'étoient d'aucun usage; qu'à l'égard de mes pieds

de devant ce n'étoit qu'improprement qu'il leur donnoit ce nom, ne m'ayant jamais vû marcher dessus; que la peau n'en étoit pas assez dure pour les apuier sur des pierres; que la plûpart du tems je ne les couvrois de rien, & que la couverture dont je les envelopois quelquefois, n'étoit ni de la même figure, ni aussi forte que celle que je mettois à mes pieds de derrière. Qu'il falloit nécessairement que je tombasse souvent, puisqu'il étoit impossible que je me tînsse toujours ferme en ne m'apuiant que sur deux pieds. Il commença alors à faire la critique des autres parties de mon Corps, disant, que mon nez avançoit trop: que mes yeux étoient si enfoncés dans ma tête que j'étois obligé de la tourner si je voulois voir quelque objet qui fut à mes côtes: que je ne pouvois prendre de nourriture sans approcher un de mes pieds de devant de ma bouche: que pour défendre mon Corps contre le chaud & contre le froid, j'étois obligé d'avoir recours à des Habits, que je ne pouvois ôter & remettre chaque jour sans qu'il m'en coutât beaucoup de tems & de peine. Et enfin, qu'il avoit observé que tous les Animaux de son Pais avoient naturellement de l'horreur pour les *Yabos*: que les plus foibles les fuïoient, & que les plus forts les chassoient loin d'eux. D'où il concluait, qu'en nous suposant doüez de raison, il n'en étoit pas moins embarrassé pour cela à sçavoir comment nous pouvions remédier à cette Antipathie naturelle que toutes les Créatures paroïssent avoir contre nous; ni par conséquent comment

ment nous pouvions les apprivoiser, & enterrer service. Mais, poursuivit il, je ne veux pas entrer plus loin dans cette Discussion, parce que ma grande envie est d'apprendre votre Histoire, dans quel Pais vous êtes né, & tout ce qui vous est arrivé de plus important avant que de venir ici.

Je lui dis, que je ferois de mon mieux pour satisfaire entièrement sa curiosité; mais que je craignois bien qu'il n'y eût plusieurs choses dont il me seroit impossible de lui donner des idées, parce que je ne voyois rien dans son Pais à quoi je puisse les comparer. Que néanmoins j'allois essayer de le contenter sur tous les Articles qu'il venoit d'indiquer; mais que je le suppliois de m'aider, quand je ne pourrois pas trouver les expressions qu'il me faudroit, ce qu'il eût la bonté de me promettre. Je dis, que mes Parens étoient de bons Bourgeois, établis dans une Isle nommée Angleterre, qui étoit si éloignée de son Pais, qu'un de ses Domestiques auroit de la peine à y arriver en un An, quand même il iroit toujours tout droit. Que mes Parens m'avoient fait apprendre la Chirurgie, c'est-à-dire, l'Art de guérir les Playes & les Contusions qui arrivent au Corps; que mon Pais étoit gouverné par une Femme que nous appellons Reine. Que j'avois quitté ma Patrie pour acquérir des Richesses, par le moyen desquelles je pûsse à mon retour vivre dans l'opulence avec ma Famille. Que dans mon dernier Voyage j'étois Commandant du Vaisseau, & que j'avois sous moi
une

une cinquantaine de *Yaboos*, dont plusieurs étoient morts en Mer, ce qui m'avoit forcé à les remplir par d'autres de différentes Nations. Que notre Vaisseau avoit deux fois été en danger de couler à fond; la première par une violente Tempête, & la seconde parce qu'il avoit donné contre un Rocher. Mon Maître m'interrompit en cet endroit, pour me demander, comment je pouvois persuader à des Etrangers de différens Pais de s'embarquer avec moi, dont le Vaisseau avoit couru tant de risques, & à bord de qui tant de monde étoit mort. Je lui dis, que c'étoient des gens de Sac & de Corde, obligez de quitter leur Pais à cause de leurs crimes ou de leur pauvreté. Que quelques-uns avoient été ruinez par des Procès; que d'autres s'étoient jettez dans la misère par la Boisson, le Jeu ou les Femmes; que d'autres étoient coupables de Trahison; qu'un grand nombre l'étoient de Meurtre, de Vol, d'Empoisonnement, de Parjure; de fausse Monnoie ou de Désertion; & que presque tous s'étoient sauvez de Prison; ce qui faisoit qu'aucun d'eux n'ôsoit remettre le pied dans sa Patrie, de peur d'être pendu, ou mis pour le reste de ses jours dans un Cachot; & qu'ainsi ils étoient forcez de chercher à gagner leur vie dans des Pais éloignez.

Mon Maître m'interrompit plus d'une fois dans ce Discours; je m'étois servi de plusieurs circonlocutions pour lui faire connoître la nature des différens Crimes qui avoient porté la plus grande partie de mon

Equi-

Equipage à quitter leur Patrie. Ce ne fut qu'après plusieurs conversations qu'il vint à bout de me comprendre. Ce qu'il concevoit le moins, disoit-il, étoit la nécessité ou l'usage de ces Crimes. Pour éclaircir ce point, je fus obligé de lui donner quelques idées du désir d'être puissant & riche, aussi bien que des terribles effets de l'Esprit de Vengeance, de la Haine, de la Cruauté, de l'Intempérance, & de la Volupté. Pour lui faire connoître ces passions, je fis des suppositions capables de lui en faire concevoir quelques Notions. Après quoi, tel qu'un Homme dont l'imagination est frappée de quelque chose qu'il n'avoit jamais vû auparavant, ni dont il n'avoit jamais entendu parler, il levoit les yeux en haut avec étonnement & avec indignation. Pouvoir, Gouvernement, Guerre, Loix, Punitions, & mille autres choses ne pouvoient être exprimées dans cette Langue faute de Termes : & c'étoit de là que venoit le cruel embarras où j'étois de faire concevoir à mon Maître ce que je voulois dire. Mais aiant la compréhension admirable, il parvint enfin à connoître, si-non parfaitement, du moins en grande partie, de quoi la Nature Humaine est capable parmi nous, & me pria d'entrer un peu dans le détail sur les affaires de ce País que j'appellois Europe, mais particulièrement sur celles de ma Patrie.



CHAPITRE V.

L'Auteur pour obéir aux ordres de son Maître l'informe de l'Etat de l'Angleterre, aussi-bien que des causes de la Guerre entre quelques Potentats de l'Europe; & commence à lui donner quelques idées sur la Nature du Gouvernement de l'Angleterre.

JE prie le Lecteur de se souvenir, que ce que je vais dire à présent est un Extrait de plusieurs Conversations que j'ai euës avec mon Maître pendant l'espace de plus de deux années. A mesure que je faisois de nouveaux progrès dans la Langue des *Houyhnhnms*, il me proposoit de nouvelles Questions. Il m'interrogea sur l'Etat de l'Europe, sur le Commerce, les Manufactures, les Arts & les Sciences; & chaque Réponse que je lui faisois donnoit lieu à de nouvelles Demandes. Mais je mettrai seulement ici en substance les Entretiens que nous eûmes sur ma Patrie, que je rangerai dans un certain ordre, sans avoir égard aux tems ni à d'autres circonstances, qui y donneroient occasion. La seule chose qui m'embarrasse, c'est qu'il me sera très-difficile de rendre avec fidélité les Argumens & les Expressions de mon Maître: Mais j'espère pour-
tant

tant qu'à travers d'une traduction barbare on ne laissera pas d'entrevoir la beauté & la justesse de son Esprit.

Pour obéir donc à ses ordres, je lui racontai le fameux Evénement connu sous le nom de la *Revolution*, la longue Guerre commencée alors par le Prince d'Orange contre la France, & renouvelée par la présente Reine; Guerre dans laquelle presque toutes les Puissances de l'Europe ont été engagées. Je calculai à sa demande, que pendant le cours de cette Guerre un million de *Taboos* avoit été tué, que plus de cent Villes avoient été prises, & trois fois autant de Vaisseaux coulez à fond. Il me demanda quelles étoient ordinairement les causes pour quoi un Pais entroit en Guerre avec un autre. Je répondis que ces causes étoient sans nombre, mais que je lui ferois l'énumération des principales: Que quelquefois c'étoit l'Ambition des Princes qui s'imaginent toujours n'avoir pas assez de Pais ni assez de Peuples pour leur Domination: Quelquefois la corruption des Ministres, qui engagent leurs Maîtres dans une Guerre pour se rendre nécessaires, ou pour détourner l'attention de dessus leur mauvaise Administration. Que la différence en fait d'opinions avoit couté la vie à plusieurs millions d'Hommes: par exemple, si de la *Chair* est du *Pain*, ou du *Pain* de la *Chair*; si le jus d'un certain *Fruit* est du *Sang* ou bien du *Vin*; s'il vaut mieux *baiser un pilier*, ou le *jetter dans le feu*; quelle est la meilleure couleur pour un *Habit*, la *Noire*, la *Blanche*, la *Rouge*, ou la

la *Grife*; & si cet Habit doit être *long* ou *court*, *étroit* ou *large*, *sale* ou *net*, avec plusieurs autres problèmes du même genre. Jamais les Guerres ne sont plus cruelles & plus sanglantes, ou ne durent plus long-tems, que quand c'est la diversité d'Opinion qui les a allumées, principalement quand cette Diversité ne regarde que des choses indifférentes.

Quelquefois deux Princes se broüillent ensemble pour sçavoir qui des deux chassera un troisième de ses Etats, sur lesquels aucun d'eux ne prétend avoir le moindre Droit. Souvent un Prince déclare la Guerre à un autre, de peur que celui-ci ne le prévienne. Quelquefois une Guerre s'allume, parce que l'Ennemi est trop *fort*, & quelquefois parce qu'il est trop *foible*. Quelquefois nos Voisins *ont* de certaines choses dont nous *manquons*, & *manquent* de certaines choses que nous *avons*; & nous nous entretenons jusqu'à ce qu'ils prennent les nôtres & nous donnent les leurs. On peut avec justice faire la Guerre à un Allié qui possède de certaines Villes qui sont en notre Bienveillance, ou bien une étendue de Pais, qui s'il étoit joint au nôtre, lui donneroit une Figure plus régulière. Si un Prince envoie des Troupes dans un Pais, dont le Peuple est pauvre & ignorant, il peut légitimement exterminer la moitié des Habitans & réduire l'autre moitié en Esclavage, dans le dessein de les civiliser & de corriger la férocité de leurs mœurs. C'est une pratique très ordinaire & très-honorable, quand un Prince demande du secours à un autre
pour

pour chasser un Usurpateur, & puis s'emparer du Pais, & tué, emprisonne, ou envoie en Exil le Prince à l'aide de qui il est venu. Etre alliez par Naissance ou par Mariage, est une féconde source de Querelles entre deux Potentats, & plus il y a de proximité dans la parenté. plus la Disposition à se quereller est grande: les Nations *pauvres* sont de *mauvaise Humeur*; & les Nations *riches* sont *insolentes*; or, qui ne voit que *l'insolence* & la *mauvaise Humeur* ne s'accorderont jamais? Toutes ces raisons font que le métier de *Soldat* passe pour le plus honorable de tous: parce qu'un *Soldat* est un *Yahoo*, loué pour tuer de sang froid le plus d'Animaux de son espèce, quoi qu'ils ne lui aient jamais fait le moindre mal.

Il y a encore une autre sorte de Princes en Europe, qui n'ont pas les reins assez forts pour faire la Guerre eux-mêmes, mais qui prêtent leurs Troupes à des Nations riches, à tant par jour pour chaque Homme; & c'est là un de leurs plus solides & de leurs plus honnêtes Revenus.

Ce que vous venez de me raconter (me dit mon Maître) au sujet de la Guerre, me donne de grandes idées de cette Raïson dont vous prétendez être douiez: Cependant c'est une espèce de bonheur que le pouvoir de vous autres *Yahoos* n'est pas proportionné à vôtre Malice, & que la nature vous a mis dans l'impuissance presque absoluë de faire du mal.

Car vos bouches n'étant pas avancées comme celles de plusieurs autres Animaux, il est très-

très-difficile que vous vous mordiez les uns les autres. Pour ce qui regarde vos pieds de devant & de derrière, ils sont si tendres & si peu propres à nuire, qu'un de nos *Yahoos* en attaqueroit une douzaine des vôtres. Ainsi quand vous avez fait monter si haut, le nombre de ceux qui avoient été tuez dans de certaines Guerres, il faut nécessairement que vous ayez dit *la chose qui n'est pas*.

Ce trait d'Ignorance me fit sourire ; & comme je n'étois pas tout-à-fait apprentif dans le métier de la Guerre, je lui fis la Description des Canons, des Coulevrines, des Mousquets, des Carabines, des Pistolets, des Boulets, de la Poudre, des Epées, des Bayonnettes, des Sièges, des Retraites, des Attaques, des Mines, des Contremines, des Bombardemens & des Combats de Mer : J'ajoutai, que dans ces Combats il restoit quelquefois vingt mille Hommes de chaque côté, & que c'étoit quelque chose d'inexprimable que le feu continuel, le bruit & la fumée de nos Canons, aussi-bien que les cris des Blessez & des Mourans : Que dans les rencontres sur Terre, les Vainqueurs se baignoient dans le sang ; fouloient aux pieds de leurs Chevaux ceux sur qui ils venoient de remporter la victoire, & laissoient leurs Cadavres pour servir de nourriture aux Chiens, aux Loups, & aux Oiseaux de proie. Et pour exalter la valeur de mes Compatriotes, je lui protestai que je leur avois vû faire sauter en l'air tout d'un coup une centaine d'Ennemis dans un Siège, & que les corps morts étoient retombés à

ter-

terreen mille piéces, au grand divertissement des Spectateurs.

J'allois entrer dans un plus grand détail, quand mon Maître m'imposa silence. Il dit, que quiconque connoissoit le naturel des *Yahoos*, les croiroit aisément capables de tous les Crimes dont je venois de parler, si leur force étoit égale à leur méchanceté. Que mon Discours avoit non-seulement augmenté l'Horreur qu'il avoit pour ces Bêtes, mais aussi excité en lui un trouble ignoré jusqu'alors. Qu'il craignoit que ses Oreilles ne s'accoutumassent à entendre des choses abominables, & que cette indignation dont il étoit frappé à présent ne diminuât insensiblement. Que quoi qu'il eût de la haine pour les *Yahoos* de son País, il les blâmoit néanmoins à cause de leurs qualitez odieuses, aussi peu qu'un *Hnnayb* (sorte d'Oiseau de proie) à cause de sa cruauté. Mais que quand une Créature qui prétend être douée de raison, est capable de certains forfaits, la corruption de cette faculté lui paroissoit reveler ceux qui en étoient les Auteurs au dessous même de la condition des Bêtes brutes.

Il ajoûta, qu'il n'en avoit que trop entendu sur le sujet de la Guerre; mais qu'un autre point lui faisoit de la peine à présent. Que je lui avois dit que quelques personnes de mon Equipage avoient quitté leur Patrie, parce qu'elles avoient été ruinées par des Procès. Qu'il ne sentoît pas que pour avoir quelque différend avec un autre, il fallut faire

re de grandes dépenses pour qu'un Juge décidât qui des deux avoit tort ou raison.

Je répondis, que je n'étois guères versé dans tout ce que nous appellons Procédures, parce que je n'avois presque jamais eu de Commerce avec des gens de Barreau, excepté une seule fois que j'avois employé quelques Avocats pour demander Reparation d'une injustice qui m'avoit été faite, sans avoir pû en venir à bout: Que néanmoins aiant eu occasion de former des liaisons avec quelques personnes ruinées par des Progrès & obligées ensuite par la misère à quitter leur Patrie, je me faisois fort, de lui donner sur ce sujet au moins quelques idées superficielles.

Je lui dis que ceux qui faisoient profession de cette science, égaloient en nombre les Chenilles de nos Jardins; & que, quoique tous en général eussent la même profession, il y avoit néanmoins quelque différence dans leurs Fonctions. Que le nombre prodigieux de ceux qui s'apliquoient à cette science, étoit cause que tous n'en pouvoient pas subsister d'une manière légitime & honnête, & qu'ainsi il falloit nécessairement que plusieurs eussent recours à l'Adresse & à l'Artifice. Que parmi ceux-ci il y en avoit quelques-uns qui des leurs plus tendre Jeunesse s'étoient apliquez à apprendre l'Art de prouver que le *Noir* est *Blanc*, & que le *Blanc* est *Noir*. Que la hardiesse de ces gens & l'audace de leurs prétentions étoient si grandes, qu'il en imposoit au Vulgaire, parmi lequel ils passoit pour des personnes d'une

Ha-

Habileté consommée ; ce qui les mettoit plus en vogue que tous leurs autres Collèges. Ce fut à eux, lui dis-je, en poursuivant mon Discours, que j'eus à faire dans le Procès que je perdis ; & je ne sçauois mieux vous faire connoître leur manière de plaider que par un Exemple.

Suposons que mon Voisin aie envie d'avoir ma *Vache*, il louë un de ces Avocats pour prouver que ma *Vache* lui appartient. Il faut alors que j'en louë un autre pour défendre mon Droit, parce qu'il est contre toutes les règles de la Loi qu'un Homme défende sa propre Cause. Or, dans ce cas moi à qui la *Vache* appartient, j'ai deux grands desavantages. Premièrement mon Avocat étant, comme je l'ai dit, accoûtumé dès sa Jeunesse à défendre la fausseté & l'injustice, est tout-à-fait hors de son élément, quand il est question de parler en faveur de l'Équité ; car comme cette fonction lui est entièrement nouvelle, il s'y prendra sûrement de travers, quand même il voudroit faire de son mieux. Le second desavantage, c'est que la nature de mon affaire exige que mon Avocat prenne de grandes précautions ; car, comme la subsistance de tant de personnes dépend de l'occupation qu'elles ont, si mon Avocat plaide ma cause de manière que mon affaire soit d'abord expédié, il est sûr de s'attirer, sinon l'indignation de ses Supérieurs, du moins la haine de ses Confrères, qui le regarderont comme une espèce de serpent qu'ils nourrissent dans leur sein. Le cas ainsi posé, je n'ai que deux méthodes de

garder ma *Vache*. L'une est de corrompre l'Avocat de ma Partie, en lui promettant double salaire; & cet artifice doit naturellement me réussir, puisque l'éducation & le caractère du personnage dont il s'agit me donnent lieu d'espérer qu'il trahira celui qui a eu l'inprudence de se fier à lui. L'autre méthode est, que mon Avocat n'insiste point sur la justice de ma Cause, & reconnoisse que ma *Vache* appartient à ma Partie adverse: parce que l'événement a démontré mille & mille fois, qu'un grand préjugé en faveur du succès d'une Cause, est quand elle est notoirement injuste.

C'est une maxime parmi ces gens, que tout ce qui a été fait auparavant peut légitimement se faire encore: Voilà pourquoi ils gardent soigneusement par écrit toutes les Décisions déjà faites, mêmes celles qui par ignorance ou par corruption renversent les regles les plus ordinaires de l'Equité & de la Raison. Toutes ces Décisions deviennent entre leurs mains des Autoritez, par lesquelles ils tâchent de blanchir les Crimes les plus noirs, & de justifier les prétentions les plus iniques; & cette pratique leur réussit si bien, qu'il n'est guères possible d'imaginer un Procès, dans lequel les deux Parties n'ayent plus d'une Décision à alléguer en leur faveur.

En plaidant, ils évitent soigneusement de venir au fait; mais en récompense, ils aimeroient mieux renoncer à leur profession que d'oublier la moindre Circonstance inutile. Par exemple; pour ramener la supposition

tion que je viens de faire, ils ne s'informeront pas de quel droit ma Partie adverse prétend que ma *Vache* lui appartient, mais si cette *Vache* est noire ou blanche; si ses cornes sont longues ou courtes; si le Pré dans lequel elle paît est rond ou carré; à quelle maladie elle est sujette, & ainsi du reste: après quoi ils consultent tous les Arrêts rendus en pareil cas, renvoyent la décision de la cause à un autre tems, & de renvoi en renvoi, vingt ou trente ans après, le Juge déclare qui a tort ou raison.

Il faut remarquer aussi que ces Messieurs ont un Jargon qui leur est particulier, intelligible pour eux seuls, & que c'est dans ce Jargon que leurs Loix sont écrites. C'est par là principalement qu'ils ont réussi à confondre le vrai & le faux, le juste & l'injuste; & ils en sont si bien venus à bout, qu'ils sont capables de plaider pendant trente ans, pour sçavoir si un Champ qui a appartenu à mes Ayeux depuis six générations, est à moi ou bien à un Étranger, qui n'a jamais prétendu être de mes Parens.

Pour ce qui regarde l'examen de ceux qui sont accusez de Crimes d'Etat, les Procédures ne sont pas si longues: Car, si ceux qui sont à la tête des Affaires prennent soin (comme ils n'y manquent guères) de faire donner ces sortes de commissions à des gens de Loi, dont la complaisance & l'habileté leurs sont connues; ceux-ci, dès qu'ils sçavent les intentions de leurs Protecteurs, ne manquent pas de condamner ou d'absoudre

les accusez, & cela sans faire tort à aucune des formes prescrites par la Loi.

Mon Maître m'interrompt en cet endroit pour me dire, que c'étoit bien dommage que des Hommes qui avoient autant de connoissance & autant de talens que ces Avocats, ne s'apliquassent pas plutôt à en faire part aux autres. Je répondis que leur profession emportoit tout leur tems, & qu'ils n'avoient pas même le loisir de penser à autre chose. Que cela étoit si vrai, que hors de leur métier, ils étoient d'une ignorance & d'une stupidité au dessus de toute expression; & qu'on avoit remarqué qu'ils étoient Ennemis jurez de tout ce qu'on apelle connoissances, comme s'ils avoient résolu de chasser la raison de toutes les Sciences, après l'avoir bannie de leur profession.



CHAPITRE VI.

Suite du Discours de l'Auteur sur l'état de son País, si bien gouverné par une Reine, qu'on peut s'y passer de Premier Ministre. Portrait d'un pareil Ministre.

MON Maître me parut ne pas ajoûter tout-à-fait foi à ce que je venois de lui raconter, parce que comme il me le déclara ensuite, il lui étoit impossible de compren-

prendre pourquoi les gens de Loi prendroient mille peines , & feroient ensemble une sorte de confédération d'iniquité , & cela simplement pour chagriner les Animaux de leur espèce. A la vérité , ajouta-t-il , vous m'avez dit qu'ils étoient payez pour cela , mais ces termes n'excitent pas la moindre idée en moi. Pour résoudre cette difficulté , je fus obligé de lui décrire l'usage de la Monnoye , les matériaux dont on en faisoit , & la valeur des métaux. Je lui dis que quand un *Yaboo* avoit une grande quantité de ces métaux précieux , il pouvoit acquérir tout ce qu'il vouloit , de magnifiques Habits , de beaux Chevaux , de grandes Terres , des Mêts exquis , & de jolies Femelles.

Que la Monnoye seule faisant de si admirables effets , nos *Yaboo*s ne croïoient jamais en avoir assez à dépenser ou à garder , suivant que leur inclination naturelle les portoit à la profusion ou à l'avarice. Que les riches jouïssent du travail des pauvres , & que ceux-ci étoient mille contre un en comparaison de ceux-là. Que le gros de nôtre Peuple ménoit une vie misérable , & étoit obligé de travailler pendant toute l'année depuis le matin jusqu'au soir pour fournir à un petit nombre de riches tout ce que leurs caprices ou leur vanité leur faisoit souhaiter. J'entrai dans un assez grand détail sur ce sujet ; mais mon Maître ne m'entendit pas mieux pour cela ; parce qu'il lui avoit plû de se mettre en tête que tous les Animaux avoient une sorte de droit sur les productions de la Terre ;

& bien particulièrement ceux qui présidoient sur les autres.

Ce préjugé lui donna la curiosité de sçavoir, en quoi consistoient ces mets exquis, dont je venois de parler, & comment il se pouvoit faire que quelqu'un de nous en manquoit. Sur quoi je lui fis l'énumération de toutes les sortes qui me vinrent dans l'esprit, aussi-bien que des différentes manières de les accommoder, ce qui ne pouvoit se faire sans envoyer des Vaisseaux dans différentes parties du Monde, pour en rapporter des Fruits rares & des Liqueurs d'un goût excellent. Je lui protestai qu'on étoit obligé de faire du moins trois fois le tour de notre Terre, avant qu'une de nos Femelles de distinction eût un déjeûner qui fut dans l'ordre. Il dit, que ce devoit être un bien misérable Pais que celui qui ne nourrissoit pas ses Habitans. Mais ce qui l'étonnoit principalement, c'est qu'un Pais aussi étendu que le nôtre avoit si peu d'Eau douce, que notre Peuple se trouvoit réduit à la nécessité de faire venir sa boisson par Mer. Je repliquai, que l'Angleterre (ma chère Patrie) produisoit trois fois autant d'Alimens que ses Habitans pouvoient en consommer : que la même proportion avoit lieu à l'égard des Liqueurs dont ils se servoient pour étancher leur soif; & que ces Liqueurs se faisoient du fruit de certains Arbres, & étoient une excellente boisson. Mais que pour satisfaire l'intempérance des mâles & la vanité des femelles, nous envoyons dans d'autres Pais la plus grande partie des utiles productions
de

de nos Terres , pour en rapporter des choses qui ne servoient qu'à nous jeter dans des maladies , & qu'à nourrir nôtre extravagance & nos vices. D'où il s'ensuivoit nécessairement , que plusieurs de mes Compatriotes étoient réduits à la nécessité de gagner leur vie par de lâches ou par d'injustes moyens : comme qui diroit par le Vol , le Parjure , l'Adulation , le Jeu , le Mensonge , l'art d'Empoisonner , ou celui de faire des Libelles. Et ce ne fut pas sans peine que je vins à bout de faire comprendre à mon Maître le sens de ces différentes expressions.

Le Vin , continuai-je , n'est pas apporté dans nôtre País , parce que nous manquons d'Eau ou d'autres Liqueurs , mais à cause que c'est une boisson qui nous réjouit , qui chasse nos chagrins , augmente nos espérances , diminue nos frayeurs , & nous prive pendant quelque tems de l'usage d'une importune raison ; après quoi nous ne manquons guères à tomber dans un profond sommeil , quoi qu'il faille avouer que nous nous réveillons presque toujours malades , & que l'usage de cette Liqueur est pour nous une source féconde d'incommoditez , qui abrègent nôtre vie & ruinent nôtre santé.

Le gros de nôtre Nation gagne sa vie en fournissant aux personnes riches , & en général à tous ceux qui ont de quoi payer leurs Marchandises ou leurs peines , en leur fournissant , dis-je , toutes les choses dont ils ont besoin. Par exemple , quand je suis chez moi , & habillé comme je dois l'être , je porté sur mon corps le travail de plus de

cent Ouvriers ; la construction & l'ameublement de ma Maison en demandent une fois autant, & il en faut plus de mille avant que ma Femme soit ajustée depuis les pieds jusqu'à la tête.

J'allois lui parler d'une autre sorte de gens qui s'attachent à guérir les maux du corps, ayant eu occasion de lui dire que plusieurs de mes Matelots étoient morts de maladie. Mais j'eus toutes les peines du monde à me faire entendre. Il comprenoit bien, disoit-il, qu'un *Houyhnhnm* devenoit foible & languissant quelques jours avant sa mort, ou se faisoit quelque blessure par malheur. Mais il lui paroissoit impossible que la Nature, qui a un si tendre soin pour tous ses Ouvrages, pût engendrer dans nos corps tant d'incommoditez & tant de maux, & il me pria de lui expliquer un phénomène si singulier & si bizarre. Je lui dis, que la solution de ce problème n'étoit pas difficile, & que le dérèglement de nôtre conduite étoit la seule cause de nos maladies. Que nous mangions quand nous n'avions pas faim, & que nous buvions sans avoir soif : Que nous passions des nuits entières à boire des Liqueurs fortes sans rien manger, ce qui nous mettoit le feu au corps, & précipitoit ou empêchoit la digestion. Que des *Tahoes* femelles, après s'être prostituées pendant quelque tems, gaignoient de certaines maladies douloureuses, qu'elles communiquoient à ceux qui avoient commerce avec elles. Que ces maladies & plusieurs autres se transmettoient de Pere en Fils ; qu'on n'auroit jamais fait si l'on vouloit

loit composer un Catalogue exact de tous les maux auxquels le corps humain est sujet; puisqu'il n'y avoit point de partie qui n'en eut cinq ou six cens pour sa part. Que l'envie que nous avons d'être guéris de tant de maux avoit multiplié parmi nous les Médecins; c'est-à-dire, des Hommes qui se piquent de réussir dans ces sortes de guérisons. Je me suis appliqué, ajoutai-je, pendant quelque tems à cette Science, qui d'ailleurs a quelque affinité avec ma profession; ainsi je puis dire sans vanité, que je sçai la méthode que ces Messieurs observent dans leurs Cures.

Leur grand principe est; Que toutes les maladies viennent de Repletion, d'où ils concluent que pour guérir les indispositions dans leur source, il faut faire au Corps des évacuations, soit par le passage naturel, soit par la bouche. Pour cet effet, ils s'attachent à former de plusieurs Herbes, Minéraux, Gommés, Huiles; Coquilles, Sels, Excrémens, Ecorces d'Arbres, Serpens, Crapauds, Grenouilles, Araignées, & Os d'Hommes morts, la plus abominable & la plus dégoûtante composition qui leur soit possible; Composition, que l'estomac rend sur le champ, & c'est ce qu'ils appellent *Vomitif*: ou bien ils ajoutent à cet admirable mélange quelques autres Drogues empoisonnées, qu'ils nous font prendre par *haut* ou par *bas* (suivant la fantaisie du Médecin) & ce remède vexe si cruellement les boyaux qu'ils font une restitution presque aussi prompte que l'estomac; & c'est ce qu'ils ap-

pellent une *Purgation* ou un *Lavement*; car la nature (comme le remarquent les Médecins) a destiné la bouche à l'intromission du manger & du boire, & une autre partie à leur éjection: d'où ces Messieurs concluent fort ingénieusement, que la nature étant hors de son *Affiette* dans ces maladies, il faut pour l'y remettre traiter le corps d'une manière directement contraire à son institution; c'est-à-dire, faire entrer de certaines compositions par en bas, & faire sortir ce qu'on a dans le corps par la bouche.

Mais par dessus les maladies réelles, nous sommes sujets à plusieurs autres, qui sont seulement imaginaires, pour lesquelles les Médecins ont inventé des remèdes du même genre: Ces remèdes ont pourtant des noms, puis que les maladies en ont bien; & c'est de ces sortes de maladies que nos *Tahoes* femelles sont ordinairement attaquées. Nos Médecins excellent sur tout en *pronostics*, & il leur arrive rarement de s'y tromper; parce que dans des maladies réelles, & un peu malignes, ils prédifent presque toujours que le Malade en mourra, ce qu'il dépend toujours d'eux de rendre vrai, au lieu qu'il n'est pas en leur pouvoir de le guérir: Et voilà pourquoi on court toujours grand risque entre leurs mains, dès qu'ils ont tant fait que de prononcer la fatale sentence, parce qu'ils n'aiment pas à en avoir le démenti.

Ils sont aussi d'une utilité infinie à des *Maris* & à des *Femmes*, qui ne s'aiment point,

à des Fils aînez, à des Ministres d'Etat, & souvent à des Princes.

J'avois déjà eu auparavant quelques conversations avec mon Maître sur la nature du Gouvernement en général, & particulièrement sur celle du nôtre, qui est l'objet de l'étonnement & de l'envie de tout l'Univers. Mais venant par hazard de prononcer le mot de Ministre d'Etat, il m'ordonna de lui dire, quel espèce de *Yahoo* je désignois proprement par ce terme.

Je lui répondis, que nôtre Reine étant exempte d'ambition, & n'ayant aucun dessein d'augmenter sa puissance aux dépens de ses Voisins, ou au préjudice de ses propres Sujets, étoit si éloignée d'avoir besoin de quelques Ministres corrompus, pour exécuter ou pour couvrir quelques sinistres Desseins, qu'elle dirigeoit au contraire tous ses Desseins au bien de son Peuple; & que bien loin de confier entièrement son pouvoir à quelques Favoris, ou à quelques Ministres, elle soumettoit l'administration de ses Ministres ou de ses Favoris au plus sévère examen de son grand Conseil: Mais j'ajoutai, que sous quelques règnes précédens, & actuellement dans plusieurs Cours de l'Europe, il y avoit des Princes indolens, & esclaves de leur plaisir, qui trouvant les regnes du Gouvernement trop pésantes pour leurs mains, les remettoient entre celles d'un Premier Ministre; dont autant que j'ai pu le conclure, non-seulement des actions de ceux qui ont été honorez de cet Emploi,

mais aussi de plusieurs Lettres, Mémoires & Ecrits publiez par eux-mêmes, & contre la vérité desquels personne ne s'est encore inscrit en faux; voici un fidèle Portrait.

Un Premier Ministre est un Homme entièrement exempt de Joie & de Tristesse, d'Amour & de Haine, de Pitié & de Colère: toutes ses passions consistent dans une soif insatiable de Puissance, de Richesses, & d'Honneurs: Il se sert du talent de la parole comme les autres Hommes, à une petite exception près, c'est qu'il ne parle jamais pour déclarer ce qu'il pense: Il ne profère jamais une Vérité, que dans l'intention que vous la preniez pour un Mensonge; ni un Mensonge que dans le dessein que vous le preniez pour une Vérité: Ceux dont il dit du mal en leur absence, sont sur le point d'être avouez; & dès qu'il commence à vous donner des Louanges, soit qu'il les adresse directement à vous-mêmes, soit qu'il dise du bien de vous aux autres, vous pouvez compter que dès ce moment vous êtes perdu. La marque la moins équivoque qu'on est disgracié, est quand on reçoit de lui une promesse, sur-tout si cette promesse est confirmée par serment: car en ce cas un Homme sage se retire, & renonce à ses espérances.

Il y a trois méthodes par lesquelles on peut parvenir au poste de Premier Ministre: La première, en faisant que de certaines personnes, soit Femme, soit Fille, soit Sœur, aient une honnête complaisance pour les desirs du Prince: La seconde, en trahis-

hissant ou en tâchant de supplanter son Prédécesseur : & la troisième en déclamant avec un Zèle furieux contre la corruption de la Cour dans des Assemblées publiques. Mais tout Prince sage doit préférer aux autres ceux en qui il remarque cette dernière qualité ; parce que ces sortes de personnes ont toujours la plus lâche soumission pour la volonté & pour les passions de leur Maître. Ces Ministres disposant de tous les Emplois, ont une extrême facilité à gagner la pluralité des suffrages dans un Sénat, & conservent leur autorité par ce moyen ; & au pis aller, un Acte d'Amnistie (dont je lui décrivis la nature) les met à couvert de toutes poursuites ; après quoi ils prennent congé du Public, chargez des dépouilles de la Nation.

Le Palais d'un Premier Ministre est une pépinière où il s'en forme d'autres : Les Pages, les Laquais, & le Portier, en imitant leur Maître, deviennent des Ministres d'Etat dans leurs différens départemens, & apprennent à exceller en trois choses ; en *Insolence*, dans l'*Art de mentir*, & dans celui de *corrompre ceux dont ils prétendent se servir pour venir à bout de leurs infames pratiques*. Plusieurs personnes distinguées font régulièrement la Cour à ces Messieurs, qui quelquefois à force de dextérité & d'impudence, ont le bonheur de succéder à leur Seigneur.

Un Premier Ministre est ordinairement gouverné par une vieille Maîtresse, ou par un jeune Valet-de-Chambre, & ce sont-là les

deux Canaux par où passent toutes les Graces, & qu'on pourroit apeller proprement les Régens du Royaume en dernier Ressort.

Causant un jour avec mon Maître sur la Noblesse de mon País, il me fit un compliment auquel je ne m'attendois pas. Je suis persuadé, me dit-il, que vous êtes issu de quelque famille Noble, puis qu'en figure, en couleur, & en propreté, vous surpassez tous les *Yahoos* de nôtre Nation, quoique vous leur dédiez en force & en agileté, ce que j'attribuë à la différence qu'il y a entre vôtre manière de vivre & celle de ces autres brutes; mais ce qui augmente encore les préjuges que j'ai en vôtre faveur, c'est que vous êtes doüé non-seulement de la faculté de parler, mais même aussi de quelques principes de raison. Parmi nous, continuait-il, les *Haubybnhms Blancs*, les *Alezans*, & les *Gris de Fer*, ne sont pas si bien faits que les *Bays*, que les *Gris pomélez*, & que les *Noirs*; ni ne naissent pas avec autant de talens de l'ame, ni autant de capacité pour les mettre à profit; & voilà pourquoi ils sont destinez à servir les autres, sans aspirer jamais à la moindre aútorité, ce qui passeroit chez nous pour quelque chose de monstrueux.

Je lui fis de très-humbles remerciemens de la bonne opinion qu'il avoit de moi, mais je l'assurai en même tems, que ma naissance n'étoit rien moins que illustre, devant le jour à de bons Bourgeois, qui avoient eu à peine les moyens de me donner une éducation passable. Que la
No-

Noblesse étoit toute autre chose parmi nous que dans son País. Que nos jeunes gens de qualité étoient élevez dans la paresse & dans le luxe; qu'aussi-tôt qu'ils avoient atteint un certain âge, ils consumoient leur vigueur, & contractoient d'infames maladies, par le commerce de quelques Femmes prostituées; & que quand leurs biens étoient presque dépensez, ils épousoient quelque Femme d'une naissance commune, uniquement pour son argent, sans avoir jamais pour elle, ni avant ni après le Mariage, le moindre sentiment d'estime ni d'amitié. Que de ces Mariages inégaux naissoient des enfans difformes & mal sains, d'où il arrivoit qu'une pareille Famille n'arrivoit presque jamais à la quatrième génération, à moins que l'Épouse n'eût soin de choisir parmi ses Voisins ou ses Amis, un Pere qui se portât bien, & le tout par intérêt pour la santé de ses enfans. Qu'un corps ruiné, un air maladif, & un visage pâle & défait, étoient les marques ordinaires d'un Homme de la plus haute distinction; au lieu qu'une santé d'Atlete dans un Homme de qualité, forme la plus flétrissante de toutes les présomptions contre la sagesse de sa Mere.





CHAPITRE VII.

Amour de l'Auteur pour sa Patrie. Observations de son Maître sur le gouvernement de l'Angleterre, tel qu'il avoit été décrit par l'Auteur, avec quelques comparaisons & parallèles sur le même sujet. Remarques du Houyhnhnm sur la Nature Humaine.

MES Lecteurs s'étonneront peut-être de ce que j'étois si sincère sur le chapitre des Hommes, & cela en parlant à une Créature, à qui ma ressemblance aux *Yabuos* du País, avoit déjà donné très-mauvaise opinion de la Nature Humaine. Mais je leur avoüerai ingénûment que les nombreuses vertus de ces admirables *Houyhnhnms*, opposées à nos vices sans nombre, m'avoient ouvert les yeux à un point, que je commençai à envisager les actions & les passions des Hommes d'une manière toute nouvelle, & à trouver que l'honneur de mon espèce ne méritoit pas le moindre ménagement. D'ailleurs, il m'auroit été impossible d'en imposer à une personne d'une aussi merveilleuse pénétration que mon Maître, qui m'ouvroit chaque jour les yeux sur des fautes que je faisois; Fautes que je n'avois jamais aperçues,

çûës, & qui parmi nous ne feroient pas même mises dans le Catalogue des Infirmitez Humaines. Ajoûtez à cela que l'exemple de mon Maître m'avoit inspiré une parfaite horreur pour tout ce qu'on appelle Fauffeté ou Déguiſement, & que la Vérité me paroiffoit ſi aimable, que je ne pouvois concevoir comment il étoit poſſible qu'on lui manquât de reſpect ou de fidélité.

Mais il y avoit, ſi j'oſe le dire, un motif plus fort encore, qui me portoit à cet excès de ſincérité. A peine avois je été un an dans le País, que je conçûs tant d'amour & tant de vénération pour les Habitans, que je pris la ferme réſolution de ne plus retourner parmi les Hommes & de paſſer le reſte de mes jours avec ces vertueux *Houyhnhnms*, dont l'exemple & le commerce avoit déjà produit de ſi heureux effets ſur moi. Mais la fortune, mon éternelle ennemie, me raména malgré moi parmi les *Yaboo*s de mon eſpèce. Cependant, ce m'eſt à préſent une eſpèce de conſolation, quand je ſonge, que dans ce que j'ai dit de mes Compatriottes, j'ai extenué leurs défauts autant que j'oſois devant un Auditeur auſſi pénétrant, & que j'ai donné à chaque Article le tour le plus favorable dont il étoit ſuſceptible: Car, pour dire le vrai, je crois qu'il n'y a point d'Homme au monde entièrement exempt de partialité en faveur de ſa Patrie.

J'ai raporté en ſubſtance les différentes converſations que j'ai euës avec mon Maître, pendant la plus grande partie du tems que j'ai eu l'honneur de paſſer à ſon ſervice;

ce ; Conversations qui ont été bien plus longues , mais dont je n'ai mis ici qu'un abrégé , de peur d'ennuier mes Lecteurs.

Quand j'eus répondu à toutes les questions , & que sa curiosité parut pleinement satisfaite , il m'envoya quérir un jour de bon matin , & après m'avoir ordonné de m'asseoir , (Honneur qu'il ne m'avoit point fait jusqu'alors) il dit , qu'il avoit réfléchi avec attention sur toute mon Histoire , pour autant qu'elle avoit raport à moi & à mon País : Qu'il nous considéroit comme des Animaux , à qui , sans qu'il sçût comment , étoit tombée en partage une petite portion de Raison , dont nous ne nous servions que pour augmenter nos vices Naturels , & pour en acquérir de nouveaux que la Nature ne nous avoit point donnez. Que nous nous dépouillions du peu de talens qu'elle nous avoit accordé , mais qu'en récompense nous avions parfaitement bien réüssi à multiplier nos défauts & nos besoins. Que pour ce qui me regardoit , il étoit clair que je n'avois ni la force ni l'agileté d'un *Yaboo* ordinaire. Que l'affectation de ne marcher que sur mes pieds de derrière , m'exposoit au risque de tomber à tout moment. Que j'avois trouvé l'art d'ôter le poil de mon Menton , que la Nature y avoit mis pour défendre cette partie contre la chaleur du Soleil , & contre la rigueur du froid. Enfin , que je ne pouvois ni courir avec vitesse , ni grimper sur des arbres comme mes Freres (c'est le nom qu'il lui plût leur donner) les *Yaboos* du País.

Que

Que nôtre Gouvernement & nos Loix supposoient nécessairement en nous de grands défauts de Raison , & par cela même de Vertu; parce que la Raison seule suffit pour gouverner une Créature raisonnable; d'où il s'ensuivoit clairement que c'étoit à tort que nous nous arrogions le titre d'Animaux douez de Raison; comme il avoit paru dans ce que j'avois raconté moi-même de mes Compatriottes, quoi qu'il eut bien remarqué que pour leur concilier son estime, j'avois caché plusieurs particularitez qui étoient à leur désavantage, & souvent dit la chose qui n'est pas.

Ce qui le confirmoit dans cette opinion, c'est qu'il avoit remarqué, que si d'un côté je ressemblois aux *Yaboo*s par rapport à la figure du Corps; de l'autre ces brutes avoient une grande conformité avec nous à l'égard des inclinations & des qualitez de l'Âme. Il me dit, que c'étoit une chose constante que les *Yaboo*s avoient plus de haine les uns pour les autres que pour quelques animaux d'une autre espèce; & que la raison qu'on en rendoit, étoit tirée de leur difformité, que tous apercevoient dans les autres, sans la remarquer en eux-mêmes. Que pour cette raison il avoit trouvé que c'étoit une chose assez bien imaginée de nous couvrir le corps, & que grâce à cette précaution nous donnions moins lieu aux autres de concevoir contre nous cette espèce de haine que cause la laideur. Mais qu'il trouvoit à présent qu'il s'étoit trompé, & que les dissensions de ces bêtes dans son País avoient la
 mê-

même cause que les nôtres, suivant la description que j'en avois faite. Car, dit-il, si vous jetez à cinq *Yaboos* autant de nourriture qu'il en faut pour cinquante, au lieu de manger paisiblement, ils se prendront par les oreilles, chacun d'eux tâchant d'avoir tout pour lui seul; & que pour cette raison, un Valet étoit toujours présent quand les *Yaboos* mangeoient dans les Champs, au lieu qu'au Logis on les attachoit à une bonne distance les uns des autres. Que si une Vache venoit de mourir de vieillesse ou par accident, avant qu'un *Houybnnm* pût la faire transporter chez lui pour servir de nourriture à ses propres *Yaboos*, ceux du voisinage venoient par troupes pour la manger, d'où s'ensuivoit une Bataille telle que je l'avois décrite, quoi qu'il arrivât rarement qu'ils se tuassent les uns les autres, non pas manque de bonne volonté, mais faute d'instrumens convenables. D'autrefois des *Yaboos* de différent voisinage se sont livrés bataille, sans qu'on pût remarquer aucune cause visible qui les y portât: Ceux d'un District épiant toujours l'occasion de surprendre ceux d'un autre. Que si leur projet manque, ils s'en retournent chez eux, & faute d'ennemis ils se mordent & se déchirent les uns les autres.

Que dans de certains Champs de son País, il y avoit des Pierres Luisantes de différentes couleurs, que les *Yaboos* aimoient à la fureur, & que comme ces Pierres étoient quelquefois assez avant en terre, ils passaient des jours entiers à creuser avec leur pâtes
pour

pour les en tirer, & les cachoient ensuite dans leurs chenils; parce qu'ils regardoient comme le plus grand de tous les malheurs que quelqu'un de leurs Camarades trouvât leur Trésor. Mon Maître ajoûta, qu'il n'avoit jamais pû découvrir la cause de leur amour pour ces Pierres, ni de quel usage elles pouvoient être à un *Yahoo*; mais qu'il commençoit à croire que cela venoit du même principe d'Avarice, que j'avois attribué à la nature humaine: qu'un jour par manière d'épreuve, il avoit ôté un monceau de ces Pierres d'un endroit où un de ses *Yahoos* les avoit enterrées; que quelques heures après, cet Animal trouvant que son trésor avoit été enlevé, s'étoit mis à jeter les cris les plus affreux, & avoit donné des marques de la plus profonde tristesse: qu'il n'avoit voulu ni manger, ni dormir, ni travailler, jusqu'à ce qu'il eut donné ordre à un Valet de remettre secrètement ces Pierres dans l'endroit où elles avoient été; ce qu'il n'eût pas plutôt fait que le *Yahoo* les retrouva, & retrouva avec elles sa première gaieté; mais il eut la précaution de les mieux cacher, & depuis ce tems là il m'a fort bien servi.

Mon Maître m'assura de plus une chose, que j'eus occasion de remarquer moi-même, c'est que c'étoit dans les Champs, où il y avoit le plus de ces Pierres luisantes, que se donnoient les plus fréquentes & les plus cruelles Batailles.

Il dit, que c'étoit une chose ordinaire; quand deux *Yahoos* découvroient une pareille Pierre dans un Champ, & se battoient à qui
l'au-

l'auroit, qu'un troisième se jettât sur le sujet de la dispute, & l'emportât pour lui, ce qui, à ce que trouvoit mon Maître, ne ressembloit pas mal aux *Décisions de nos Procès*; en quoi je trouvai à propos de ne lui pas contredire, parce que le procédé du troisième *Tahoo*, étoit plus équitable que plusieurs Sentences de nos Juges. Car, au bout du compte, chacun des deux *Tahoos* ne perdoit que la Pierre pour laquelle ils se battoient; au lieu que dans nos Cours de Justice il faut payer l'Arrêt qui nous déboute de nos prétentions.

Mon Maître continuant son Discours, dit, que rien ne rendoit les *Tahoos* plus odieux, que cette avidité universelle avec laquelle ils devoient tout ce qu'ils trouvoient, soit que ce fussent des Herbes, des Racines, du Grain, de la Chair d'Animaux, ou toutes ces choses mêlées ensemble: Et qu'on avoit remarqué, comme une bizarrerie qui leur étoit particulière qu'ils aimoient mieux faire quelques lieues pour aller dérober une nourriture passablement mauvaise, que d'en avoir une bonne toute préparée chez eux. Par-dessus cela ils sont insatiables, & quand ils ont de quoi, ils mangent à créver; & machent ensuite une certaine Racine qui leur donne une évacuation générale.

Il y a aussi une autre sorte de Racine fort succulente, mais qui est assez difficile à trouver, dont les *Tahoos* sont soûs, & qu'ils sucent avec un plaisir infini, ce qui produit en eux les mêmes effets que le Vin fait sur nous; c'est-à-dire qu'ils s'embrassent, qu'ils

se

se battent , qu'ils hurlent , qu'ils jafent , qu'ils se roulent à terre , & puis qu'ils s'endorment dans la bouë.

J'ai observé moi-même , que les *Yahoos* sont les seuls Animaux du Pais qui soient sujets à quelques maladies ; qui néanmoins sont en beaucoup plus petit nombre que celles que les Chevaux ont parmi nous , & qui ne viennent point des mauvais traitemens qu'on leur fait , mais de leur mal-propreté & de leur gloutonnerie.

Pour ce qui regarde les Sciences , les Loix , les Arts , les Manufactures , & plusieurs autres choses du même genre , mon Maître avoia qu'il ne trouvoit presque aucune conformité entre les *Yahoos* de son Pais & ceux du nôtre : mais qu'en récompense il trouvoit une parfaite ressemblance dans nos inclinations. A la vérité , disoit-il , il avoit bien ouï-dire à quelques *Houyhnhnms* , qu'ils avoient remarqué que plusieurs troupes de *Yahoos* avoient un espèce de Commandant , qu'il étoit facile de distinguer des autres , parce qu'il étoit toujours plus mal fait , & plus méchant qu'aucun des autres. Que ce Commandant avoit d'ordinaire un Favori le plus semblable à lui qu'il pût trouver , dont l'Emploi étoit de lécher les pieds & le derrière de son Maître , & d'amener des *Yahoos* Femelles dans son Chenil ; ce qui lui valoit detems en tems quelque pièce de Chair d'Ane. Ce Favori est haï par toute la troupe , & voilà pourquoi afin de se mettre à couvert de leur ressentiment , il se tient toujours le plus près qu'il lui est possible de la personne
de

de son Commandant , qui le conserve dans son Emploi, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un Favori plus vilain & plus méchant que lui : mais aussi dès cet instant il est congédié, & son Successeur aussi-bien que tous les *Yaboos* de ce District, jeunes & vieux, mâles & femelles, viennent en corps, & déchargent leurs ordures sur lui, depuis la tête jusqu'aux pieds. Peut-être, ajoûta mon Maître, que ce que je viens de dire, seroit applicable jusques à un certain point à vos Cours, vos Favoris, & vos Ministres d'Etat: mais c'est de quoi vous pouvez mieux juger que moi.

Je n'osai rien répondre à cette maligne insinuation, qui rabaissoit l'intelligence humaine au dessous de la sagacité d'un Chien ordinaire, qui a l'habileté de distinguer la voix du meilleur Chien de la meute, sans se tromper jamais.

Mon Maître m'aprit, qu'il y avoit dans les *Yaboos* de certaines qualitez remarquables, dont je ne lui avois point fait mention, ou du moins sur lesquelles j'avois passé fort légèrement, en lui parlant des *Yaboos* de mon espèce; il me dit, que ces animaux, comme les autres brutes, avoient leurs femelles en commun; avec cette différence pourtant, que la *Yaboo* femelle souffroit le mâle pendant qu'elle étoit enceinte, & que les mâles se battoient avec autant d'acharnement contre les femelles que contre ceux de leur sexe: deux choses qui étoient d'une brutalité sans exemple.

Une autre singularité odieuse qu'il avoit ob-

observée dans les *Yaboos*, étoit leur excessive saloperie dans le tems que tous les autres Animaux paroissent aimer la propreté. Pour les deux autres accusations je fus charmé de les laisser passer sans rien dire, parce qu'aussi-bien je n'avois rien à répondre. Mais pour la troisième il m'auroit été aisé d'y répondre, s'il y avoit eu dans le Pais un seul Cochon (ce qui par malheur pour moi n'étoit pas.) Car quoique cet Animal puisse d'ailleurs être plus aimable qu'un *Yaboo*, il y auroit à mon avis de la partialité à dire qu'il fut plus propre; & c'est de quoi mon Maître auroit été convaincu lui-même, s'il avoit vû tout ce que ces Bêtes mangent, & avec quelle volupté elles se vautrent dans la bouë.

Mon Maître fit encore mention d'une autre qualité que ses Domestiques avoient aperçue en plusieurs *Yaboos*, & qui lui paroissoit entièrement inexplicable. Il dit, qu'il prenoit quelquefois fantaisie à un *Yaboo*, de se retirer dans un coin, de s'y mettre à hurler, & de donner des ruades à tous ceux qui s'approchoient de lui, quoiqu'il fut jeune, se portât bien, & eût suffisamment à boire & à manger; que ses Domestiques ne pouvoient imaginer quelle mouche l'avoit piqué: Et que le seul remède qu'ils y sçavoient, étoit de le faire bien travailler; parce qu'ils avoient observé qu'un travail un peu rude dissipoit insensiblement ces sortes de fantaisies. Mon amour pour le Genre-humain, m'imposa ici le plus profond silence; quoique je démêlasse fort bien dans ce que je venois d'enten-

dre ces sortes de caprices , que produisent la *Paresse*, la *Luxure* & les *Richesses* ; caprices dont je me ferois fort de guérir quelques-uns de mes Compatriottes par le même Regime.

Mon Maître avoit aussi remarqué que souvent quelque *Yaboo* femelle se tenoit derrière un banc ou un buisson : que quand quelques jeunes mâles passoient , elle se faisoit entrevoir , les agaçoit par des grimaces , puis faisoit semblant de se cacher ; & que lorsque quelque mâle s'avançoit , elle se retiroit tout doucement , en regardant souvent derrière elle , & s'enfuiroit avec une feinte frayeur dans quelque endroit convenable , où elle savoit que le mâle la suivroit.

D'autrefois , si une femelle étrangère vient parmi elles , trois ou quatre de son Sexe l'environnent , la considèrent depuis la tête jusqu'aux pieds , se font des grimaces les unes aux autres , & puis la plantent là d'un air de dédain & de mépris.

Peut-être qu'il y avoit un peu de raffinement dans ces spéculations de mon Maître. Cependant , ce ne fut pas sans une espèce d'étonnement & même de chagrin , que je considérai , que c'étoit peut-être par instinct que les Femmes étoient *Envieuses*, *Coquettes* & *Libertines*.

Je m'attendois à tout moment que mon Maître alloit accuser les *Yaboos* de l'un & l'autre Sexe de certains Apetits déreglez , qui ne sont pas tout-à-fait inconnus parmi nous. Mais il semble que la Nature n'aye pas été pour eux une Maîtresse fort habile ; & que

ces

ces voluptez étudiées soient les productions de nôtre seule Raïson.



CHAPITRE VIII.

Détail touchant les Yahoos. Excellentes qualitez des Houyhnhnms. Quelle éducation ils reçoivent & à quels Exercices ils s'apliquent dans leur jeunesse. Leur Assemblée générale.

COMME je devois naturellement mieux connoître la Nature Humaine que mon Maître, il m'étoit aisé d'apliquer à moi-même & à mes Compatriottes tout ce que j'en aprenois. Pour les mieux connoître encore, je le priai de me permettre de passer quelques jours parmi les *Yahoos* du voisinage, ce qu'il eût la bonté de m'accorder, étant bien persuadé que la haine que j'avois pour ces Bêtes empêcheroit que leur exemple ne fut contagieux pour moi ; & par-dessus cela, il donna ordre à un de ses Valets, qui étoit un Cheval alezan très-vigoureux, & d'un excellent naturel, de ne me point quitter, & de me garantir des insultes des *Yahoos*, qui me croiant de leur espèce, n'auroient pas manqué de m'attaquer par le même principe qui porte les *Choucas* sauvages à se jeter sur ceux qui sont privez, quand ils en rencontrent.

Les *Yahoos* sont prodigieusement agiles dès leur première jeunesse ; malgré cela , j'attrapai un jour un jeune mâle de trois ans, & tâchai par toutes les marques d'amitié possibles de l'apaiser ; mais le petit Diable se mit à hurler & à me mordre avec tant de violence, que je fus obligé de le laisser aller, & il en étoit tems, car ses cris avoient attiré toute la troupe des vieux, qui trouvant que je n'avois point fait de mal au jeune, & que mon Cheval alezan étoit près de moi, se tinrent dans le respect.

Parce que j'ai pû remarquer, les *Yahoos* m'ont paru les plus indociles de tous les Animaux, & n'être capables que de porter ou de trainer des fardeaux. Cependant je crois que ce défaut vient principalement de leur opiniâtreté. Car au reste, ils sont rusez, malicieux, traitres & vindicatifs. Ils sont fort & robustes, mais ont le cœur lâche, & sont par cela même insolens, rampans, & cruels. On a remarqué que ceux qui ont le poil roux de l'un & l'autre Sexe sont plus lascifs & plus méchans que les autres, qu'ils surpassent aussi en force & en agileté.

Les *Houyhnhnms* gardent un certain nombre de *Yahoos* dans des Huttes près de leurs Maisons, & en tirent quelques services auxquels ils ne veulent point employer leurs Domestiques ; pour les autres, ils les envoient dans certains champs, où ils cherchent des Racines, différentes sortes d'Herbes, & des Charognes pour se nourrir. Ils sont aussi fort adroits à attraper des *Belettes*, & des *Lubinuks* (sorte de *Rat sauvage*)
qu'ils

qu'ils dévorent avec une avidité inexprimable. La Nature leur a appris à se creuser des trous en Terre, dont la plupart sont assez grands pour tenir le mâle, la femelle, & trois ou quatre petits.

Ils nagent dès leur Enfance comme des Grenouilles, & peuvent se tenir long tems sous l'eau, ce qui leur donne le moyen de prendre souvent du Poisson, que les femelles apportent à leurs petits. A propos de quoi il m'arriva une assez plaisante Aventure.

Un jour que j'étois dehors avec mon Protecteur le Cheval alezan, & qu'il faisoit excessivement chaud, je le pria de me permettre de me baigner dans une Rivière près de laquelle nous étions. Il le voulut bien : sur quoi je me deshabillai & me jetai à la nage. Mon malheur voulut qu'une jeune *Yaboo* femelle, qui se tenoit derrière une éminence, vît tout ce que je venois de faire, & qu'enflamée de certain désir, à ce que nous conjecturâmes l'Alezan & moi, elle viut à la nage vers l'endroit où je me baignois. De ma vie je n'ai été plus effrayé, mon Défenseur étoit à quelque distance de là, ne soupçonnant pas seulement la possibilité de ce malheur. Elle m'embrassa d'une manière fort significative; & moi je me mis à crier d'une si grande force que mon Protecteur m'entendit & vint à nous au galop : ce qu'elle n'eût pas plutôt vû qu'elle me quitta (quoi qu'avec la dernière répugnance) & s'alla mettre sur la hauteur opposée, où elle ne fit que hurler pendant tout le tems que je

mis à m'habiller. Ce fut un sujet de divertissement pour mon Maître & pour toute sa Famille, aussi-bien que de mortification pour moi ; car je ne pouvois plus nier que je ne fusse réellement un *Yahoo*, puisque les femelles avoient une propension naturelle pour moi comme pour un de leur espèce. Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que celle dont je viens de parler, n'avoit pas le poil roux (ce qui pourroit excuser un appetit un peu irrégulier) mais noir, & qu'elle n'étoit pas tout-à-fait aussi hideuse que les autres femelles de son espèce ; car, je crois qu'elle n'avoit pas plus d'onze ans.

Aiant passé trois ans dans ce Pais, il est juste qu'à l'exemple des autres Voyageurs, j'instruise mes Lecteurs des manières & des coûtumes de ses Habitans, à la connoissance desquelles je me suis principalement apliqué. Comme les *Houyhnhnms* sont naturellement portez à la pratique de toutes les vertus qui peuvent convenir à une Créature raisonnable, leur grand principe est, qu'il faut cultiver la *Raison* & n'être gouverné que par elle. La *Raison* n'est jamais parmi eux une chose problématique, sur laquelle on peut alléguer des Argumens plausibles des deux côtez ; mais elle les frappe toujours par son évidence ; ce qu'elle doit naturellement faire, lorsque son éclat n'est point obscurci par des passions ou par l'intérêt. Et je me souviens à cet égard, que ce fût avec une extrême difficulté que je vins à bout de faire comprendre à mon Maître le sens du mot d'*Opinion*, ou comment un point pouvoit être disputable ;

par-

parce que la Raïson nous enseigne à n'affirmer ou à ne nier que ce dont nous sommes certains : Or dès qu'il n'y a point de certitude, il ne sçauroit aussi y avoir de négation ou d'affirmation. Si bien que les Controverses, les Disputes & le Ton décisif sur des propositions fausses ou douteuses sont des maux inconnus parmi les *Houyhnhnms*.

Pareillement quand je lui expliquois nos différens systêmes de *Philosophie Naturelle*, il se mettoit à rire de ce qu'une Créature qui s'arrogéoit le titre de *Raisonnéable*, tirât gloire de savoir les conjectures des autres, & cela dans des choses où ce savoir, quand il seroit même de bon alloi, ne pouvoit être d'aucun usage. En quoi il étoit entièrement dans les sentimens de *Socrate*, tels qu'ils nous sont raportez par *Platon*; ce que je remarque comme un trait d'Éloge pour ce Prince des Philosophes. J'ai réfléchi plusieurs fois depuis sur le Tort infini que cette maxime feroit aux Libraires de l'Europe, aussi-bien qu'à la réputation de plusieurs Sçavans.

L'amitié & la bienveillance sont les deux principales vertus des *Houyhnhnms* : & ces vertus ne sont pas restreintes à quelques objets particuliers, mais s'étendent sur tous les individus de la Race. Car le Cheval le plus étranger y est traité de la même manière que le plus proche Voisin, & quelque part qu'il aille, il est comme chez lui. Ils observent avec la plus exacte précision les Loix de la *Décence* & de la *Civilité*, mais ils n'entendent absolument rien en ce que nous

apellons *Cérémonie*. Ils n'ont pas de tendresse de cœur pour leurs Poulains, & le soin qu'ils prennent de leur éducation est uniquement un fruit de leur *Raison*. Et j'ai vû mon Maître montrer la même affection aux Poulains de son Voisin, qu'il avoit pour les siens propres. Ils prétendent que la Nature leur enseigne à aimer en général toute l'espèce, & que la *Raison* ne fait distinction des personnes, que quand elles surpassent les autres en vertu.

Quand les Femmes des *Houyhnhnms* ont mis au jour un Poulain de chaque sexe, elles n'ont plus de commerce avec leurs Maris, à moins qu'il ne leur arrive de perdre un de leurs Enfans, ce qui arrive fort rarement : mais en ce cas elles renouënt connoissance; ou bien, si cet accident arrive à un *Houyhnhnm* dont la Femme n'est plus en âge d'avoir des Enfans, quelque ami lui fait présent d'un des siens, & travaille ensuite à reparer cette perte volontaire. Cette précaution est nécessaire pour empêcher que le Pais ne soit trop peuplé. Mais cette regle ne regarde point les *Houyhnhnms* d'une Race inférieure; car il leur est permis de produire trois Poulains de chaque sexe, pour servir de Domestiques dans des Familles Nobles.

Dans les Mariages ils prennent garde que les couleurs des deux partis ne fassent pas un mélange defagréable dans leur postérité. La *Force* est la qualité qu'on estime le plus dans le mâle, & la *Beauté* celle dont on fait le plus de cas dans la femelle; non pas par un prin-

principe d'*Amour* , mais afin d'empêcher la Race de dégénérer ; car s'il arrive qu'une femelle excelle en *Force* , on lui choisit un Epoux distingué par sa *Beauté*. Galanterie , Amour, Présens, Douaire, sont des choses dont ils n'ont aucune idée, & pour lesquelles ils n'ont pas même de Termes dans leur Langue. Les jeunes gens ne s'épousent pour aucune autre raison que parce que leurs Parens & leurs Amis le veulent ainsi : c'est une chose qu'ils voient faire tous les jours , & qu'ils regardent comme une des actions nécessaires d'un Être raisonnable. Mais la violation de cet engagement est un crime absolument inoui.

Dans l'éducation de leur Jeunesse de l'un & de l'autre sexe, leur méthode est admirable, & très-digne de nôtre imitation. Ils veulent que leurs Enfants aient atteint l'âge de dix-huit ans avant qu'il leur soit permis de manger de l'Avoine , excepté pourtant de certains jours. Et cet exemple , pourvû qu'on y fit quelques légers changemens pourroit être de grand usage parmi nous.

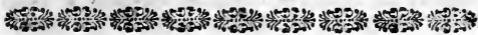
La *Temperance* , l'*Industrie* , l'*Exercice* , & la *Propreté* , sont des choses également prescrites aux Jeunes des deux sexes : Et mon Maître m'a dit plus d'une fois , que nous étions fous de donner aux femelles une autre éducation qu'aux mâles , excepté en quelques articles qui concernent le Gouvernement du Ménage ; par où , comme il le remarquoit très-judicieusement , nous faisons que la moitié de nos jeunes gens n'étoit bonne qu'à mettre des Enfants

au Monde : & comme si ce premier trait de Folie ne suffisoit pas, ajoûtoit-il, vous en commettez un second plus grand encore, en confiant l'éducation de vos Enfans à des Animaux si peu capables de les élever.

Mais les *Houyhnhnms* accoûtument leurs Descendans dès leur première jeunesse à la Course, au Travail, & à s'endurcir à la fatigue & aux incommoditez : Pour cet effet il leur font monter quelquefois au galop des Collines fort roides, ou leur ordonnent de courir sur des Chemins pierreux, & puis, lorsqu'ils sont tous en eau, de se jeter dans quelque étang. Quatre fois par an la Jeunesse d'un certain District se donne rendez-vous dans un endroit marqué, pour voir qui a fait le plus de progrès en force, en vitesse, ou en agileté, & le Vainqueur en est récompensé par une Chanson faite à son honneur, qui est comme une espèce de Monument de sa Victoire. Le jour de cette Fête quelques Domestiques ont soin de faire apporter par une troupe de *Yaboos*, le Foin, l'Avoine & le Lait qu'il faut pour les Repas des *Houyhnhnms*; après quoi ces Bêtes sont incontinent renvoyées, afin que la Compagnie n'en soit pas incommodée.

Tous les quatre Ans vers l'*Equinoxe du Printems*, un Conseil qui représente toute la Nation, s'assemble dans une Plaine située à vingt miles de nôtre Maison, & cette Assemblée dure cinq ou six jours. On y examine l'état & les besoins des différens Districts : s'ils abondent en Foin, en Avoine,
en

en Vaches & en *Yaboos*, ou bien s'ils ont ditte de quelqu'une de ces choses ? Que si (ce qui est très-rare) il se trouve que quelques Districts manque de ces Bêtes ou de ces productions de la Terre, il est pourvû à ces besoins par un consentement unanime, & par une contribution générale de toute l'Assemblée. Là aussi se regle l'Echange & le Don des Enfans. Par exemple, si un *Houyhnhnm* a deux mâles, il en troque un avec un autre qui a deux femelles : Et quand un Enfant vient à mourir dont la Mere n'est plus en âge d'en avoir, on y détermine la famille par laquelle cette perte doit être réparée.



C H A P I T R E IX.

Grand Débat dans l'Assemblée générale des Houyhnhnms, & de quelle manière il fut terminé. Sciences qui sont en vogue parmi eux. Leurs Bâtimens. Manière dont ils enterrent leurs Morts. Imperfection de leur Langage.

UN de ces grandes Assemblées se tint de mon tems, environ trois mois avant mon départ, & mon Maître y fut envoyé pour représenter nôtre District. Dans ce Sénat fut remise sur le tapis leur vieille

Querelle, & pour dire le vrai, la seule dont on ait jamais entendu parler dans le País.

Cette Querelle (à ce que mon Maître m'aprit à son retour) consistoit à sçavoir, si les *Yaboos* devoient être exterminés de dessus la Face de la Terre, ou non? Un des Membres qui étoit pour l'affirmative, alléqua différens Argumens de grands poids, disant: Que les *Yaboos* étoient non-seulement les plus maussades & les plus difformes Bêtes que la Nature eût jamais produites, mais aussi les plus indociles, les plus opiniâtres & les plus malicieuses: Qu'ils suçoient en secret les mammelles des Vaches qui appartenoient aux *Houyhnhnms*, tuoient & mangeoient leurs chats, fouloient aux pieds leurs Herbes & leur Avoine, & feroient encore mille autres extravagances, si l'on n'y prenoit garde. Il fit mention d'une Tradition générale, qui portoit, qu'il n'y avoit pas eu toujours des *Yaboos* dans le País: mais qu'il y avoit quelques siècles que deux de ces Brutes parurent sur une Montagne, & qu'il étoit incertain si la chaleur du Soleil les avoit formés de bouë corrompue, ou bien de l'écume de la Mer. Que ces *Yaboos* eurent des petits, & qu'en peu de tems leur Race devint si nombreuse que tout le País en fut infecté. Que les *Houyhnhnms* pour remédier à ce mal, s'assemblèrent tous, attaquèrent les *Yaboos*, & les forcèrent à se retirer dans un endroit où ils les environnèrent de tous côtes, détruisirent les vieux, & prirent chacun deux Jeunes chez eux, qu'ils aprivoisèrent ensuite autant que des Animaux natu-
rel-

rellement si sauvages font capables d'être aprivoisez ; s'en servant pour porter & pour traîner des fardeaux. Que cette tradition avoit un grand air de vraisemblance, & que ces Créatures ne pouvoient pas être *Yinbniam-sby* (c'est-à-dire natives du País) vû la violente haine que les *Houyhnhnms* aussi-bien que les autres Animaux leur portoient : Haine méritées à la vérité par leurs mauvaises qualitez, mais qui néanmoins n'auroit jamais été portée à ce point, si elles avoient été originaires du País. Que la fantaisie qui avoit pris aux *Houyhnhnms* de se servir de *Yaboons*, leur avoit fort imprudemment fait négliger la race des Anes, qui sont de fort beaux Animaux, bien plus faciles à aprivoiser, & bien plus propres que les *Yaboons*, & d'ailleurs assez robustes pour résister au travail, quoique d'ailleurs ils cédaient à ceux-ci en agilité. Que si leurs brayemens n'étoient pas agréables, le son pourtant en étoit moins horrible que celui des hurlemens des *Yaboons*. Plusieurs autres disent leurs avis sur le même sujet, mais le plus remarquable de tous fut celui de mon Maître, quoique je puisse dire sans vanité que ce fut à moi qu'il eût l'obligation de l'expédient admirable qu'il proposa à l'Assemblée. Il approuva la tradition dont on vient de faire mention, & affirma que les deux premiers *Yaboons* qu'on eût vûs dans le País y étoient venus par Mer ; qu'en arrivant à terre, & étant abandonnez par leurs Compagnons ils s'étoient retirez dans les Montagnes, où aiant dégénéré peu-à-peu, ils étoient devenus par laps de tems

beaucoup plus sauvages que ceux de leur espèce dans le Pais dont ils étoient venus. La raison de son assertion étoit , qu'il avoit actuellement chez lui un *Yaboo* merveilleux, (c'étoit moi) dont la plupart d'entre eux avoient ouï parler, & que plusieurs avoient vû. Il leur raconta alors , de quelle manière il m'avoit trouvé ; que mon Corps étoit couvert de peaux d'animaux, ou de leurs poils fort adroitement accommodés ; que je parlois une Langue qui m'étoit particulière, & avois fort bien appris la leur ; que je lui avois raconté les différens accidens qui m'avoient amené dans le Pais ; que quand je me dépouillois de ce qui me couvroit, je ressemblois extrêmement à un *Yaboo*, à cette différence près, que j'étois plus blanc, moins velu, & que j'avois les pâtes plus courtes. Il ajoûta que j'avois tâché de lui persuader que dans mon Pais aussi bien que dans plusieurs autres les *Yaboo*s étoient des Animaux raisonnables, qui tenoient les *Houyhnhnms* en servitude : Qu'il avoit remarqué en moi toutes les qualitez d'un *Yaboo*, hormis que j'étois un peu plus civilisé, & que j'avois quelque teinture de raison, quoique les *Houyhnhnms* eussent à cet égard autant de supériorité sur moi, que j'en avois sur les *Yaboo*s de leur Pais : Que, parmi d'autres choses, j'avois fait mention d'une coûtume que nous avions de châtrer les *Houyhnhnms* quand ils étoient jeunes afin de les rendre plus apprivoisés ; que l'opération étoit aisée & sûre ; qu'il n'y avoit point de honte à apprendre de certaines choses des brutes, puis que

que la fourmi donnoit aux *Houyhnhnms* des leçons d'industrie, & que l'art de bâtir leur est enseigné par l'Hirondelle (car c'est ainsi que je traduis le mot de *Lybannh*, quoique cet Oiseau soit bien plus grand que nos Hirondelles). Qu'on pourroit faire usage de cette invention à l'égard des jeunes *Yaboos*, ce qui non-seulement les rendroit plus doux & plus traitables, mais aussi en éteindroit bientôt la Race, sans être obligé de recourir à des remèdes violens. Qu'en même tems les *Houyhnhnms* seroient exhortez à cultiver la race des Anes, qui sont non-seulement des Animaux préférables aux *Yaboos* à tous égards, mais qui ont encore par dessus eux l'avantage d'être capables de rendre service dès l'âge de cinq ans, au lieu que les *Yaboos* n'en sçauroient rendre qu'à douze.

Voilà tout ce que mon Maître trouva à propos de me raconter alors, touchant ce qui s'étoit passé dans le grand Conseil. Mais il me cacha une particularité qui me regardoit personnellement; dont je ne tardai guères à sentir les funestes effets, comme j'en informerai mes Lecteurs en son lieu; & c'est de ce moment que je datte le malheur du reste de ma vie.

Les *Houyhnhnms* n'ont point de Lettres & par conséquent ne connoissent rien que par tradition. Mais comme il arrive peu de choses fort importantes parmi un Peuple si bien uni, naturellement porté à la pratique de toutes les vertus, uniquement gouverné par la raison, & séparé de toutes les autres
Na-

Nations, leur Histoire n'est pas chargée de beaucoup de faits. J'ai déjà observé qu'ils ne sont sujets à aucune maladie, d'où il s'enfuit qu'ils n'ont pas besoin de Médecins. Cependant ils ont d'excellens remèdes faits de différentes herbes, pour guérir les blessures que des pierres pointuës peuvent faire à leurs Paturons, aussi-bien que les contusions qui pourroient arriver aux autres parties de leur Corps.

Ils comptent l'année par la révolution du Soleil & de la Lune, mais ne font aucune subdivision de semaines. Les mouvemens de ces deux Astres leur sont assez bien connus, & ils entendent la nature des Eclipses; mais aussi est-ce tout ce qu'ils sçavent en Astronomie. Ils surpassent tous les mortels en Poësie, par la justesse de leurs comparaisons, & par la beauté & l'exactitude de leurs descriptions. Leurs vers abondent fort en l'une & l'autre de ces choses, & roulent d'ordinaire sur l'excellence de l'amitié, ou sur les louanges de ceux qui ont été vainqueurs à la course, ou à quelques autres exercices corporels. Leurs bâtimens, quoique fort simples, sont assez commodes, & les mettent entièrement à couvert de toutes les injures de l'air.

Les *Houyhnhnms* se servent de cette partie creuse qu'il y a entre le Paturon & la Corne de leurs pieds de devant, comme nous faisons de nos mains, & cela avec une dextérité presque incroyable. Ils trayent leurs Vaches, rassemblent leur Avoine, & font en général tous les Ouvrages auxquels nous
nous

nous servons de nos mains. Ils ont une sorte de pierre à Fusil fort dure, qu'ils aiguïsent contre d'autres pierres, & dont ils font ensuite des Instrumens qui leur tiennent lieu de Coins, de Haches, & de Marteaux. De ces mêmes pierres ils font une espèce de Faux, avec laquelle ils coupent leur foin & leur avoine, qui croît d'elle-même dans de certains Champs: Les *Yabuos* en portent les gerbes au logis, que les Domestiques serrent dans plusieurs Huttes couvertes, pour en ôter le grain, qui est mis dans des Magasins. Ils font des Vaisseaux de bois & de terre, & exposent ceux-ci au Soleil pour les durcir.

A moins qu'il ne leur arrive quelque accident extraordinaire, ils deviennent fort vieux, & sont enterrez dans le lieu le plus obscur qu'on puisse trouver, sans que leurs Parens & leurs Amis marquent ni joye ni tristesse de leur trépas: eux-mêmes, quand ils sentent que leur fin approche, quittent le Monde avec aussi peu de regret, que s'ils prenoient congé d'un Voisin à qui ils auroient rendu une visite. Je me souviens que mon Maître aiant prié un jour un de ses Amis de venir avec sa Famille chez lui pour regler quelque affaire importante, la Femme vint au jour marqué avec ses deux Enfans, mais fort tard; elle en alléqua deux Raisons; dont la première étoit que le matin même son Mari étoit *Shnuwnh*. Le terme est fort expressif dans leur Langue, & est très-difficile à traduire en Anglois: il signifie proprement, *s'en retourner à sa première Mere.*
L'au-

L'autre excuse étoit, que son Mari étant mort assez tard dans la matinée, il lui avoit falu du tems pour regler avec ses Domestiques le lieu où le corps seroit mis; & je remarquai qu'elle fut aussi gaye chez nous que le reste de la Compagnie.

Ils vivent généralement jusqu'à soixante & dix ou soixante & quinze, mais rarement jusqu'à quatre-vingt ans. Quelques jours avant leur mort, ils s'affoiblissent peu à peu, mais sans aucun sentiment de douleur. Pendant ce tems leurs Amis leur rendent visite, parce qu'ils ne sçauroient sortir comme à leur ordinaire. Cependant, environ dix jours avant leur mort, en quoi il leur arrive rarement de se tromper, ils rendent les visites qu'on leur a faites, étant portez par des *Yaboo* dans une voiture, dont ils se servent aussi dans d'autres occasions, comme qui diroit, quand ils sont vieux, incommodez ou en voyage.

C'est quelque chose d'assez singulier que les *Houyhnhnms* n'ont d'autre terme que celui de *Yaboo* pour désigner en général tout ce qui est mauvais. Ainsi quand ils veulent marquer la sottise d'un Domestique, la faute qu'à fait un Enfant, & un vilain tems, ils ajoutent à chacune de ces choses le mot de *Yaboo*, & les appellent, *ihnm Yaboo*, *Wbnabolm Yaboo*, *Ynlbmnd Wihlma Yaboo*, & une maison mal bâtie, *Yabolmhmrohlnw Yaboo*.

Ce seroit avec plaisir que je pourrois m'étendre d'avantage sur les excellentes qualités de ce Peuple admirable; mais comme j'ai dessein de publier dans peu un volume qui

rou-

roulera uniquement sur ce sujet, j'y renvoye mes Lecteurs; & leur vais faire part de la plus funeste Catastrophe qui me soit jamais arrivée, & qui empoisonne encore actuellement toute la douceur de ma vie.



C H A P I T R E X.

Quelle heureuse vie l'Auteur ménoit parmi les Houyhnhnms. Progrès qu'il fait dans la Vertu en conversant avec eux. Leurs Conversations. L'Auteur est informé par son Maître qu'il faut qu'il quitte le País. Ils'évanoüit de Douleur, & après avoir repris ses sens promet d'obéir. Il vient à bout de faire un Canot, & met en Mer à l'avanture.

MON Maître m'avoit donné un Apartement éloigné de sa maison de six verges, que j'avois accommodé & meublé à ma fantaisie. En guise de plancher & de tapisseries j'y avois mis des nattes de jonc, que j'avois faites moi-même. Le Chanvre croit dans ce País sans qu'on le seme, & les Habitans n'en font aucun usage: Je m'en servis pour faire une espèce de Taye dont je formai ensuite des Coussins par le moyen de plusieurs plumes d'oiseaux que j'avois pris avec des lacets faits de cheveux de *Yahoos*.

J'a-

J'avois fait deux Chaïses, graces au secours que me prêta le Cheval alezan. Quand mes habits furent entièrement usez, je m'en fis d'autres avec des peaux de Lapin, & avec celles d'un certain Animal qu'ils apellent *Nnubnob*, dont tout le corps est couvert d'un fin Duvet. Je me servis aussi de celles-ci pour en faire des Bas. Je me fis des semelles de bois, que j'attachai au cuir de dessus le mieux qu'il me fut possible, & quand ce cuir fut usé, je tâchai d'y remédier par des peaux de *Yaboos* sechées au Soleil. Je m'amusois quelquefois à chercher du miel dans des creux d'arbres, que je mêlois ensuite avec de l'eau, ou que je mangeois avec mon pain. Il n'y avoit point d'Homme alors qui sentit mieux que moi la justesse de ces deux Maximes; *Que la Nature est contente de peu; & Que la nécessité est la Mere de l'invention.* Je jouïssois d'une parfaite santé à l'égard du Corps, & de la plus aimable tranquillité par rapport à l'Ame. Je n'éprouvois point l'inconstance d'un Ami, ni les injures d'un Ennemi secret ou déclaré. Je n'étois pas obligé de gagner les bonnes graces d'un grand Seigneur ou de son mignon à force d'éducation & de bassesses. Je n'avois pas besoin d'être défendu contre la fraude ou l'opression. Dans cet heureux séjour il n'y avoit ni Médecins pour détruire mon corps, ni Gens de Loi pour détruire ma Fortune; point de Délateurs pour épier mes paroles & mes actions, ou pour forger des accusations contre moi; point de mauvais Plaisans, de Médifans, de faux Amis, de Voleurs de
grand.

grands Chemins, de Procureurs, de Maquereaux, de Bouffons, de Joüeurs, de Politiques, de prétendus beaux-Esprits, d'ennuyeux Conteurs, de Disputeurs, de Ravisseurs, de Meurtriers, de Chefs de Parti; point de gens dont la séduction ou l'exemple encourageassent les autres au Crime; point de Cachots, de Haches, de Gibets, ou de Pilonis: point d'Imposture, d'Orgueil, ou d'Affectation; point de Fats, de Breteurs, d'Yvrognes, de Filles publiques, ou d'infames Maladies; point de Pédans ignorans & enflez de leur sçavoir; point de Querelleurs, d'Imposteurs, ou de Jureurs; point de Faquins que leurs vices ont tirez de la misère, ou d'honnêtes Gens qu'une vertu incorruptible y a plongé; point de grands Seigneurs, de Joüeurs de Violon, de Juges, ou de Maîtres à danser.

J'avois le bonhenr d'être admis à la compagnie de quelques *Houyhnhnms*, qui venoient de tems en tems rendre visite, ou demander à dîner à mon Maître. Lui & ses Amis s'abaissoient quelquefois jusqu'à me faire des questions, & à écouter mes réponses. J'accompagnois même quelquefois mon Maître dans les visites qu'il leur rendoit. Je ne prenois jamais la liberté de parler, à moins que ce ne fut pour répondre à quelque demande; ce que je ne faisois pas sans regret, parce que c'étoit autant de tems perdu que j'aurois pû mieux employer en écoutant. Les *Houyhnhnms* observent dans leurs conversations les règles les plus exactes de la Décence, sans qu'il paroisse qu'ils en sçachent seu-

le-

lement une de ce que nous appellons *Cérémonie*: Quand ils se parlent, c'est sans s'interrompre, sans s'ennuyer, & sans être jamais de sentiment opposé. Je leur ai oui dire plus d'une fois, que le meilleur moyen de ranimer la conversation dans une Assemblée, est de garder le silence pendant quelques momens: C'est de quoi j'ai plus d'une fois été témoin; car pendant ces petites pauses, je remarquois qu'il leur venoit de nouvelles idées qui donnoient un nouveau feu à leurs conversations. Leurs discours roulent ordinairement sur l'Amitié, la Bienveillance & l'Oeconomie; quelquefois sur les ouvrages de la nature ou sur quelques anciennes traditions; sur les Loix de la vertu, sur les règles invariables de la raison, ou bien sur quelques résolutions qui doivent être prises dans la prochaine Assemblée des Députés de la Nation; & souvent sur les différentes beautés & sur l'excellence de la Poësie: Je puis ajoûter sans vanité que ma présence a plus d'une fois fourni matière à leur entretien, parce qu'elle fournissoit à mon Maître l'occasion de parler à ses Amis de mon Histoire & de celle de mon País. Comme ce qu'ils disent sur ce sujet ne faisoit pas autrement honneur à la nature humaine; je crois que mes Lecteurs voudront bien me dispenser de le répéter.

J'avoué ingenuement que je dois le peu de connoissances de quelque prix que je puis avoir, aux Leçons que j'ai reçues de mon Maître, & aux sages Discours de lui & de ses Amis dont j'ai été Auditeur.

Je

Je ne pouvois suffire aux mouvemens de vénération qu'excitoient en moi les avantages du corps, & sur tout les admirables qualitez de l'ame des *Houyhnhnms*. A la vérité, je ne sentis pas d'abord ce respect naturel que les *Yaboos* & les autres Animaux du País leur portent: mais je ne tardai guères à l'éprouver, & à y joindre cette reconnoissance & cet amour, dont la bonté avec laquelle ils me distinguoient du reste de mon espèce, les rendoit si dignes. Quand je pensois à ma Famille, à mes Amis, & à mes Compatriottes, ou bien aux Hommes en général, je les considérois comme s'ils avoient été réellement des *Yaboos* en figure & inclinations; avec cette différence pourtant qu'ils étoient un peu civilisez, qu'ils parloient, & qu'ils avoient en partage une raison, de laquelle néanmoins ils ne se servoient que pour multiplier leurs vices, dont leurs Frères les *Yaboos* de ce País n'avoient que la portion que la nature leur avoit donnée. Quand il m'arrivoit de me regarder dans un Lac ou dans une Fontaine, j'étois saisi de je ne sçai quelle horreur, & la vûë d'un *Yahoo* ordinaire m'étoit plus suportable que la mienne. En conversant avec les *Houyhnhnms*, & en les considérant avec plaisir, je me suis insensiblement accoûtumé à prendre quelque chose de leur Air, & de leur Démarche; & mes Amis m'ont fort souvent fait remarquer qu'en nous promenant dans un chemin uni je *trottois comme un Cheval*; ce que j'ai toujours pris pour un compliment fort gracieux.

Au milieu de mon bonheur, & dans le tems que je comptois le plus sûrement de passer le reste de mes jours dans ce País, mon Maître me fit quérir un matin de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Je vis à son air qu'il étoit embarrassé, & qu'il ne sçavoit de quelle manière commencer ce qu'il avoit à me dire. Après quelques momens de silence, il me dit, qu'il ignoroit comment je prendrois ce qu'il alloit me notifier; que dans la dernière Assemblée, quand la question touchant les *Yaboo*s avoit été agitée, les Députés de tous les autres Districts avoient déclaré, qu'ils étoient étonnez de ce que dans sa Famille il traitoit un *Yaboo* (c'étoit moi) plutôt en *Houyhnhnm*, qu'en bête brute: Qu'il conversoit avec moi, commes'il pouvoit retirer quelque plaisir de mon commerce: Qu'une pareille conduite étoit une chose inouïe, & d'ailleurs également opposée à la nature & à la raison. Mon Maître ajoûta, que là-dessus l'Assemblée l'avoit exhorté, de m'employer comme les autres Animaux de mon espèce, ou bien de m'ordonner de regagner à la nage l'endroit d'où j'étois venu. Que le premier de ces expédiens avoit été unanimement rejetté de tous les *Houyhnhnms* qui m'avoient vû chez lui ou chez eux: Car ils alléguoient, que parce que, avec la méchanceté naturelle de ces Animaux, j'avois quelques principes de raison, il étoit à craindre que je ne les aménasse avec moi dans les Montagnes, d'où nous reviendrions ensuite nous jeter de nuit sur les troupeaux des *Houyhnhnms*; ce qui étoit d'autant plus

rent que nous étions tous d'un naturel rapace & paresseux.

Mon Maître m'aprit de plus, que les *Houyhnhnms* ses voisins le pressoient tous les jours d'exécuter l'*Exhortation* de l'Assemblée, & qu'il n'osoit plus y apporter de nouveaux délais. Il m'assûra qu'il doutoit qu'il me fût possible de gagner un autre Pais à la Nage, & que pour cet effet il souhaitoit que je fisse un Vaisseau qui ressemblât en petit à ceux dont je lui avois fait la Description, & avec lequel je pûsse m'éloigner de leur Pais: Qu'au reste, je ne serois pas seul à entreprendre cet Ouvrage, & que ses Domestiques aussi-bien que ceux de ses Voisins m'y aideroient. Pour ce qui me regarde, continua-t-il, j'aurois été fort content de vous garder à mon service, parce que j'ai trouvé que vous vous êtes corrigé de plusieurs défauts, en tâchant d'imiter les *Houyhnhnms* autant qu'un Etre d'une Classe inférieure en est capable.

C'est ici le lieu de faire remarquer à mes Lecteurs, qu'un Décret de l'Assemblée générale de ce Pais est désigné par le mot *Hnhloayn*, qui signifie une *Exhortation*, ce qui vient de ce qu'ils ne conçoivent pas comment une Créature raisonnable peut être forcée à quelque chose, ou comment on peut la lui commander, parce qu'elle ne sçauroit desobéir à la Raison, sans renoncer par cela même au titre de Créature raisonnable.

Le Discours de mon Maître me jetta dans un tel désespoir, qu'incapable de supporter

l'horreur de mon état , je tombai évanouï à ses pieds. Quand je fus revenu à moi , il me dit qu'il m'avoit crû mort. (car ce Peuple n'est pas sujet à ces sortes de défaillances) Je répondis , d'une voix foible , que je serois trop heureux si une prompte mort venoit terminer mes malheurs ; que quoique je n'eusse rien à repliquer à l'*Exhortation* de l'Assemblée , ni aux instances de ses Amis , il me paroïssoit pourtant qu'un peu moins de rigueur auroit pû s'accorder avec cette haute Raison qui paroïssoit dans tous leurs Jugemens. Que je ne pouvois pas faire une lieüe à la nage , & que probablement il en faudroit faire plus de cent avant que d'aborder à quelque País. Que pour construire un petit Vaisseau , il me falloit plusieurs matériaux qu'il leur étoit impossible de me fournir , & qu'ainsi je devois regarder leur *Exhortation* comme une sentence de mort prononcée contre moi. Qu'une mort violente étoit le moindre des maux que je redoutois ; mais qu'il m'étoit impossible d'exprimer mon affliction lorsque je songeois , que quand même par une suite de miracles , je pourrois me rendre sain & sauf dans ma Patrie , je serois obligé de passer mes jours parmi les *Yahoos* , & exposé à retomber dans mes premiers vices , faute d'exemples qui me retinssent dans le chemin de la Vertu. Que je sçavois trop sur quelles solides raisons étoient fondées toutes les résolutions des *Houyhnhnms* , pour vouloir les faire revoquer par les argumens d'un misérable *Yahoo* comme moi. Pour cet effet, après l'avoir très-humble-

blement remercié de l'offre qu'il m'avoit faite touchant l'assistance de ses Domestiques, & l'avoir prié de m'accorder une espace de tems proportionné à la grandeur de l'Ouvrage, je lui dis que j'allois tâcher de conserver ma vie toute malheureuse qu'elle étoit; & que si je revenois jamais en Angleterre, je ne désespérois pas d'être de quelque usage à ceux de mon espèce, en leur proposant les vertueux & sages *Houyhnhnms* pour modèles.

Mon Maître me fit une réponse fort honnête, & m'accorda deux mois pour finir ma Châloupe; il ordonna aussi au Cheval alezan mon bon Ami de suivre en tous mes Instructions, parce que j'avois dit à mon Maître que son secours me suffiroit.

Mon premier soin fût d'aller vers cet endroit de la Côte où mes gens m'avoient fait mettre à Terre. Je montai sur une Eminence, & regardant de tous côtez en Mer, je crus voir une petite Isle au Nord-Est: Je pris ma Lunette d'aproche, & vis alors distinctement qu'elle devoit être à cinq lieuës de moi, au moins suivant mon calcul, mais mon Compagnon crut que ce n'étoit qu'un Nuage: & cela n'est pas étonnant; car, comme il ne connoissoit pas d'autres Pais que le sien, il étoit naturel qu'il ne pût pas distinguer des objets placez bien avant dans la Mer, aussi bien que moi, à qui cet Element étoit si familier.

Après avoir fait cette Découverte, je m'en retournai au Logis: le lendemain j'allai avec le Cheval alezan dans un Bois qui

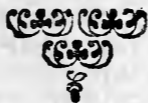
étoit à une petite demi lieuë de chez nous, pour y couper le bois dont j'avois besoin pour l'exécution de mon Entreprise. Je ne fatiguerai point mes Lecteurs d'une Description détaillée de tout ce que nous fîmes à cet égard ; il leur suffira de sçavoir que dans l'espace de six semaines, avec l'aide de mon Compagnon, je vins à bout de faire une manière de Canot Indien, & quatre Rames. Les Cordes, dont j'avois besoin, étoient faites de Chanvre, & ma Voile de peaux de *Yaboos*. Mes provisions consistoient en quelques Lapins & quelques Oiseaux bouillis, & dans deux Vaisseaux, dont l'un étoit plein de Lait & l'autre d'Eau.

J'essayai dans un Etang qui étoit près de la maison de mon Maître, si mon Canot avoit quelques voyes d'Eau, & pris soin de les bien boucher ; après quoi mon petit Vaisseau fut porté par des *Yaboos* au bord de la Mer, sous les auspices du Cheval alezan & d'un autre Domestique.

Quand tout fut prêt & que le jour de mon départ fut arrivé, jè pris congé de mon Maître, de ma Maîtressè, & de toute sa Famille, les larmes aux yeux, & le désespoir dans le cœur. Mais mon Maître, par curiosité, & peut être, si j'ose le dire sans vanité, par amitié pour moi, voulut me voir mettre en Mer, & pria quelques-uns de ses Voisins de l'accompagner. Je fus obligé d'attendre plus d'une heure avant que l'Eau commençât à hauffer, après quoi aiant remarqué que le vent étoit bon pour gagner l'Isle que j'avois decouverte, je pris une seconde

conde fois congé de mon Maître : mais dans le tems que je me prosternois pour baiser la corne de son pied , il me fit l'honneur de le lever , & de l'approcher doucement de ma bouche. Je n'ignore pas toutes les Critiques que je me suis attiré pour avoir fait mention de cette dernière particularité. Car mes Ennemis ont pris plaisir à répandre , qu'il n'étoit pas aparent , qu'un si Illustre Personnage eût accordé une si éclatante marque de faveur , à une Créature qui lui étoit si inférieure. Mais sans justifier ma véracité sur ce sujet , par l'exemple de mille & mille Voyageurs qui font mention de l'accueil honorable que leur ont fait les plus grands Monarques , je me contenterai de dire , que ceux qui revoquent en doute ce trait de politesse de mon Maître , ne sçavent pas jusqu'à quel point les *Houyhnhnms* sont honnêtes & obligeans.

Je fis une profonde révérence aux *Houyhnhnms* qui avoient accompagné mon Maître ; puis m'étant mis dans mon Canot , je m'éloignai du Rivage.





CHAPITRE XI.

Quels dangers l'Auteur essuya. Il arriva à la Nouvelle Hollande, espérant d'y fixer sa demeure. Il est blessé d'un coup de Flèche par un des Naturels du Pais, & transporté dans un Vaisseau Portugais. Il reçoit de grandes civilitéz du Capitaine, & arrive en Angleterre.

J'Entrepris ce triste Voyage le 15. Février de l'année 1714. à neuf heures du matin. Le vent étoit fort favorable; cependant, je ne fis d'abord usage que de mes Rames, mais considérant que je serois bientôt las, & que le vent pouvoit changer, je haussai ma petite voile; & ainsi à l'aide de la Marée, je fis une lieuë & demi par heure, à ce qu'il me paroissoit.

Mon Maître & ses Amis restèrent sur le Rivage jusqu'à ce qu'ils m'eussent entièrement perdu de vuë, & j'entendis plusieurs fois le Cheval alezan (qui avoit certainement de l'amitié pour moi) criant à haute voix, *Hnyy illa nyha Majah Yahoo*, je vous souhaite un bon Voyage, aimable *Yahoo*.

Mon dessein étoit de découvrir, s'il étoit possible, quelque petite Isle inhabitée, qui pût me fournir ce qui étoit nécessaire à la
con-

conservation de ma vie , afin d'y passer tranquillement le reste de mes jours; Sort qui me paroïsoit préférable aux Postes les plus brillans que j'aurois pû occuper dans une des premières Cours de l'Europe; tant étoit affreuse l'idée que je me formois de la Société & du gouvernement des *Yaboos*. Car j'envisageois une pareille Retraite comme le seul séjour , où je pourrois consacrer toutes mes pensées au souvenir des vertus des inimitables *Houyhnhnms* , sans être exposé au funeste péril de retomber dans tous les vices pour lesquels j'avois une si sincère horreur.

Le Lecteur se souviendra peut-être que je lui ai raconté , que ceux de mes Gens qui me mirent sur le Rivage , me dirent qu'ils ignoroient dans quelle partie du Monde nous étions. Cependant je crûs alors que nous pouvions être à dix degrés au Sud du Cap de Bonne-Espérance , ou au 45 degrés de latitude Méridionale , à ce que je pûs conclure de certaines choses que je leur avois oui dire entre eux touchant la Route qu'il falloit prendre pour arriver à Madagascar. Ce que j'avois oui ne me fournissoit néanmoins qu'une foible conjecture : mais comme cela valoit encore mieux que rien , je résolus d'avancer toujours vers l'Est dans l'espérance de gagner la Côte Occidentale de la Nouvelle Hollande , & de trouver peut-être près de là quelque Isle telle que je la souhaitois. Le vent étoit tout-à-fait au West , & à six heures du soir j'avois fait environ dix-huit lieues , quand j'aperçûs une fort

petite Île , éloignée à peu près d'une demi lieuë que j'eus bientôt faite. En y abordant , je vis que ce n'étoit qu'une espèce de Rocher , avec une petite Baye.

J'entrai dans cette Baye avec mon Canot , & après avoir gagné le haut du Rocher , je vis distinctement à l'Est un País qui s'étendoit du Sud au Nord. Je passai la nuit dans mon Canot , & aiant continué mon Voyage le lendemain de bon matin , j'arrivai en sept heures à la pointe Méridionale de la Nouvelle Hollande ; ce qui me confirma dans une opinion dans laquelle j'étois déjà depuis longtems ; je veux dire , que nos Cartes Géographiques placent ce País au moins de trois degrés plus à l'Est qu'il n'est réellement. J'en dis ma pensée il y a quelques années à mon digne Ami Mr. *Moll* , & lui alléguai les raisons sur lesquelles je me fondois , mais il a mieux aimé suivre d'autres autoritez.

Je ne vis point d'Habitans dans le lieu où j'abordai , & comme je n'avois point d'armes , je n'osai pas avancer dans le País. Je trouvai quelques poissons à coquille sur le Rivage , que je mangeai crus , n'osant pas faire de feu de peur d'être découvert par les Habitans. Je continuai pendant trois jours à me nourrir d'Huîtres & de Moucles ; pour épargner mes provisions , & par un grand bonheur je trouvai un Ruiffeau dont l'Eau étoit admirable , ce qui me fit le plus sensible plaisir.

Le quatrième jour , m'étant un peu trop avancé dans le País , j'aperçûs vingt ou trente personnes sur une Eminence , à la
distance

TERRE DE NUYTS.

Edels Land.

I. S^t Pierre.

Lewins Land.

I S^t Francois

Sweers I.

I. Maetfuyker.

De Wels I.

PAIS DES
HOUYHNHMS.



Decouvert A.D. 1711.



distance d'environ cinq cens verges de moi. Cette troupe étoit composée d'Hommes, de Femmes & d'Enfans, qui se tenoient autour d'un Feu, & qui étoient tous nus. Un d'eux me vît, & je dis aux autres; sur quoi cinq d'entre eux s'avancèrent vers moi: Je me hâtai de gagner le Rivage, & m'étant jetté dans mon Canot je m'éloignai à force de Rames. Les Sauvages voyant que je me retirois coururent après moi; & avant que je pûsse m'éloigner assez, ils me tirèrent une Flèche, qui me fit une profonde blessure à la partie intérieure du génoû gauche. (j'en porte encore la marque) Je craignis que la Flèche ne fut empoisonnée: cette crainte me fit naître le dessein de suçer la playe, quand je serois hors de la portée de leurs traits; ce que je fis, après quoi je la bandai le mieux qu'il me fut possible.

J'étois fort embarrassé de ma personne: car je n'osois pas retourner au même endroit où j'avois abordé; ainsi je fus obligé de remettre en Mer. Pendant que je cherchois des yeux quelque lieu convenable, je vis une Voile au Nord-Nord-Est, qui venoit vers l'endroit où j'étois. Je fus en doute si j'attendrois ce Vaisseau ou non; mais enfin mon horreur pour la Race des *Yaboos* l'emporta sur toute autre considération, & me fit gagner à force de Rames la Baye dont j'étois parti le matin, aimant mieux être tué par ces Barbares, que de vivre parmi les *Yaboos* de l'Europe. J'approchai mon Canot du Rivage le plus qu'il me fut possible, & me cachai moi-même derrière

une pierre , qui n'étoit pas loin du petit Ruisseau dont j'ai parlé.

Le Vaisseau s'arrêta environ à une demi lieuë de la Baye , ce qui me fit concevoir quelque espoir de n'être pas aperçû : mais je fus cruellement trompé dans mon attente : car dans le tems que je me repaissois de cette espérance , le Capitaine du Vaisseau y envoya quelques Hommes de son Equipage dans la Châloupe pour y faire de l'Eau. Ces gens aperçurent mon Canot , & conjecturèrent que le propriétaire ne devoit pas être loin. Quatre d'entre eux bien armez me cherchèrent avec soin , & m'eurent bientôt trouvé. Je remarquai qu'ils étoient surpris de me voir si étrangement habillé & chauffé ; d'où ils conclurent , à ce qu'ils me dirent depuis , que je n'étois pas un des Naturels du Pais , qui vont tous nus. Un des Matelots me pria en Portugais de me lever , & me demanda qui j'étois. J'entendois fort bien cette Langue , & m'étant levé , je dis , que j'étois un pauvre *Yahoo* , qui avoit été banni du Pais des *Houyhnhnms* , & qui les conjuroit de le laisser aller. Ils furent étonnez d'entendre que je leur parlois Portugais , & virent à mon teint & à ma physionomie que j'étois Européen ; mais ils ne sçurent ce que j'entendois par les *Yahoos* & les *Houyhnhnms* , & éclatèrent de rire à l'ouïe du ton dont je prononçois ces paroles , qui avoit quelque chose du hennissement des Chevaux. Je les conjurai de nouveau de me laisser partir , & sans attendre leur permission , je gagnois déjà tout doucement
mon

mon Canot , quand ils me retinrent pour me demander , de quel Pais j'étois ? & d'où je venois ? Je leur dis que j'étois né en *Angleterre* , d'où j'étois parti il y avoit environ cinq ans , & que dans ce tems leur Royaume & le nôtre étoient en paix. Que pour cette cause je me flattois qu'ils ne me traiteroient pas en Ennemi , puisque je ne leur avois point fait de mal , mais étois un pauvre *Yaboo* , qui cherchoit quelque endroit désert pour y passer le reste de sa malheureuse vie.

Quand ils commencèrent à parler , je fus frappé d'un étonnement inexprimable : car cela me parut aussi étrange que si une Vache avoit parlé en *Angleterre* , ou un *Yaboo* dans le Pais des *Houyhnhnms*. Les Portugais ne furent pas moins surpris que moi , à la vuë de mes Habits & à l'ouïe de mes Discours : la manière dont je prononçois mes mots étoit pour eux quelque chose de nouveau & d'incompréhensible , quoique d'ailleurs ils entendissent tout ce que je disois. Ils me parlèrent avec beaucoup de douceur , & me dirent qu'ils étoient persuadés que leur Capitaine se feroit un plaisir de me transporter à *Lisbonne* , d'où je pourrois retourner en mon Pais ; que deux des Matelots se rendroient au Vaisseau pour informer le Capitaine de ce qu'ils avoient vû , & pour recevoir ses ordres : Qu'au reste , si je ne leur jurois de ne point m'enfaire , ils s'assureroient de moi par force. Je crus que le meilleur parti que je pouvois prendre étoit de leur faire une pareille promesse. Ils mouroient

d'envie de sçavoir mon Histoire, mais je ne satisfis que très - imparfaitement leur curiosité ; & tous conjecturèrent que mes malheurs avoient altéré ma Raison. Dans l'espace de deux heures la Châloupe qui avoit aporté des Futailles pleines d'eau à Bord , revint avec ordre du Capitaine de m'amener à son Vaisseau. Je priai à genoux , & à mains jointes qu'on me laissât ma liberté : mais toutes mes prières furent inutiles. Je fus lié, transporté dans la Châloupe , & quand nous eûmes gagné le Vaisseau , conduit dans la Cabane du Capitaine.

Il s'apelloit *Pedro de Mendez* , & étoit fort honnête & fort généreux ; il me supplia de lui dire si je voulois quelque chose , & m'assûra que je serois traité comme lui-même. Je ne fus pas médiocrement surpris de trouver des manières si obligeantes dans un *Yaboo*. Cependant pour toute réponse, je priai qu'on me donnât à manger quelque chose de ce qui étoit dans mon Canot ; mais il me fit apporter un Poulet , & une bouteille d'excellent Vin , & donna ordre qu'on me préparât un Lit dans une Cabane fort propre. Je ne voulus pas me deshabiller , mais je me mis sur les couvertures , afin que quand les Matelots dîneroient je pûsse plus promptement gagner le Tillac , & me jeter dans la Mer, aimant mieux m'exposer à la fureur des Ondes , qu'à vivre plus long-tems parmi des *Yaboo*s. Mais un des Matelots m'en empêcha , & en aiant donné avis au Capitaine , je fus enchaîné dans ma Cabane.

Après

Après dîner *Don Pedro* vint me voir, & me demanda ce qui m'avoit porté à former un si funeste dessein : Il me protesta qu'il étoit disposé à me rendre tous les services dont il étoit capable, & me parla d'une manière si touchante, que je fus enfin forcé à en agir avec lui comme avec un Animal qui n'étoit pas entièrement destitué de Raison : Je lui fis une Relation abrégée de mon Voyage, de la Conspiration de mes Gens, du País où ils m'avoient laissé, & du séjour que j'y avois fait pendant trois Années. Il prit tout ce que je lui racontai pour une Vision ou pour un Songe ; ce qui m'offensa plus que je ne sçaurois dire, car j'avois entièrement perdu la faculté de mentir, & par cela même la disposition de soupçonner les autres de mensonge. Je lui demandai si c'étoit la coutume dans son País de dire *la chose qui n'est pas* ? Et lui protestai, que j'avois presque oublié ce qu'il entendoit par fausseté, & que si j'avois passé mille ans dans le País des *Houyhnhnms*, je n'y aurois pas entendu un seul mensonge du moindre de leurs Domestiques ; qu'il m'étoit fort indifférent s'il ajoûtoit foi à ce que je lui avois dit, ou non ; que néanmoins, pour répondre aux amitez qu'il m'avoit faites, j'étois prêt à répondre à toutes les Objections qu'il voudroit me proposer, & que j'espérois de le contraindre par ce moien à rendre justice à ma vérité.

Mendez, qui étoit un Homme d'esprit, tâcha par plusieurs questions de me surprendre en mensonge, mais voyant qu'il n'en

pouvoit venir à bout, il commença à avoir meilleure opinion de ma sincérité ou de mon bon sens : il m'avoit même qu'il avoit rencontré un Capitaine de Vaisseau Hollandois, qui lui avoit dit, qu'ayant mis pied à Terre dans une Isle ou Continent de la *Nouvelle Hollande*, il avoit vû un Cheval qui chassoit devant lui plusieurs Animaux ressemblans exactement à ceux que j'avois décrits sous le nom de *Yaboos*, avec quelques autres particularitez que le Capitaine Portugais disoit avoir oubliées, parce qu'il les avoit prises alors pour des mensonges. Mais il ajoûta, que puisque je faisois profession d'avoir un attachement inviolable pour la Vérité, je devois lui donner ma parole d'honneur, que pendant tout le Voyage je n'attenterois pas à ma vie, ou bien qu'il s'assureroit de moi jusqu'à ce que nous fussions arrivés à Lisbonne. Je le lui promis, en protestant en même tems, qu'il n'y avoit point de mauvais traitemens que je n'aimasse mieux esfuyer que de retourner parmi les *Yaboos*.

Il ne nous arriva rien de fort remarquable pendant nôtre Voyage. Par reconnoissance pour le Capitaine je me rendois quelquefois à la prière qu'il me faisoit de passer quelques heures avec lui, & tâchois de cacher les sentimens de haine & de mépris que j'avois pour les Hommes : Cependant ils m'échappoient de tems en tems, mais il ne faisoit pas semblant de les remarquer. Je passois la plus grande partie du jour seul dans ma Cabane, afin de m'épargner la vuë de quelqu'un de l'Equipage. Le Capitaine m'a-

voit

voit souvent pressé de me défaire de mes vêternens sauvages, & m'avoit offert de quoi m'habiller de pié en cap ; mais je refusai constamment cette offre, ne voulant me couvrir de rien qui eut servi à un *Taboo*. Je le priai seulement de me prêter deux chemises nettes, qui aiant été lavées depuis qu'il les avoit portées, ne pouvoient pas, à mon avis, me souiller si fort. Je mettois une de ces chemises de deux en deux jours, & la-vois moi-même l'autre pendant cet intervalle.

Nous arrivâmes à Lisbonne le 5. Nov. 1715. Quand il falut mettre pié à Terre, le Capitaine me força à me couvrir de son manteau, afin que la Canaille ne s'attrou-pât pas autour de moi. Je fus conduit à sa Maison, & à mon instante prière, logé dans l'Appartement le plus reculé. Je le conjurai de ne raconter à personne ce que je lui avois dit touchant les *Houyhnhnms*, parce qu'une pareille Histoire améneroit non-seulement un nombre infini de gens chez lui pour me voir, mais m'exposeroit aussi à être mis en prison ou brûlé par ordre de l'*Inquisition*. Le Capitaine gagna sur moi d'accepter un assortiment complet d'Habits nouvellement faits, mais je ne voulus pas permettre que le Tailleur me prit la mesure; cependant ils m'allèrent assez bien, parce que *Don Pedro* étoit à peu près de ma taille. Il me donna aussi quelques autres Hardes dont j'avois besoin; mais j'eus soin de les exposer pendant vingt-quatre heures à l'air avant que de les mettre.

Le

Le Capitaine n'avoit point de Femme, mais seulement trois Domestiques, dont par complaisance pour moi, aucun ne nous servit à Table. En un mot, toutes ses manières d'agir à mon égard étoient si obligeantes, & lui-même étoit si raisonnable, pour n'être doué que d'une Intelligence humaine, qu'à la lettre sa Compagnie commençoit à me paroître suportable. Il eut assez d'ascendant sur moi pour me persuader de prendre un autre Appartement, dont les fenêtres donnoient dans la rue. La première fois que j'y jettai les yeux, je tournai la tête tout effrayé. En moins d'une semaine il me mena jusqu'à la porte de sa Maison. Je trouvai que ma frayeur diminoit peu-à-peu, mais que la haine & le mépris que j'avois pour les Hommes ne faisoient qu'augmenter: Enfin, je devins hardi jusqu'au point de me promener avec lui par la Ville.

Don Pedro, à qui j'avois fait un détail de mes Affaires Domestiques, me dit un jour, qu'il me croyoit obligé en honneur & en conscience de m'en retourner dans ma Patrie, & de passer le reste de mes jours avec ma Femme & mes Enfants. Il m'aprit qu'il y avoit dans le Port un Vaisseau Anglois prêt à faire voile; & m'assura qu'il auroit soin de me fournir tout ce qui me seroit nécessaire pour mon Voyage. Je n'ennuierai pas mes Lecteurs en leur repétant ses Argumens & mes Réponses. Il dit qu'il étoit impossible de trouver une Isle telle que je la voulois; mais que j'étois le Maître chez moi, & qu'il ne tenoit qu'à moi d'y vivre dans la Retraite. Je

Je me rendis à la fin, convaincu qu'il avoit raison. Je partis de Lisbonne le 24. Nov. dans un Vaisseau Marchand Anglois, dont je n'ai, du moins que je sçache, jamais vû le Commandant, parce que je n'ai pas daigné m'en informer, & que sous prétexte d'être incommodé je ne sortois point de ma Cabane. *Don Pedro* me conduisit au Vaisseau, & me prêta vingt guinées. Il m'embrassa en prenant congé de moi, & ce ne fut que par excès de reconnoissance que je souffris cette honnêteté. Le 5. Décembre 1715. nous arrivâmes aux Dunes à neuf heures du matin, & à trois heures après midi j'entrai chez moi.

Ma Femme & mes Enfans furent surpris & charmez en me voyant, parce qu'ils m'avoient crû mort; mais il faut que j'avouë que leur vuë n'excita en moi que de la haine, du dégoût & du mépris. Car, depuis mon départ du Pais des *Houyhnhnms*, si je m'étois contraint jusqu'à regarder des *Yahoos*, & jusqu'à converser avec *Don Pedro de Mendez*; ma mémoire néanmoins & mon imagination étoient toujourns pleines des excellentes qualitez des *Houyhnhnms*. Et quand il m'arrivoit de songer que des familiaritez d'un certain genre avec une *Yahoo*, m'attachoient à l'espèce par un lieu de plus, il m'est impossible d'exprimer ma confusion & mon horreur.

Dès que ma Femme m'eût vû, elle me sauta au cou pour m'embrasser: mais comme un Animal si odieux ne m'avoit touché depuis

depuis plusieurs Années, cette marque d'amitié me causa un évanouissement qui dura près d'une heure. Au moment que j'écris ceci; il y a cinq ans que je suis de retour de mon dernier Voyage: Pendant la première Année la vuë de ma Femme & de mes Enfans m'étoit insupportable, & je ne permettois pas qu'ils mangeassent dans le même Apartement que moi: A l'heure qu'il est, ils n'oseroient toucher mon pain ni boire hors de mon verre: & je n'ai pas encore pu gagner sur moi de leur faire la grace de me prendre par la main. Le premier argent que j'employai, servit à acheter deux Chevaux entiers que je garde dans une bonne Ecurie, & l'Apartement qui en est le plus près est celui où j'aime le plus à être; car je ne sçaurois dire jusqu'à quel point je suis recréé par l'odeur de l'Ecurie. Mes Chevaux m'entendent passablement bien; je passe régulièrement avec eux au moins quatre heures par jour. Jamais je ne leur ai fait mettre ni bride ni selle, & c'est quelque chose de charmant que l'amitié qu'ils ont pour moi, aussi-bien que l'un pour l'autre.





C H A P I T R E X I I .

Veracité de l'Auteur. Dessein qu'il s'est proposé en publiant cet Ouvrage. Il censure ces Voyageurs qui n'ont pas un respect inviolable pour la vérité. L'Auteur refute l'accusation qu'on pourroit peut-être lui faire d'avoir eu quelques vuës sinistres en écrivant. Réponse à une Objection. Méthode de faire des Colonies. Eloge de son País. Il prouve que l'Angleterre a de justes droits sur les País dont il a fait la Description. Difficulté qu'il y auroit à s'en rendre Maître. L'Auteur prend congé du Lecteur; déclare de quelle manière il prétend passer le reste de sa Vie, donne un bon Avis, & finit.

VOilà, cher Lecteur, un Récit sincère de ce qui m'est arrivé dans les Voyages que j'ai faits pendant l'espace de seize ans sept mois; Récit auquel la seule vérité sert d'ornement. Il n'auroit tenu qu'à moi d'imiter ces Ecrivains qui se servent de l'incroyable & du merveilleux pour étonner leurs Lecteurs; mais j'ai mieux aimé rapporter des Faits d'une manière simple, parce que mon
dessein.

dessein est de vous instruire & non pas de vous amuser.

Il est aisé à nous qui voyageons dans des Pais éloignez, qui ne sont guères fréquentez par des Anglois ou par d'autres Européens, de faire de magnifiques Descriptions de plusieurs choses admirables dont on n'a jamais entendu parler. Au lieu que le principal but d'un Voyageur doit être de rendre les Hommes plus sages & meilleurs, en leur racontant ce qu'il a vû de bon & de mauvais dans les Lieux qu'il a parcourus.

Je souhaiterois de tout mon cœur qu'on fit une Loi, qui obligeât tout Voyageur, avant qu'il lui fut permis de publier ses Aventures; qui l'obligeât, dis-je, à faire serment en présence du *Grand Chancelier*, que tout ce qu'il a dessein de faire imprimer est exactement vrai; car alors le Public ne seroit plus abusé par un tas d'Ecrivains qui abusent insolemment de sa crédulité. J'ai lû avec plaisir dans ma jeunesse plusieurs Livres de Voyages; mais ces Livres ont beaucoup perdu de leur mérite dans mon imagination, depuis que j'ai eu occasion d'en voir les faussetez de mes propres yeux. Voilà pourquoi mes Amis aiant jugé que le Récit de mes Aventures pourroit être de quelque utilité à mes Compatriottes, je me suis imposé l'obligation inviolable d'être *toujours Fidèle à la Vérité*; c'est qu'il y a de sûr, c'est que je ne pourrai pas seulement être tenté de violer cette espèce d'engagement, tant que je conserverai le souvenir des Leçons & des Exemples de mon Illustre Maître, & des au-

autres *Houyhnhnms* dont j'ai eu si long-tems l'honneur d'être le très-humble Auditeur.

--- *Nec si miserum Fortuna Sinonem
Finxit, vanum etiam, mendacemque im-
proba finget.*

Je n'ignore pas, qu'il n'y a pas grande réputation à acquérir par des Ecrits qui ne demandent ni génie, ni sçavoir, mais simplement un peu de Mémoire & d'Exactitude à coucher sur le papier ce qu'on a vû. Je sçai aussi que ceux qui font part au Public de leurs Voyages, ont le même sort que les Faiseurs de *Dictionnaires*, c'est-à-dire, sont effacez par leurs Successeurs: ce qui les engage à mentir à qui mieux mieux pour se sauver de l'oubli. Et il est très probable, qu'il y aura un jour des Voyageurs qui visiteront les Pais dont je viens de donner la Description, & qu'en découvrant mes erreurs (s'il y en a) & en ajoûtant plusieurs nouvelles Découvertes, ils prendront ma place au Temple de Mémoire, & feront oublier que j'aye jamais écrit. Ce seroit là certainement une grande mortification pour moi, si c'étoit l'amour d'une vaine réputation qui m'avoit rendu Auteur: Mais comme je n'ai eu en vuë que le Bien public, il est impossible que je manque tout-à-fait le but auquel j'ai visé.

Car qui peut lire ce que j'ai écrit des vertus des *Houyhnhnms*, sans rougir de ses vices, quand il se considère comme l'Animal
de

de son País à qui la Raison & le Gouvernement font tombez en partage? Je ne dirai rien de ces Nations éloignées, où les *Yaboo*s président, parmi lesquelles la moins corrompue est celle des *Brobdingnagiens*, dont les sages Maximes en Morale & en Politique contribueroient beaucoup à nôtre bonheur, si nous les observions. Mais je crains d'entrer dans un plus grand Détail, & j'aime mieux laisser au Lecteur la liberté de faire les Réflexions qu'il jugera convenables.

C'est un grand sujet de contentement pour moi, quand je songe que mon Ouvrage est à couvert de toute Censure: Car que peut-on dire contre un Auteur qui rapporte simplement des Faits arrivez dans des País éloignez, où nous n'avons aucun intérêt à ménager, soit pour des Négociations, soit par rapport au Commerce? J'ai évité soigneusement toutes les fautes, dont on taxe ordinairement les Faiseurs de Voyages. Par-dessus cela, je ne me suis dévoué à aucun parti, mais ai écrit sans passion, sans préjugé; & sans malin vouloir contre qui que ce soit. Je me suis proposé en écrivant, la fin du Monde la plus noble, qui est l'instruction des Hommes; en quoi je puis dire sans vanité que le commerce que j'ai eu avec les *Houyhnhnms* m'a donné un grand avantage sur ceux qui se proposent le même but dans leurs Ouvrages. Je n'ai point écrit dans l'espérance de quelque profit ou de quelques vaines louanges. Je n'ai pas mis sur le papier un seul mot qui pût donner le moindre mécontentement à ceux qui en font le plus

sus-

susceptibles. Si bien que je puis m'appeler moi-même avec justice un Auteur parfaitement irréprochable, & à l'égard duquel les Faiseurs de Réflexions, de Remarques & de Considérations n'auront aucune occasion d'exercer leurs Talens.

J'avoué qu'on m'a dit en confidence, qu'entant qu'Anglois, j'aurois dû donner à mon arrivée un Mémoire au Secrétaire d'Etat, parce que tous les Païs qu'un Sujet découvre appartiennent à la Couronne. Mais je suis fort en doute si nos Victoires sur les Habitans des Païs dont j'ai parlé seroient aussi faciles que celles que *Fernand Cortez* remporta sur des *Americains* nuds. Les *Lilliputiens* ne valent guères la peine à mon avis qu'on équipe une Flotte pour les subjuguier, & je craindrois qu'on ne s'en trouvât mal, si l'on tentoit la même chose à l'égard des *Brobdingnugiens*: ou qu'une Armée d'Anglois ne fut pas autrement à son aise, s'ils voyoient l'Isle volante sur leurs Têtes. Il est vrai que les *Houyhnhms* ne sont pas fort habiles dans le métier de la Guerre, & que sur tout ils seroient fort embarrassés à se garantir des coups de notre Canon & de notre Mousquetterie. Cependant, quand même j'aurois été un Ministre d'Etat, je n'aurois jamais conseillé de faire une Invasion dans leur Païs. Leur intrépidité, leur prudence, leur unanimité, & l'attachement inviolable qu'ils ont pour leur Patrie, leur tiendroient lieu d'expérience dans l'Art Militaire. Mais au lieu de faire des projets pour subjuguier la nation magnanime des *Houyhnhms*, il seroit plutôt à sou-

fouhaiter qu'ils fussent en état & dans la disposition d'envoyer un nombre suffisant d'entre eux pour enseigner aux Européens les premiers principes de l'Honneur, de la Justice, de la Véracité, de la Tempérance, de la Grandeur d'Ame, de la Chasteté, de la Bienveillance, & de l'Amitié: Vertus dont nous avons encore conservé les *Noms* dans nôtre Langue, comme je pourrois le prouver par les Livres de plusieurs de nos Ecrivains, s'il en étoit besoin.

Mais il y avoit encore une autre Raison qui modereroit l'Empressement que j'aurois à étendre les Domaines de Sa Majesté, si j'en étois capable. Pour dire le vrai, il m'étoit venu quelques petits scrupules sur la justice distributive des Princes dans ces sortes d'occasions. Par exemple, une Troupe de Pirates est poussée par une Tempête sans savoir où: Un Mouffe grimpe au haut du grand Mât & voit Terre, les gens de l'Equipage y abordent pour piller; ils voyent un pauvre Peuple, qui les reçoit avec amitié & avec douceur; ils donnent un nouveau Nom à ce Païs, en prennent possession en bonne forme pour leur Roi, dressent en guise de Mémemorial une pierre, ou quelque planche pourrie, tuent une trentaine des Habitans, en amènent une demie douzaine pour servir d'Echantillons, s'en retournent chez eux, & obtiennent leur grace. Quel bonheur pour un Monarque d'avoir des Sujets si zéléz à faire valoir ses *justes Droits!* Aussi ne néglige-t-il pas leurs utiles Découvertes. A la première occasion, des Vaisseaux
sont

sont envoyez, les Naturels du pais chassés ou détruits, leurs Princes mis à la torture pour découvrir leurs Trésors, & tous les Actes d'insolence ou d'inhumanité autorisez. Et cette exécration Troupe de Bourreaux employez à une si pieuse Expedition, s'appelle une Colonie moderne envoyée pour convertir & pour civiliser un Peuple Idolâtre & Barbare.

Mais il faut dire aussi que cette Description ne convient en aucune manière à la Nation *Angloise*, qui en établissant des Colonies a toujours observé les Regles de la plus parfaite Sagesse, & de la plus exacte Equité; qui dans ces sortes d'Établissements se propose pour principal Avantage l'Avancement de la Religion; qui n'y envoie que des Pasteurs pieux, & capables de prêcher le Christianisme; qui ne confie les Charges civiles, qu'à des Officiers très habiles, & entièrement incorruptibles; & qui, pour ne rien oublier, fait toujours choix de Gouverneurs vigilans & vertueux, qui n'ont d'autres vûes que le Bonheur du peuple qui leur est soumis, & que l'Honneur du Roi leur Maître.

Mais comme d'un côté les pays dont j'ai fait la Description, ne paroissent pas faciles à envahir; & que de l'autre ils n'abondent ni en Or, ni en Argent, ni en Sucre, ni en Tabac; je suis tenté de croire que ce ne sont pas des objets convenables pour notre Zèle, notre Valeur ou notre Intérêt. Que si ceux, que cela pourroit concerner, sont d'une autre opinion; je suis prêt à déposer,

quand j'y serai juridiquement appellé. Qu'aucun *Européen* n'a jamais mis le pied dans ces païs avant moi , au moins s'il en faut croire les Habitans. On peut à la vérité tirer une Objection de ces deux *Yabos* , qu'on avoit vu il y a quelques siècles sur une Montagne du païs des *Houynhnms* , & de qui, au dire de ces Animaux , la Race de ces Bêtes étoit descendue. Cette objection est d'autant plus forte que j'ai remarqué dans leur posterité quelques Lineamens *Anglois* , quoique pas fort marquez. Mais je laisse à ceux qui sont versez dans les Loix touchant les Colonies , à décider jusqu'à quel point cette Remarque fonde nos Droits sur ce païs.

Pour ce qui regarde la Formalité d'en prendre possession au nom de mon Souverain , elle ne m'est jamais venuë dans l'esprit ; & quand même j'y aurois songé la prudence m'auroit fait renvoyer cette Ceremonie à une meilleure occasion.

Ayant ainsi répondu à la seule objection qui pouvoit m'être faite entant que Voyageur , je prens ici congé de tous mes chers Lecteurs , & vai m'employer à present à faire usage des excellentes Leçons que j'ai reçûes des *Houynhnms* ; à instruire les *Yabos* de ma Famille autant que leur indocilité naturelle pourra me le permettre ; à considérer souvent ma Figure dans un Miroir , afin de m'acoutumer insensiblement à supporter la vuë d'une Créature humaine ; à plaindre la stupidité des *Houynhnms* de mon païs , mais à traiter toujours leurs personnes avec

respect, pour l'amour de mon aimable Maître, de sa Famille, & de ses Amis, à qui nos *Houyhnhnms* ont l'honneur de ressembler pour la Figure, quoiqu'ils en diffèrent du tout au tout à l'égard de l'intelligence.

La semaine passée je permis pour la première fois à ma femme de diner avec moi, à condition qu'elle se mettroit au bout le plus éloigné d'une longue Table. Ce n'est pas que je ne me souviens que de certaines vieilles habitudes avoient leur agrément; mais jusqu'à ce moment il m'a été impossible de m'approcher d'un *Yaboo* sans craindre ses grifes ou ses dents.

Je me reconcilierois bien plus aisément avec l'espece de *Yaboo*s en general, s'ils n'avoient que ces vices & ces folies, qui sont en quelque façon l'apanage de leur Nature. Je ne sens aucun mouvement de colère quand je vois un Avocat, un Fou, un Colonel, un Joueur, un grand Seigneur, un Politique, un Maquereau, un Medecin, un Suborneur, ou un Traître. Tous ces gens jouent un Role naturel: Mais je ne me possede plus, quand je vois un tas de vices dans l'Ame & de défauts dans le Corps, couronnez par le plus sot & le plus insolent *Orgueil*. J'ai beau y rêver, il m'est impossible de comprendre comment un tel vice peut loger dans le sein d'un tel Animal. Les sages *Houyhnhnms* qui ont toutes les belles qualitez dont peut être ornée une Créature raisonnable, n'ont point de mot pour exprimer ce vice dans leur Langue, parce qu'ils en

sont incapables , & qu'ils n'en ont jamais remarqué dans leurs *Taboos*. Mais moi , à qui la Nature humaine étoit mieux connue , j'en ai aperçu quelques traces dans ces Bêtes.

Comme les *Houyhnhnms* font profession de n'obéir qu'à la raison , & de n'être gouvernez que par elle , ils ne tirent non plus vanité des bonnes qualitez qu'ils possèdent ; que je pourrois le faire d'avoir deux bras ou deux jambes : Avantage dont personne n'est assez fou pour se glorifier , quoiqu'il soit miserable sans cela. Si j'insiste un peu longtemps sur ce sujet , c'est que je souhaiterois de tout mon cœur de rendre le commerce d'un *Taboo Anglois* du moins supportable. Ainsi je prie ceux qui ne sont pas tout à fait exempts d'un vice si absurde de n'avoir pas l'impertinence de se jamais presenter à mes yeux.

F I N.

